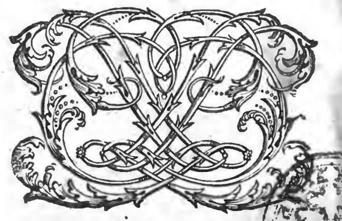



NAZIONALE
12
18
C
32
BIBLIOTECA
CENTRALE V. E. II
ROMA



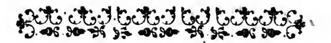
DE L'EXCELLENCE DES HOMMES, CONTRE L'EGALITE' DES SEXES.



A PARIS
Chez JEAN DU PUIS, ruë S. Jacques, à la Couronne d'or.

M. DC. LXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





PREFACE.

SI les femmes meritent à cause de la beauté qui leur est particuliere, que leur sexe soit appellé *le beau sexe* par excellence, la question où l'on examine si elles sont égales aux hommes, doit aussi estre appellée la belle question, n'y en ayant peut-estre pas de plus importante, de plus étenduë ny de plus curieuse dans toute la sagesse humaine. Elle regarde tous les jugemens & toute la conduite des hommes à l'égard des femmes, des femmes à l'égard des hommes, & des femmes mesmes entr'elles. On ne la peut bien traitter sans ce qu'il y a de plus solide dans les sciences, & elle sert à décider de quantité d'autres questions curieuses, principalement dans la Morale, la Jurisprudence, la Theologie & la Politique, dont on ne peut parler

librement dans un livre.

Je ne dis point qu'elle eſt encore le fond de la belle galanterie ; pour ne la pas décrier dans l'Eſprit de ceux qui mettent leur ſageſſe à condamner ce qu'ils n'entendent pas, & leur vertu à témoigner de l'éloignement pour les choſes qu'ils eſtiment le plus dans leur ame.

Ainſi ce ſujet doit eſtre au gouſt de tout le monde, n'y ayant perſonne qui ne puiſſe y prendre quelqu'intereſt ; & je m'eſtonne qu'aprés tant de menaces d'écrire contre l'égalité des ſexes, aucun ne l'ait fait encore, au moins pour répondre à l'attente que ces menaces avoient donnée.

C'eſt ce qui m'a porté à reprendre la plume pour faire ce Traitté de l'Excellence des hommes, non pour prouver qu'ils ſont plus excellens que les femmes, eſtant perſuadé du contraire plus que jamais, mais ſeulement pour donner moyen de comparer les deux ſentimens oppoſez, & de mieux juger lequel eſt le plus vrai, en voyant

ſeparément dans tout leur jour les raiſons ſur leſquelles ils ſont fondez. Et pour rendre ce parallelle plus entier, l'on a trouvé à propos de mettre dans cette Preface l'abregé d'une réponſe conſiderable aux authoritez de l'Ecriture ſainte, que l'on rapporte dans la ſeconde partie de ce Traitté; cette addition ayant encore eſté jugée neceſſaire pour ne point multiplier les livres, pour faire un plus juſte volume, & pour donner aux femmes dequoy ſe deffendre fortement contre ceux qui ſe ſervent de l'Ecriture pour les mortifier.

LE ſentiment de l'égalité des ſexe eſt plus facile à établir par les regle de l'Ecriture que par celles de la Philoſophie, pourvû que dans l'une & dans l'autre on ne conſulte point les préventions de l'enfance, & que l'on ſe ſerve de ſes propres yeux pour découvrir la verité que l'on recherche: eſtant certain que ceux qui liſent l'Ecriture ſainte exactement & ſans préjugé, n'y trouvent rien qui leur donn

lieu de croire que Dieu ait rendu les hommes plus parfaits & plus capables que les femmes, ny par conſequent que les uns ſoient à ſon égard plus nobles & plus eſtimables que les autres.

C'eſt ainſi, ſans doute, qu'en ont uſé quelques Peres de l'Egliſe dont il ne ſera pas inutile de toucher les témoignages en faveur de noſtre opinion pour montrer qu'elle n'eſt pas contraire à la ſaine Theologie, puis que de grands Theologiens l'ont ſoûtenuë.

S. Clement d'Alexandrie eſt un de ceux qui s'en expliquent le plus clai- l.1. Strom. rement. *C'eſt*, dit-il, *une choſe inconteſtable parmy nous que les hommes & les femmes ſont de meſme nature, & qu'ils ont par conſequent le meſme pouvoir d'agir & de pratiquer la vertu. Si ils ſont d'une autre nature ce ne peut eſtre qu'en apparence: car elle eſt la meſme au fond. Ils ont le meſme Dieu*, ajoûte-t-il ailleurs, l.1. Pædag. *le meſme Maiſtre qui eſt Ieſus-Chriſt, la meſme Egliſe, les meſmes eſpe-*

rances, les meſmes graces, les meſmes choſes à apprendre & à faire pour leur ſalut ; outre que les meſmes actions de la vie, tant du corps que de l'eſprit, leur ſont communes & ſemblables. Leur ſexe n'eſt different qu'en ce que les femmes épouſent des hommes & les hommes épouſent des femmes. Mais il n'en ſera pas ainſi dans l'autre monde, dont la recompenſe n'eſt promiſe icy bas ny au maſle ny à la femelle en particulier, mais à tous deux en general, ſous le nom d'homme, qui leur eſt commun également.

S. Baſile ſe ſert des meſmes raiſons, & preſque des meſmes termes. *Les avantages de la nature,* dit-il, *ſont entiérement égaux dans les hommes & dans les femmes, ſans aucune difference, & ils ont un pouvoir égal de bienfaire. Il ne faut dõc pas que les femmes diſent qu'elles n'ont point de force, & qu'elles ſont d'une condition inferieure à celle des hommes. Si elles ſont foibles ce n'eſt que dans* *Hom. 10. in Hexam.*

le corps & nullement dans l'ame qui est le siege de la force, de la constance & de la vertu, en quoy souvent il n'y a point d'homme capable de les égaler. Et quelques lignes aprés, ce grand homme ajoûte qu'il ne faut point du tout s'arrester au corps qui n'est que la couverture, pour ainsi dire, & le vestement de l'ame, & qui pour estre un peu moins robuste dans les femmes que dans les hommes, n'empéche pas que l'ame n'y ait le mesme pouvoir d'agir & de pratiquer la vertu. Or il faut remarquer que la vertu pour estre parfaitte suppose la lumiere dans l'entendement & la force dans la volonté, pour se servir du corps comme d'un organe. Ce qui se trouve de la mesme maniere dans les deux sexes.

Sur le 1. Pseaume. S. Ambroise aprés avoir remarqué que les actions des hommes & des femmes ne peuvent estre differentes, parce qu'ils ont la mesme nature, le mesme pouvoir & les mesmes prérogatives, declare *qu'il ne faut point*

s'arrêter à la difference du sexe dans les choses où il ne s'agit nullement de disputer des avantages du corps, mais seulement de ceux de l'ame qui ne reçoit point de sexe.

Je ne parle point deS. Hierosme, ny d'Origene, n'y ayant gueres de gens qui ne sçachent l'estime qu'ils ont euë pour les femmes. Passons à l'Ecriture.

LE premier endroit où il est parlé des deux sexes c'est à la fin du premier chapitre de la Genese en ces termes. *Dieu forma l'homme à son Image; & il le forma masle & femelle, & leur dit, croissez, multipliez, remplissez la terre, cultivez-la, soyez les seigneurs & les maistres des poissons, des oiseaux, & de tous les animaux.*

Examen du 1. chap. de la Genese, v. 27.

Quand ce passage auroit esté dressé exprés pour prouver l'égalité, il ne pouvoit estre ny plus fort ny plus formel. Le mot *d'homme* y convient également au masle & à la femelle comme presque dans tout le reste de l'Ecriture, sans que l'on puis-

ſe rien montrer qui oblige de l'attribuer à l'un ſelon une idée plus excellente qu'à l'autre. Et dans les rencontres où il ſignifie le maſle en particulier, ce n'eſt que ſuivant l'uſage qui donne au maſle le nom de toute l'eſpece.

En effet ſoit que l'on définiſſe l'homme un animal capable de raiſon, ou bien une creature faite à l'Image de Dieu, cette définition convient aux deux ſexes ſans aucune difference, l'ûn & l'autre eſtant capables des meſmes fonctions de corps & d'eſprit, compriſes dans l'idée generale de l'homme; Et le principe de connoiſtre, de vouloir & d'agir, parquoi nous reſſemblons à Dieu, n'eſtant pas moins parfait dans les femmes que dans les hommes.

C'eſt la penſée de S. Baſile lors qu'il explique ces paroles, *Dieu les fit à ſon Image. Celuy qui a écrit l'hiſtoire de la Geneſe*, dit-il, *craignant que l'ignorance ne fiſt croire que par le mot d'homme il euſt voulu*

Hom. 10. in Hexam.

seulement entendre le masle, lors qu'il dit que Dieu crea l'homme à son Image, il a mis aussi-tost ensuite, il le fit masle & femelle, tout ce qui peut faire comprendre qu'une creature a esté faite à l'Image de Dieu ne se trouvant pas moins dans la femme que dans l'homme.

Ie croy, dit S. Gregoire de Nysse, *que ces paroles*, Dieu fit l'homme à son Image, *regardent tous les hommes en general, puisqu'en Iesus-Christ, selon l'Apostre, il n'y a ni masle ni femelle. Il faut qu'il y ait en nous deux parties dont l'une a esté destinée pour representer l'Image de Dieu, & l'autre pour estre le sujet de la difference des sexes. Et lors que l'Ecriture nous apprend que Dieu a fait l'homme à son Image, cela se doit entendre de la partie divine qui est en nous capable d'intelligence & de raison, & qui ne reçoit point la difference des sexes; mais nullement de la partie destituée de raison qui est distinguée par le sexe: Et cette gra-* *Cap. 16. de opificio.*

ce que Dieu nous a faite, regarde toute l'espece en general & également, parce que l'Esprit est en tous de la mesme façon.

Cela fait voir encore la méprise de quelques Theologiens modernes, qui pour rabaisser les femmes ont prétendu qu'elles n'estoient pas les Images de Dieu comme les hommes, & que c'estoit le sentiment de saint Paul. Voicy ses propres mots.
1. Cor. 11, 7. *L'homme est l'Image & la gloire de Dieu, & la femme est la gloire de l'homme. Car l'homme ne vient pas de la femme, mais la femme vient de l'homme.* Est-ce là dire que la femme n'est pas l'Image de Dieu? Si elle l'est de l'homme, parce qu'elle vient de luy, elle l'est de Dieu par consequent, comme le sont les enfans quoy qu'ils viennent de leurs peres. L'Apostre ne dit point que la femme soit l'image de l'homme, mais seulement sa gloire, ce qui est bien different. Car elle ne seroit pas pour cela son Image; comme toutes les creatu-

res ne ſont pas les Images de Dieu, quoy qu'elles ſoient ſa gloire & ſes ouvrages.

Que ſi les femmes ne ſont pas les Images de Dieu, parce que la premiere vient de l'homme, il n'y a qu'Adam qui ait eſté l'Image de Dieu, parce que tous les autres hommes viennent des femmes. Et ſi la femme eſt l'Image de l'homme & moins noble que luy parce qu'elle vient de luy, tous les hommes ſont par la meſme raiſon les Images des femmes, & moins nobles qu'elles.

La raiſon de tout cela eſt que l'eſſence de l'Image ne conſiſte pas dans la maniere dont elle a eſté faitte, mais dans les traits & les caractères qui la rendent ſemblable à la choſe qu'elle repreſente. Or les caractères de la divinité ſe trouvent dans les femmes comme dans les hommes : pouvant encore arriver comme eux à cette reſſemblance d'action qui fait l'éclat du Chriſtianiſme, & qui rend les Chrétiens les Images de Dieu par excellen-

ce au dessus du reste des hommes, en
Mat. 5. 41. imitant la sainteté & la perfection de Dieu mesme, c'est-à dire en perfectionnant leur intelligence & leur esprit, en reglant leurs desirs & leurs actions par les maximes que leur propose l'Evangile, & sur le modelle de la conduite de Dieu qu'il leur donne pour exemple de la leur.

Dans le sentiment de ceux qui tiennent que c'est par la domination que Dieu noūs a donnée sur toutes les choses du monde que nous sommes ses images, les femmes le sont encore aussi parfaitement que nous, Dieu leur ayant donné cette domination aussi entiere & aussi absoluë qu'à nous lors qu'il dit au masle & à la femelle,
Gen. 1. 28. *rendez-vous maistres de la terre, je vous donne tout ce qu'elle porte, pour vous nourrir & vous conserver.* En effet cét empire, cette domination que nous possedons, n'étant autre chose que le droit & le pouvoir d'user de tous les biens de la terre, pour remplir les besoins que

nous en avons, & ces beſoins ſe trouvant également dans les deux ſexes, le droit de s'en ſervir n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre. Voilà pour ce qu'il y a dans le premier chapitre de la Geneſe. Paſſons au ſecond.

DIEU, dit l'Ecriture, *ayant tranſ-* *Examen du 2. chap. de la Geneſe.*
porté le premier homme dans un lieu
delicieux pour le cultiver & le gar- 15.
der, & ne trouvant pas bon qu'il fuſt 18.
ſeul, reſolut de luy donner une aide
qui lui fuſt ſemblable, ou pour mieux
dire, *une compagne de meſme nature*
pour l'aſſiſter. Et l'ayant endormy 21.
d'un profond ſommeil, il en tira une
coſte dont il forma une femme. Et la
luy ayant preſentée, voilà, dit Adam,
un os de mes os, la chair de ma chair,
& elle ſera appellée d'un nom qui
marquera ſon origine, & qu'elle a *Virago.*
eſté tirée de l'homme.

On ne voit pas là un mot d'inégalité ni de dépendance. Il eſt vray qu'Adam a eſté créé le premier; mais ſi c'eſt un avantage il ne regarde que luy ſeul, & il eſt contrebalancé par

l'honneur que Dieu fit à Eve de la créer dans le paradis terrestre, le temps & le lieu estant des rapports purement exterieurs qui ne mettent ni ne supposent aucune excellence dans les choses ; autrement les bestes eussent esté plus nobles qu'Adam, leur creation ayant precedé la sienne ; les ainées seroient plus excellentes que leurs cadets, les peres & les meres plus excellens que leurs enfans, en un mot tous ceux qui auroient plus d'âge que les autres.

Ce qui fait croire que Dieu a commencé par les masles, comme ayant pour eux plus d'estime que pour les femelles, c'est que l'on juge de sa conduite & de ses veuës par celles des hommes qui aiment & favorisent d'ordinaire les ainez plus que les cadets, & les garçons plus que les filles, quoy que cette preference ne vienne souvent que du caprice & de la coutume.

Que si l'on demande pourquoy donc Dieu a commencé par les hom-

mes plûtoſt que par les femmes, il faut répondre ſimplement, qu'il l'a voulu de la ſorte, ne nous en ayant point marqué de raiſon dans l'Ecriture. Car il faut éviter en cette rencontre comme en mille autres la temerité de ceux qui pour authoriſer leurs phantaiſies, les attribuent à Dieu, en diſant qu'il a voulu faire le choſes pour les raiſons qu'ils ſe forgent, quand ils n'en trouvent poin dans l'Ecriture, ſoit qu'il y en ait o non.

De ſorte que puiſqu'elle ne nou dit point pourquoy Dieu en a uſ ainſi, & qu'elle avertit que l'homm & la femme ſont les Images de Dieu ſans que nous voyions en cela de difference entr'eux, ne diſons point qu'i eſtime l'un plus que l'autre.

Mais, replique-t-on, non ſeulement Eve eſt venuë aprés Adam; elle eſt encore venuë de luy, ayant eſté formée d'une de ſes coſtes. Il eſt vray. Mais je diray de meſme; Adam a eſté créé aprés la bouë,

il eſt ſorty de la bouë & du limon de la terre;ainſi la terre & la bouë ſont plus nobles que luy. Et ſi je veux raiſonner par convenance, c'eſt-à-dire, par des raiſons imaginaires, je dirai à mon tour, Dieu a créé la premiere femme dans un lieu plus remarquable qu'Adam, & a formé ſon corps d'une matiere plus dure & plus forte, & meſme plus noble, puis que c'eſtoit d'une coſte d'homme, au lieu qu'Adam n'a eſté fait que de bouë, pour nous apprendre que les femmes ſont plus excellentes que les hommes. Que répondroient les faiſeurs de convenances?

Si ils diſent à leur ordinaire, Dieu n'a pas voulu former la femme de la teſte de l'homme, de peur qu'elle ne s'égalaſt à luy, ny de ſes pieds, de peur qu'il ne la mépriſaſt trop, mais de ſon coſté, pour luy montrer qu'elle le doit conſiderer comme ſon chef & ſon maiſtre; une femme les arréteroit tout court, en leur demandant où ils ont pris de ſi belles raiſons; & elle

pourroit ajoûter que Dieu a tiré Eve du costé d'Adam, pour leur apprendre qu'ils devoient aller de pair & coste à coste l'un de l'autre. Cela est bien plus naturel; outre que cela ne regarde qu'Eve, les autres femmes ne devant rien à leurs maris pour leur naissance, & ne prétendant pas estre d'une nature plus parfaitte que leurs enfans, quoy qu'elles contribuent à leur production bien autrement que ne fit Adam à celle de sa femme.

De plus, Eve, telle qu'elle fust pouvoit aussi bien estre créée la premiere, fournir une coste pour son mary, & celuy-cy luy estre donné comme un aide semblable à elle, sans que l'on pust conclure pour cela qu'il fust d'une nature moins excellente, ni que luy & ses descendans deussent estre dans la dépendance des femmes.

La qualité d'aide n'emporte ny dépendance ny inégalité. Les Princes sont les aides de leurs Sujets, & les Sujets le sont de leurs Princes; nous

le ſommes tous les uns des autres dans la ſocieté ; Dieu meſme eſt ſouvent appellé noſtre aide & noſtre ſecours ; Adam eſtoit aide de ſa femme, comme elle eſtoit le ſien, & comme les femmes & les hommes le ſont reciproquement, eſtans de meſme nature, & également neceſſaires l'un à l'autre. Car un homme ſeul ni une femme ſeule ne ſuffiſent pas pour produire leurs ſemblables, ſelon ce paſſage, *Il n'eſt pas bon*, ou *Il ne faut pas que l'homme ſoit ſeul, donnons luy une perſonne ſemblable à luy*, ou *de meſme nature que luy pour l'aſſiſter*. Ainſi c'eſt ſans fondement & ſans profit que l'on dit d'ordinaire aux femmes qu'elles ſont pour les hommes, puiſque les hommes ſont pareillement pour elles, n'y ayant qu'Eve au plus que l'on puiſſe dire avoir eſté faite pour ſon mary, au ſens du vulgaire ; outre que c'eſt l'ordinaire d'avoir une idée plus avantageuſe de celuy qui aide que de celuy qui eſt aidé, parce que celuy-cy a be-

soin de l'autre, & en dépend dans le secours qu'il reçoit.

Le serpent s'addressant à Eve dans le jardin de delices, pourquoy, luy dit-il, Dieu vous a-t-il deffendu de manger de tous les arbres de ce lieu? Elle luy répondit, qu'ils pouvoient manger de tous, excepté de celuy qui estoit au milieu, sur peine de la mort. Le serpent luy repartit qu'ils ne mourroient point, & que Dieu ne leur avoit fait cette deffense que parce qu'il sçavoit bien qu'aussi-tost qu'ils en auroient mangé, leurs yeux s'ouvriroient, & qu'ils deviendroient comme des Dieux, connoissans le bien & le mal. De sorte que la femme voyant que ce fruit estoit beau, & bon à manger, elle en prit, & en ayant mangé, elle en presenta à son mary qui en mangea pareillement... Aprés cela le Seigneur s'adressant à Eve, luy dit, Ie multiplieray vos peines, vous serez sous la puissance de vostre mary, & il dominera sur vous.

Examen du 3. chap. de la Genese. v. 1.

Ver. 16.

Ceux qui se servent des dernieres paroles pour montrer que les femmes sont inferieures aux hommes, & qu'elles leur ont toutes esté assujetties à cause du peché de la premiere, ne sçavent peut-estre pas que ces mots *vous serez sous la puissance de vostre mary & il dominera sur vous*, ne se trouvent que dans la Vulgate, au lieu de quoy les versions faites sur l'Hebreu comme celles de Vatable & de la Polyglotte receuës de tous les sçavans portent ainsi. *Vous enfanterez avec douleur, & cependant vous aurez toûjours un desir qui vous fera rechercher vostre mary.*

Il est encore de la derniere conseq̃uẽce d'observer que l'Apostre ne s'est point du tout servi de ce passage lors qu'il exhorte les femmes avec tant de chaleur à demeurer soûmises à leurs maris, ce qui seroit bien plus fort que les raisons qu'il leur propose & que nous examinerons ailleurs.

Quoy que ces deux observations soient assez solides pour renverser

entierement le fort de nos adversaires, je veux bien ſuppoſer avec eux ce paſſage tel qu'ils le prennent. Mais je leur demande ce qu'ils en prétendent faire. Montrer que les femmes ſont moins parfaittes que nous ; l'Ecriture ne dit pas un mot de perfection en cét endroit. Qu'elles ſont inferieures & dépendantes ; nous avoüons qu'elles le ſont. Mais les enfans dépendent de leurs peres & meres; les Sujets de leurs Princes; nous dependons les uns des autres, en ſommes-nous moins parfaits ? Nullement.

Ce paſſage ne regarde au plus que les femmes mariées. Que dirons-nous de celles qui ne le ſont pas ? Et quelque ſens qu'on luy donne, comment prouveroit-on qu'il en comprenne d'autres que la premiere à qui il s'adreſſe uniquement ? Il eſt vray qu'il ſemble que depuis Adam les maſles ont toûjours joüi de la preéminence. Mais il ſuffit pour cela qu'il leur en ait donné l'exemple,

de quelque maniere qu'il l'ait acquise. Et ils l'ont conservée jusques à present, comme nous voyons qu'une mesme race se conserve le sceptre dans unRoyaume, pendant qu'il n'arrive point de revolution qui le fasse changer de main.

Venons au fond. Si ces paroles *Vous serez sous la puissance de vostre mary* &c. signifient que les femmes ont esté mises dans la dépendance des hommes, cela fait pour nous : car il s'ensuit que sans cette condamnation & auparavant, un sexe ne dépendoit point de l'autre ; qu'il n'en dépendroit point sans le peché d'Eve, & qu'il n'en dépend presentement que parce que Dieu l'a ordonné de la sorte, non pas à cause de l'inégalité qui est entr'eux, mais en punition d'une faute commise par une femme, où un homme est tombé avec elle, ce qui marque une foiblesse égale. Or selon la maxime du droit, *l'exception confirme la regle.* C'est-à-dire, que si les femmes sont devenuës dépendantes,

dantes, par un Arreſt particulier prononcé contr'elles, il faut conclure qu'elles ne le ſont point par les regles generales de la nature, puis qu'elles ne le deviennent que par accident & par une loy pretenduë.

Je dis une loy pretenduë, parce que ce n'en eſt pas une en effet, ce paſſage *vous ſerez ſous la domination*, &c. n'eſtant point conçu dans la forme ordinaire des loix divines, qui eſt d'eſtre imperatives & accompagnées de menaces contre ceux qui y contreviendront. Celles qui ne ſe marient point en ſont diſpenſées quoi qu'elles ſoient de la race & du ſexe d'Eve auſſi bien que les autres. Combien de Dames qui prenant des maris d'une qualité au deſſous de la leur ne leur ont point eſté ſoûmiſes ? Combien de Princeſſes, qui bien loin d'étre ſous la puiſſance des hommes, ont eu au contraire des Royaumes, des Empires entiers ſous la leur, & ont exercé ſur les hommes une authorité ſans comparaiſon plus grande que

celle que les maris prennent ſur leurs femmes? Elles ne dépendent pas toutes également de leurs maris, les unes plus, les autres moins, ſelon les climats & les coûtumes, en Europe bien moins qu'en Afrique & en Aſie. Ce qui montre bien évidẽment qu'il n'y a que la coutume & les loix des hommes qui ayent mis les femmes ſous leur puiſſance; & que s'il dépend d'eux, comme on le void, d'étendre & de reſſerrer cette puiſſance, il en dépend pareillement de l'abolir tout à fait, ſans contrevenir en cela aux ordres de Dieu.

CEUX qui ſoûtiennent que la premiere femme a eſté aſſujettie à ſon mary en punition de ſon peché, ne prennent pas garde que leur opinion eſt encore ſujette à des inconveniens qui combattent directement l'idée que l'Ecriture nous donne de la juſtice de Dieu, en nous apprenant qu'il punit les hommes à proprotion du mal qu'ils commettent, en ſorte que le plus criminel reçoit toûjours le

châtiment le plus rigoureux.

ON ne peut pas nier qu'Eve ne fust moins coupable qu'Adam. Elle estoit femme, & par consequent plus foible, selon l'opinion commune, & & ainsi plus excusable. Ce n'estoit point elle, mais Adam qui avoit receu de Dieu la deffense. Elle resista au demon, & Adam ne resista point. C'est pourquoy le premier peché est imputé à Adam par les Theologiens. Ce fut à luy que Dieu s'adressa d'abord aprés sa chutte, ce fut luy qu'il railla d'une maniere si piquante, lors que l'ayant revestu d'une peau, il luy dit, *Voilà Adam qui est devenu semblable à nous.* Et il semble que ce n'a esté qu'à cause de luy que sa compagne fut chassée du paradis terrestre, l'Ecriture ne nommant que luy dans cette sortie. *De peur qu'Adam ne mange encore de l'Arbre de vie, & qu'il ne vive éternellement, Dieu le fit sortir du jardin de volupté.* *Gen. 5.*

Cependant Eve eust esté la plus malheureuse, puis qu'outre la necessi-

té de mourir qui luy estoit devenuë commune avec Adam, elle eust encore perdu sa liberté, en passant sous sa puissance. Car c'est ainsi que le vulgaire conçoit la dépendance.

Adam au contraire, eust esté comme recompensé de sa desobeïssance, & eust eu sujet de s'en réjouïr, voyant qu'il acqueroit ainsi le droit de dominer sur une personne qui estoit son égale auparavãt. Et il n'est gueres vraysemblable que Dieu luy ait donné un avantage dont l'usage demande beaucoup de sagesse & de raison, au moment qu'il venoit de pecher si honteusement contre l'une & l'autre.

Cela montre encore que c'est une illusion d'enfant, de dire que le Diable s'est adressé d'abord à Eve comme à la plus foible. C'est luy attribuer nostre préjugé, comme nous l'attribuons à Dieu dans les desseins que nous nous imaginons qu'il a eus.

MAIS encore, en quoy consiste cette domination qu'il a donnée au premier homme & à ses descendans?

La domination eſt proprement le pouvoir & le droit que nous avons de faire ſervir une choſe à toute ſorte d'uſages. Comment montreroit-on qu'Adam eſtoit plus maiſtre de ſa femme par l'ordre de Dieu, que ſa femme n'eſtoit maiſtreſſe de luy? nous ne ſommes maiſtres que de deux choſes, de nous meſmes & des biens exterieurs qui nous ſont neceſſaires pour la conſervation de la vie, parce que nous ne poſſedons que cela. Or tous les Sages ont reconnu avec S. Paul que le mary & la femme ont un pouvoir reciproque ſur la perſonne l'un de l'autre. Et l'Ecriture ne nous dit point qu'Eve ſoit déchuë non plus que ſon mary de l'empire que Dieu leur avoit donné conjointement ſur tous les biens de la terre, ni qu'elle fuſt obligée de dépendre de luy dans l'uſage de ces biens-là. Les femmes parmy nous ne dependent pas non plus en cela de leurs maris, mais ſeulement dans la diſpenſation du bien de la communauté; encore ſelon les

conventions particulieres, & plus ou moins ſelon les pays & les Coûtumes differentes.

LE mot de domination emporte une authorité pareille, 1° A celle que Dieu poſſede ſur les creatures, lors que l'Ecriture dit qu'il en eſt le *Dominus.* Seigneur, c'eſt-à-dire, qu'il a un domaine abſolu ſur elles. 2° A celle que les hommes ont ſur les animaux, & qui eſt marquée par ces paroles, *Dominez ſur les poiſſons*, &c. 3° A celle que les Princes de la terre exercent ſur leurs ſujets, & que Jeſus-Chriſt entendoit lors qu'il deffendit à ſes Apoſtres de vouloir dominer comme les Princes. 4° A celle que les maiſtres ont ſur leurs eſclaves, leurs vallets, & leurs vaſſaux, quand *Domini.* on les appelle Seigneurs. Or comme d'un coſté on ne peut montrer à quoy Dieu a reduit cette domination pretenduë des maris, & que de l'autre coſté il ſeroit ridicule de vouloir qu'elle fuſt ſemblable à celle de Dieu ſur ſes creatures; des Princes ſur leurs

ſujets, des maiſtres ſur leurs eſclaves, des peres & des meres ſur leurs enfans, on a lieu de conclure qu'ils n'en ont point d'autre que celle qu'ils ſe veulent attribuer.

POUR l'éclairciſſement des difficultez qu'on peut avoir là deſſus, il eſt bon de remarquer qu'il y a deux ſortes de ſuperiorité, l'une de volonté & de puiſſance quand on peut obliger les autres à faire ce que l'on veut ; l'autre, d'eſprit & de lumiere, lors que l'on en a aſſez pour la conduite d'autruy. Pour ce qui eſt de la premiere, il n'y a proprement que Dieu qui la poſſede, parce qu'il eſt le ſeul Souverain, duquel nous dépendons tous ſans exception. Et ce qui eſt cauſe qu'un homme n'eſt point ſoûmis naturellement à la volonté d'un autre homme, c'eſt que leur volonté eſtant également étenduë, intereſſée & aveugle, & ayans tous un droit égal ſur toutes choſes, il n'y a pas de raiſon pourquoy l'un dépendroit plûtoſt que l'autre. Ainſi les femmes ſont

autant exemptes que nous de cette domination de volonté, puis qu'elle leur appartient autant qu'à nous; si ce n'est que quittant la raison pour employer la force, en quoy nous pourrions les surpasser, nous voulussions les assujettir, comme on assujettit les bestes.

QUANT à la superiorité de lumiere & d'esprit, la nature ne l'a pas mise en un sexe plûtost qu'en l'autre, puis que les hommes en venant au monde n'apportent pas plus de disposition pour les sciences que les fémes.

OR bien loin de croire que Dieu ait donné aux masles la superiorité de puissance & d'empire, nous ne la concevons en Dieu mesme que parce qu'elle est jointe en luy à une souveraine sagesse qui ne nous permet pas de penser qu'il puisse rien vouloir que sagement : mais elle ne se trouve jamais toute seule dans les hommes sans desordre ni injustice; l'authorité mesme des Princes n'estant raisonnable & legitime que quand elle est

accompagnée de ſageſſe & de prudence, & qu'ils employent la force pour ramener à la raiſon ceux qui s'en ſont écartez.

OR comme il n'eſt pas permis aux hommes d'employer la force à l'égard de leurs femmes, n'y ayant guere d'Etat bien poliſſé où les voyes de fait ne ſoient deffenduës, toute noſtre authorité naturelle ſe reduit au pouvoir de la raiſon, & appartient également aux deux ſexes. Et cela eſt tres-aiſé à comprendre, ſi l'on obſerve que l'authorité publique & particuliere n'a pour but que de declarer à ceux qui y ſont ſoûmis, ce que la raiſon veut qu'ils faſſent, & nullement de les aſſujettir à la volonté de ceux qui le font connoiſtre, n'étans que les organes de la raiſon. C'eſt pourquoy lors que nous ſommes capables de raiſon, & que les commandemens que l'on nous fait y ſont conformes, ce n'eſt pas à celuy qui commande que nous obeïſſons, c'eſt à noſtre propre raiſon qui eſt

avertie de ſon devoir, & nous devons agir en ces rencontres, comme ſi en meditant ſur noſtre devoir, ce que nous ſommes obligez de faire nous eſtoit venu dans l'eſprit. Auſſi les ſages ne reconnoiſſent que la raiſon au deſſus d eux: Et lors qu'ils obeïſſent à ce qu'on leur ordonne, s'il y a de la raiſon, c'eſt à la raiſon qu'ils obeïſſent; & s il n y a point de raiſon, en obeïſſant ils ne laiſſent pas de ſuivre la raiſon qui leur fait entendre la neceſſité qu'il y a de ceder à la coûtume & au plus fort, & de s'accommoder à la foibleſſe d'autruy.

SELON ce principe, mettant la coûtume à part, les hommes & les femmes ſont également ſous la puiſſance l'un de l'autre, une femme pouvant gouverner ſon mary, comme un mary peut gouverner ſa femme. Car ſi celle-cy eſt obligée de ſe ſoûmettre à la raiſon quand ſon mary la luy propoſe, le mary n'eſt pas moins indiſpenſablement obligé d'écouter la raiſon quand elle luy parle par la bou-

che de sa femme. Toute autre authorité entr'eux est tyrannique & usurpée quand elle va plus loin que les loix humaines bien équitables & bien entenduës ne le permettent.

CES reflexions peuvent estre appuyées du témoignage de plusieurs Peres de l'Eglise sur le sujet de la domination.

Temoignages des PP. de l'Eglise sur le sujet de la domination dans le mariage.

Celuy qui s'attribuë ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, dit S. Gregoire de Nysse, *& qui s'imagine que nostre sexe a droit & pouvoir de dominer sur les femmes, est un homme qui veut s'élever par orgüeil au dessus de la nature, & se considere luy-mesme, comme s'il estoit d'une autre nature que ceux qui sont dans la sujettion. Vous condamnez l'homme à estre dans la servitude & dans l'assujettissement, luy que la nature a rendu libre & maistre de luy-mesme. Vous portez une loy contraire au dessein de Dieu en détruisant ainsi la loy naturelle qu'il a luy-mesme établie, & c'est en quelque façon vous opposer au*

Homil. 4. sur l'Ecclesiaste.

commandement qu'il a fait, que de vouloir mettre sous le joug ceux qu'il a créez pour estre les Seigneurs de la terre. Avez-vous oublié les bornes qu'il a données à vostre puissance, & ne vous souvenez-vous plus que vôtre empire se termine à estre le maître des bestes ? Qu'ils commandent, dit l'Ecriture, *aux oiseaux, aux poissons, & aux bestes à quatre pieds. Vous ne songez donc pas que vous vous élevez au dessus des personnes qui sont libres de leur nature, sans vous souvenir de ce qui vous a esté assujetti ? Vous reduisez au rang des bestes & des insectes mesmes ce qui est de mesme nature que vous. Quand l'Ecriture s'écrie par la bouche du Prophete, Vous avez tout assujetti à l'homme, elle entend ce qui est au dessous de la raison, comme les bœufs. Il n'y a donc que les bestes qui estant privées de raison doivent estre dans la servitude à l'égard de l'homme. Quand une chose vient en vostre puissance, il ne vous arrive qu'un nou-*

veau nom ; la puissance n'ajoûte rien à la nature, ni durée ni privilege. Vous qui estes le Seigneur & le maître des autres, & ceux dont vous estes le maistre, vous venez au monde & y vivez tous de la mesme façon, & estes également sujets aux passions de l'ame & aux alterations du corps. Dites moi donc, conclud ce Pere, *vous qui demeurez toûjours homme, & qui estes égal aux autres en tout, en quoy pretendez-vous avoir assez d'avantage pour en vouloir estre le maistre & le Seigneur absolu.*

SAINT Gregoire de Nazianze en accusant les hommes d'injustice d'avoir fait une loy qui leur estoit favorable, & qui ne l'estoit point aux femmes, témoigne assez qu'il n'approuvoit pas le droit de dominer qu'ils s'attribuent, & sur lequel est fondé la conduitte qu'il condamne. *Ie voy*, dit-il, *que la pluspart des hommes sont mal affectez à l'egard des femmes & que la loy qu'ils ont faite est injuste & ne se sçauroit soûtenir. Car*

Discours 31.

pourquoy retenir les femmes dans la contrainte, pendant que l'on favorise les maris & qu'on les laisse en liberté.
Ie ne sçaurois approuver cette coûtume ni cette loy, & je ne m'étonne pas qu'elle soit desavantageuse aux femmes : ce sont les hommes qui l'ont faite. Ils ont mis les enfans sous la puissance de leurs peres, mais Dieu a fait autrement. Honnorez, dit-il, vostre pere & vostre mere si vous voulez estre heureux, & que celuy qui les aura outragez de paroles soit mis à mort. Vous voyez l'égalité que la loy mesme établit. En effet l'homme & la femme ont le mesme Createur. Ils ne sont tous deux qu'une mesme Image de Dieu, ils ont une mesme loy, une mesme mort, une mesme resurrection. Comme nous tirons également nostre naissance de l'homme & de la femme, nous sommes obligez aux mesmes devoirs envers nos peres & nos meres. Puis donc qu'ils ont les mesmes avantages & les mesmes honneurs dans le mariage, pourquoy la loy que

vous faites ne leur eſt-elle pas égalem ent avantageuſe? Paſtoral. 2. par. c.6.

ON peut tirer la meſme concluſion des principes de S. Gregoire le Grand. *Il y a*, dit-il, *naturellement une égalité entre les hommes, & nous liſons dans l'Ecriture que Dieu dit à Noé, aprés le deluge, qu'il ſe faſſe craindre des animaux. Il ne dit pas, que l'homme ſe faſſe craindre de l'homme, mais des animaux, parce que c'eſt s'élever dans un orgœüil qui eſt contre la nature que de ſe vouloir rendre redoutable à celuy qui nous eſt égal. Il eſt neanmoins neceſſaire que ceux qui commandent ſoient craints de ceux qui leur obeïſſent.* (il parle des Princes & des Magiſtrats) *Mais c'eſt ſeulement lors qu'ils ne craignent point Dieu, afin que ceux qui ne ſont pas détournez de pecher par la crainte des jugemens de Dieu, le ſoient au moins par celle des hommes. Et lors que ceux qui commandent ſe font craindre des méchans, on peut dire ſelon ce premier*

ordre de Dieu, qu'ils ne dominent pas tant ſur les hommes que ſur les animaux, puis qu'ils ne ſe rendent redoutables qu'à ceux qui par le dereglement de leur vie paſſent en quelque ſorte de la nature & de la condition des hommes à celle des beſtes.

SELON ces principes, la domination eſt contre la nature ; le pouvoir de ſe faire craindre & obeïr, qui eſt ce que l'on entend par domination, n'eſt fondé que ſur le dereglement, & n'ajoûte qu'un nom nouveau à celuy qui en eſt revétu. Or les femmes n'eſtant pas plus ſujettes au dereglement que les hommes, elles ont autant de droict qu'eux de dominer, ſi ce n'eſt que les loix & la coûtume les en empéchent. Et pour montrer aux maris qu'ils ſont obligez de ſe ſoumettre à elles quand elles ont raiſon, on peut ſe ſervir du paſſage que S. Jeroſme employe
Geneſe. 12. 12. pour prouver l'égalité. *Ecoutez*, dit le Seigneur à Abraham, *ce que Sara voſtre femme vous dira, & faites-le.*

CETTE égalité de domination, ou plûtoſt cette independance mutuelle dans le mariage, eſt encore tres-facile à établir dans le principe de S. Auguſtin, qui pretend que l'homme ne doit mettre au deſſus de ſoy que Dieu ſeul, qui eſt la verité meſme, & la ſouveraine raiſon par laquelle il ſe doit conduire. Selon quoy les femmes ne ſont obligées de ſe ſoûmettre aux hommes que lors qu'elles reconnoiſſent en eux cette ſouveraine raiſon, ou bien lors que cette meſme raiſon leur fait connoître qu'elles doivent avoir de la complaiſance pour un mary déraiſonnable, & luy ceder par la loy du plus fort.

La ſubordination, la dependance, le commandement, ne ſont point des ſuittes neceſſaires du mariage.

Ceux qui ne conſiderent les ſocietez humaines que par la ſuperficie, ont de la peine à concevoir dans le mariage cette égalité de puiſſance, parce que regardant cette petite ſocieté comme celles qui ſont composées d'un grand nombre de perſonnes, ils ſe figurent que la ſubordination,

la dépendance, le droit de commander y ſont d'une pareille neceſſité, faute d'avoir bien obſervé pourquoy ces choſes-là ſe rencontrent dans les grandes ſocietez.

Il eſt aiſé de comprendre que ſi les hommes vouloient jouïr abſolument du droit que la nature leur donne ſur toutes choſes, ils ſeroient dans une guerre continuelle. C'eſt ce qui les oblige à ſe ſoûmettre à des loix & à des Souverains, qui ont le pouvoir de regler le droit,& l'uſage des biens, pour les maintenir en paix, & qui communiquent à pluſieurs perſonnes qui leur ſont ſubordonnées l'authorité qu'ils ne peuvent pas exercer tous ſeuls.

Cela fait voir que la crainte du trouble dans ce que l'on peut poſſeder eſt le premier motif de la ſocieté civile, que la ſubordination & la dependance ſont fondées ſur le nombre des perſonnes liées enſemble, ſur la multiplicité des devoirs, ſur ce que ceux que l'on employe ne ſçavent pas

toûjours ce qu'ils ont à faire, & que l'on a lieu d'apprehender la confusion & le desordre.

Ainsi l'authorité, le droit de commander suppose du moins trois personnes, dont l'une se puisse joindre à l'autre pour contraindre la troisieme à demeurer dans le devoir : & ce droit n'appartient naturellement à aucun plus qu'à l'autre, puis qu il consiste dans la soûmission volontaire de ceux qui le donnent, à celuy qui en est revétu.

Mais pour ce qui est de la societé du mariage, elle n est composée que de deux personnes, dont l'une par consequent ne peut user de commandement & de contrainte à l'égard de l'autre. Cette societé n'est point établie sur la crainte, mais sur l'amour. L'homme & la femme ne se recherchent point par l'apprehension que l un nuise à l'autre, pour la possession d'un bien étranger; mais pour satisfaire par la possession de leurs propres personnes, un desir qui

bannit toutes les craintes ; qui leur donne l'un pour l'autre tous les regards de la plus parfaite amitié, & qui peut eſtre abſolument ſatisfait, ſans entrer en aucun engagement capable de mettre de la diviſion entre eux. Lors qu'ils conviennent de vivre enſemble c'eſt de pure volonté & dans un âge où ils peuvent avoir autant de raiſon & d'experience l'un que l'autre. Quand les femmes en auroient moins, le Contract qu'elles font eſtant tres-libre, les hommes n'ont de pouvoir qu'autant qu'elles leur en veulent ceder. Je mets toûjours à part la coûtume. Ainſi l'authorité, le commandement & la puiſſance ſur le corps & ſur les biens eſt auſſi grande dans la femme que dans l'homme : Et comme ils ne ſont que deux, leurs devoirs ſont fort limitez, faciles à connoiſtre ; & il ne doit y avoir entr'eux pas plus de ſubordination & de dépendance qu'entre deux amis raiſonnables qui s'entr'avertiſſent de ce qu'ils ont à faire. De ſor-

te que l'on peut fort bien conclure que les femmes ne dependent des hommes que par les loix qu'ils ont faites pour leur avantage particulier.

C'EST ce que Dieu voulut faire entendre à Eve lors qu'il luy dit qu'elle alloit estre sous la puissance de son mary, l'avertissant par ces paroles que le peché auquel elle avoit eu part, le dereglero it tellement que sans se soucier de l'égalité qui estoit entr'eux, il prendroit sujet d'exercer sur elle un empire de domination. C'est là en effet le seul sens raisonnable & digne de l'Ecriture que l'on puisse donner à ce passage, que nous avons supposé pour vray, *vous serez sous la puissance de vostre mary*, &c. car ne pouvant signifier ny une loy positive, ny une punition formelle, comme nous l'avons montré, il faut que ce soit la prediction d'un malheur, qui peut neanmoins passer pour une peine imposée ; Dieu l'ayant prévû d'une façon particuliere. Et il n'y a pas plus de raison de dire que Dieu ait

donné par là quelqu'authorité aux maris, que de dire qu'il ait donné aux
Reg. l. 1. c. 8. Rois d'Iſraël tous les avantages marquez dans l'Hiſtoire ſainte; où il eſt certain que Dieu en declarant au peuple ce que les Roys qu'il demandoit contre ſa volonté, ne manqueroient pas d'entreprendre, n'avoit nul deſſein d'établir leurs droits, ny d'authoriſer leurs entrepriſes.

CE paſſage peut eſtre encore entendu à proportion comme celuy du meſme chapitre de la Geneſe, où Dieu dit à Adam qu'il mangeroit ſon pain à la ſueur de ſon viſage; puis qu'il ne comprend pas tous les hommes, mais ſeulement ceux qui auroient le malheur de naiſtre pauvres, & qu'il avertiſſoit Adam de ce qui luy alloit arriver, lors qu'ayant eſté banni du lieu de delices où il euſt trouvé ſans peine ce qui luy eſtoit neceſſaire, il entreroit dans une terre ſterile & ingrate qui ne luy fourniroit aprés beaucoup de travaux & de ſueurs, que ce qui pourroit luy ſervir

à entretenir ſa vie durant quelque temps. Enfin ſi le dereglement des hommes a bien pû les porter à vouloir dominer ſur les hommes, & à convertir preſque toûjours en tyrannie l'authorité qu'ils ont euë entre les mains, on ne doit pas s'étonner qu'ayant eu à vivre toûjours avec les femmes, ils ſe ſoient ſervis de toute ſorte de moyens & d'occaſions pour en devenir & en demeurer les maiſtres.

Examen des paſſages de S. Paul dont on ſe ſert contre les femmes.

DE la maniere dont on parle de S. Paul, quand il s'agit des femmes, on croiroit qu'il a fait un traitté exprés contre l'égalité des ſexes. Il eſt vray qu'en pluſieurs endroits il exhorte les femmes à eſtre ſoûmiſes à leurs maris, mais il ne dit nulle part qu'elles le doivent en conſideration de leur ſexe ou d'une loy divine, ce qu'il n'euſt pas manqué de faire, comme eſtant le moyen le plus propre à ſon deſſein. Voicy ſes propres termes. ***Femmes, demeurez ſoûmiſes à vos maris comme vous le devez dans le Seigneur. . . . . .*** *Coloſſ. 3.*

Iesus-Christ est le chef de tous les hommes, l'homme est le chef de la femme, & Dieu est le chef de Iesus-Christ. Que les femmes soient soûmises à Iesus-Christ comme à Dieu, parce que le mary est le chef de la femme, comme Iesus-Christ est le chef de l'Eglise, qui est son corps dont il est le Sauveur. Comme donc l'Eglise est soûmise à Iesus-Christ, les femmes aussi doivent estre soûmises en tout à leurs maris. Y a-t-il là un seul mot d'inégalité & de dependance naturelle ?

Le dessein de l'Apostre n'estoit pas de prouver aux femmes qu'elles devoient estre dans la soûmission, puis qu'elles y estoient déja, & qu'elles ne songeoient point à en sortir; mais seulement de les y entretenir par les motifs & les exemples qu'il leur propose; de mesme qu'en exhortant les hommes, les sujets, les esclaves à conserver la paix dans la dependance où ils sont, il ne pretend pas montrer qu'ils y doivent estre, mais simplement qu'ils doivent y demeurer

&

& s'y ſanctifier par leur obeïſſance. Or comme il ne s'enſuit pas que la ſujettion & l'eſclavage ſoient de Droit divin, à cauſe que S. Paul exhorte ceux qui y ſont, à s'y tenir en paix, il ne faut pas conclure auſſi qu'il ait crû que la ſoûmiſſion des femmes fuſt de cette nature, quoy qu'il les y exhorte fortement. Cela paroiſtra encore plus clair ſi l'on prend garde qu'au meſme endroit il declare qu'il n'y a ny maſle ny femelle, ny Juif, ny Gentil, ny eſclave à l'égard de Dieu comme s'il vouloit dire que toutes ces differences n'ont lieu que dans l'opinion des hommes, & que Dieu qui ne fait acceptation de perſonne, ne regarde point les differentes conditions, mais ſeulement la maniere dont chacun accomplit dans la ſienne la loy de la charité. *Col. 3. 11.*

J'avouë que S. Paul dit que l'homme eſt le chef de la femme, mais il ne dit pas que c'eſt par une prérogative du ſexe; cette qualité luy pouvant convenir comme à tous ceux

qui ont le premier rang dans quelque compagnie, où ils ont esté élevez par élection ou autrement. Et de mesme que le titre de chef en Jesus-Christ ne suppose pas que selon l'humanité il fust d'une nature plus excellente que les autres hommes, selon ces paroles de l'Epistre aux Hebreux, *Nous avons un Pontife qui nous est semblable en tout*, Il ne suppose pas non plus que les masles qui en joüissent soient plus parfaits que les femelles.

Heb. c. 4.

Disons donc avec S. Jean Chrysostome, *il faut entendre autrement que le vulgaire ce passage de S. Paul, femmes soyez soûmises à vos maris. Car s'il eust voulu marquer par ces paroles l'empire & la sujettion, il eust apporté l'exemple de l'esclave & du Seigneur. Quoy que la femme nous soit soûmise, c'est neantmoins comme une femme, c'est-à-dire, comme une creature laquelle est aussi libre & aussi digne d'estime & d'honneur que nous.*

Sur l'Epistre aux Corinth.

Et afin que les hommes ne tirent pas trop d'avantage de la comparaison que fait l'Apostre de leur mariage avec celuy de Jesus-Christ & de l'Eglise, ils doivent prendre garde à deux choses. La premiere, que le dessein de S. Paul est uniquement de proposer aux personnes mariées le plus excellent modelle qu'ils puissent imiter dans leur union en exhortant les maris à traitter leurs femmes comme Jesus-Christ a traitté l'Eglise; & les femmes à se soûmettre à leurs maris, à proportion comme l'Eglise est soûmise à Jesus-Christ. L'autre chose est que la qualité de chef ne convient aux maris en aucune des manieres dont elle appartient à Jesus-Christ.

JESUS-CHRIST est le chef de l'Eglise, comme y ayant esté destiné de Dieu, & s'estant sacrifié pour elle. Il en est le chef, mais un chef spirituel, qui ne s'est point attribué d'autre authorité sur la terre, que celle d'enseigner la verité & la vertu, &

d'y marcher le premier pour nous en donner l'exemple; qui bien loin de vouloir exercer quelque empire, a declaré que son Royaume n'estoit point de ce monde, & a deffendu à ses disciples d'exercer de domination sur leurs freres, en les avertissant que toute leur grandeur consistoit dans leur abaissement, & que celuy qui voudroit estre le premier & le plus grand, se devoit rendre le plus petit & le dernier. Ainsi la subordination de l'Eglise à l'égard de Jesus-Christ, n'est point une subordination d'empire & de commandement, mais une subordination de verité, de raison & de charité.

IL en est bien autrement des maris. Ils se sont approprié la prééminence qu'ils possedent. Leur authorité est une authorité de rigueur, de domination, d'interest & d'orgœüeil qu'ils n'ont établie & maintenuë que pour mieux satisfaire leurs passions, n'estans pas moins sujets à l'ignorance & au desordre que celles qu'ils ont

assujetties ; enfin cette authorité est un avantage que le dereglement leur a acquise & que la coûtume & les loix leur conservent. Afin donc qu'ils soient dignes de la qualité de chefs, à l'égard de Dieu, il faut qu'ils la meritent par des qualitez si approchantes de celles de Jesus-Christ, que les femmes n'y puissent atteindre.

IL est vray que Jesus-Christ n'est point soûmis à l'Eglise comme nous avons fait voir que les maris le doivent estre aux femmes, en ce qui concerne l'esprit. Mais la raison de cette difference est évidente. Non seulement Jesus-Christ a esté envoyé de Dieu pour former, pour instruire & pour gouverner l'Eglise ; mais encore il a toûjours eu & conservé les caracteres & les talens dont il avoit esté revêtu pour cela. Les hommes au contraire nonobstant les avantages de l'éducation dont la coûtume les favorise, sont du moins autant remplis d'aveuglement & de defauts

que les femmes. Et c'eſt cela meſme qui les devroit convaincre de la vanité de leur pretention, n'eſtant pas vray-ſemblable que ſi Dieu les avoit établis plûtoſt que les femmes pour avoir la conduitte des familles, il leur euſt denié ce qui leur eſt ſi neceſſaire pour s'en acquitter dignement: n'y ayant point de meilleure preuve qu'un homme n'a pas eſté appellé de Dieu à un eſtat, que lors qu'il n'y vit pas comme il doit, ce qui n'eſt que trop ordinaire aux hommes dans le mariage & ailleurs.

VOICY un autre paſſage de S. Paul, que l'on nous oppoſe encore.
1. Cor. 11. 4. *Tout homme qui prie ou prophetiſe, la teſte couverte, deshonnore ſa teſte; & toute femme qui prie, la teſte découverte, la deshonnore auſſi. L'homme ne doit point couvrir ſa teſte, parce qu'il eſt l'Image & la gloire de Dieu, & que la femme eſt la gloire de l'homme. Car l'homme n'a pas eſté tiré de la femme, mais la femme a eſté tirée de l'homme; & l'homme n'a pas eſté*

créé pour la femme, mais la femme pour l'homme; ainsi elle doit avoir un voile sur la teste. Cela ne nous fait ni bien ni mal. Du temps de S. Paul & dans son païs, les hommes avoient la teste découverte en priant Dieu. Les femmes au contraire l'avoient toûjours couverte d'un voile, particulierement lors qu'elles paroissoient en public, pour marque de dépendance, de delicatesse ou autrement. S. Paul qui approuvoit cette pratique qui s'est abolie en plusieurs endroits comme estant arbitraire, cherche une convenance pour l'appuyer. D'un costé il dit que les femmes deshonnorent leur teste en se tenant découvertes. Cela est en effet quand l'usage y est contraire, mesme à l'égard des hommes, qui pechent contre la bienseance en se découvrant, dans les rencontres & dans les païs où cela ne se pratique pas. Et d'un autre costé il dit que l'homme est l'Image & la gloire de Dieu, parce qu'il a esté créé le premier, & que la femme est

la gloire de l'homme, parce qu'elle a esté créée pour l'homme. Il ne dit pas qu'elle n'est point l'Image de Dieu, autrement il parleroit contre l'Ecriture mesme. Il ne dit pas qu'elle soit moins parfaite que l'homme; il dit qu'elle a esté faite pour l'homme, & conclud de là simplement qu'elle est en quelque sorte l'Image & la gloire de l'homme, & non pas qu'elle ne luy est point égale, ni qu'elle luy doive estre soûmise. Et comme s'il eust apprehendé que les hommes ne prissent de là occasion de s'élever comme ils font; aprés avoir dit que la femme a esté faite pour l'homme, il ajoûte, *neanmoins l'homme n'est point sans la femme, ni la femme sans l'homme à l'égard du Seigneur: car de mesme que la femme vient de l'homme, l'homme pareillement vient de la femme, & tout vient de Dieu.* Où il est manifeste que S. Paul reünit les deux sexes à l'égard de Dieu, bien loin de les diviser par une difference imaginaire.

Et pour terminer par ses propres paroles toutes les difficultez que l'on pourroit avoir sur la distinction de la nature & de la coûtume, il est important d'observer qu'il dit dans le mesme chapitre que la nature enseigne aux femmes à se tenir la teste couverte, & que c'est pour cela qu'elle leur a donné des cheveux ; comme s'ils n'avoient pas esté donnez aux hommes pour la mesme fin. On voit donc bien qu'il a pris une longue coûtume pour la nature. Et ce qui montre invinciblement qu'il ne s'appuyoit pas beaucoup sur toutes les convenances qu'il employoit, particulierement sur celle qu'il tire de l'ordre de la naissance d'Eve & d'Adam. Voicy les paroles par lesquelles il finit. *Si quelqu'un veut contester sur cela, il nous suffit de repondre que ce n'est point là nostre coûtume.* Ainsi ce dernier passage ne fait rien du tout à nostre sujet non plus que l'autre. v. 16.

CELUY que l'on tire de S. Pier-

re ne nous incommode gueres davantage. Voicy les termes. *C'est ainsi que les saintes femmes qui ont esperé en Dieu se paroient autrefois estant soûmises à leurs maris; comme faisoit Sara qui obeïssoit à Abraham l'appellant son Seigneur : Sara, dis-je, dont vous estes devenuës les filles en imitant sa bonne vie. Et vous de mesme, maris vivez sagement avec vos femmes, rendant honneur à leur sexe qui est plus foible*, ou *comme estant des vases plus fragiles.* Donc, dit-on, selon S. Pierre les femmes doivent obeïr à leurs maris comme à leurs Seigneurs, & comme à des personnes qui ont droit de dominer sur elles, parce qu'elles sont plus foibles & par consequent moins capables de gouverner.

1. 5.

NOUS ne pretendons pas que les femmes soient dispensées de soûmission & d'obeïssance, quand elles la doivent, les hommes mesmes n'en sont pas exempts entr'eux. Mais on ne doit pas dire pour cela que ceux

qui sont soûmis soient moins parfaits que ceux qui ne le sont pas, & que l'on traitte de Maistres, de Seigneurs & de Princes. Le mot de *Seigneur* est aussi souvent un terme de civilité que de dependance. Si les femmes traittent leurs maris, de Seigneurs & de Maistres ; les maris appellent aussi fort souvent leurs propres femmes, Dames & Maistresses. Sara appelloit Abraham, Monsieur ; & Abraham l'appelloit aussi, Madame : car Sarai signifie Madame & ma Princesse. Elle luy obeïssoit avec soûmission ; & il receut ordre de Dieu de luy obeïr aussi, *Ecoutez tout ce qu'elle vous dira, & faites-le.* Gen. 21. 12.

LES femmes sont un vaisseau plus infirme : Soit. Mais comme disent les Peres que nous avons citez cy-dessus, cette infirmité, ou plûtost cette delicatesse n'est que dans le corps, & nullement dans l'esprit. Car le mot de vaisseau ne signifie là que le corps comme dans S. Paul. Or la raison & l'experience nous ap-

prennent que pour estre delicat, l'on n'en est pas moins spirituel ni moins raisonnable ; & que ceux qui ont plus de force, n'ont pas toûjours plus d'esprit, plus de genie, ny plus d'adresse. La force d'esprit consiste dans des connoissances claires & distinctes, & dans une forte persuasion des choses que l'on sçait ; dequoy les femmes & tous ceux qui ont le corps delicat, ne sont pas moins capables que les autres.

Pourquoy Dieu a preferé les masles aux femelles à l'égard des emplois publics.

Les fausses idées que nous prenons dans le monde, des Dignitez & des Employs, donnent lieu à une difficulté assez specieuse, mais aussi facile à resoudre que les autres. Les hommes accoûtumez à regarder les grands employs avec des sentimens d'estime & souvent mesme avec admiration, parce que l'on y possede ordinairement les objets qui flattent la cupidité, ne manquent jamais d'y attacher l'idée qu'ils ont d'excellence, & de noblesse, & de considerer ceux qui les remplissent comme superieurs

en merite, aussi bien qu'en honneurs & en richesses. De sorte que comme ils jugent de Dieu par eux mesmes, ils luy donnent les mesmes regards qu'ils ont pour ceux qui sont élevez au dessus du commun, & s'imaginent qu'il a preferé les masles aux femelles dans les Employs Ecclesiastiques & Civils, par une estime particuliere qu'il a pour nostre sexe, & que cette estime est fondée sur la consideration des talens avantageux, dont il luy a plû l'honnorer, & qui le rendent sans comparaison plus capable des grandes choses que les femmes.

Je ne sçay mesme si le prejugé du langage ne contribuë point à cette opinion, & si les masles ne croyent pas aussi qu'ils approchent plus de Dieu & qu'ils en sont plus estimez parce qu'ils le font parler comme eux, en disant qu'il est Roy, Seigneur, pere, &c. & non pas Reine, Dame, mere, &c. Les peintres y ont peut-estre aussi beaucoup servi

par leurs images. A force de voir Dieu representé ſous la figure d'un homme, on s'accoûtume à le concevoir comme ayant quelque choſe qui en approche. Il y a bien d'autres tours d'imagination dont peu de gens s'apperçoivent & dont nous ſommes les Dupes.

QUOY qu'il en ſoit, pour corriger ce qu'il y a d'erronée dans l'opinion que l'on a des employs & de la grandeur du monde, il n'y a qu'à conſiderer qu'ils ne ſont autre choſe que certains regards ou certains eſtats exterieurs établis par les hommes, & qui ne donnent qu'un nom nouveau à ceux qui en ſont revétus, ſans les faire changer de nature, ny demander qu'ils ſoient d'un eſprit plus excellent que les autres, mais ſeulement qu'ils ayent acquis les talens neceſſaires pour en faire bien les fonctions. On les appelle quelquefois des dignitez, non pas que ceux qui les poſſedent en ſoient plus dignes que d'autres, mais parce que

l'on n'y devroit élever que ceux qui ont plus de merite : Et l'on a eu raiſon de les nommer des rangs & des places honnorables, pour montrer que ceux qui y entrent ne ſont que changer de ſituation, & que ſi l'on retranchoit les honneurs & les émolumens qui les accompagnent, les plus grandes & les plus hautes reviendroient au niveau des plus petites & des plus baſſes. Enfin ſi l'on fait reflexion que c'eſt preſque toûjours la naiſſance, le bien & la fortune qui y ſont monter, & que tout le merite qui y eſt neceſſaire eſt un effet de l'éducation ; on trouvera que c'eſt une illuſion de moins eſtimer les femmes que les hommes parce qu'elles n'y ont point de part.

POUR ce qui eſt de l'Ecriture, bien loin de nous porter à croire que les dignitez rendent les hommes plus agreables à Dieu, elle nous avertit au contraire que les honneurs, l'authorité, la ſcience & les richeſſes ne ſont que neant & vanité devant luy,

si elles ne sont soûtenuës par la vertu qui fait toute seule la vraye noblesse de l'ame à son égard. Il ne regarde point si l'on est masle ou femelle, riche ou pauvre, Prince ou sujet, mais si l'on est juste ou pecheur, qui sont les deux seules differences sur lesquelles il estime & juge les hommes. Ce qui nous donne le premier rang dans le monde, nous donne quelquefois le dernier auprés de luy. On peut chasser les demons, faire des miracles, estre Roy, Prophete, Sacrificateur, en un mot posseder tout ce qui attire lestime & l'admiration des hommes, & estre l'objet de la haine & de l'abomination de Dieu.

C'est estre Roy à ses yeux que de le faire regner en nous-mesmes, en soûmettant nostre volonté à la sienne: Et c'est estre Pontife & Sacrificateur que de nous offrir nous mesmes à luy, comme une hostie sainte & vivante, & de luy presenter sans cesse sur l'autel de nostre cœur des sacrifices de loüanges & de justice. *Eccli. 35.*

Or il eſt certain que les femmes ont également part avec les hommes à cét ordre ſacré, où l'on eſt en meſme temps Preſtre & Roy, où la dignité du Sacerdoce eſt royale, & la Royauté ſacerdotale, & où l'on eſt tout enſemble, le Sacrificateur, le Temple, l'Autel & la Victime, & où le premier rang ne ſe donne qu'au merite & non au ſexe. *1. Petr. 2. 5.*

Enfin puis que l'Ecriture nous apprend que les femmes ſont capables d'erreur & de verité, de vice & de vertu, que Dieu les a faites à ſon image, qu'il les favoriſe, les punit & les recompenſe comme les hommes; qu'il ordonne de rendre honneur, de faire du bien, & de ne point faire de mal, aux uns & aux autres, c'eſt une marque qu'il les eſtime également, & c'eſt une obligation indiſpenſable pour nous, de ſuivre en cela ſon exemple & ſes jugemens.

Que ſi l'on demande pourquoy donc il a toûjours preferé les maſles aux femelles, en ce qui regarde les

fonctions publiques, on peut répondre en cela comme dans toutes les rencontres où l'Ecriture ne rend point raison de sa conduite, qu'il luy a plû d'en user de la sorte, ou bien que comme il dispose tout avec douceur, ainsi qu'un bō pere qui n'a point d'autre interest que celuy de ses enfans, il veut bien se conformer à leurs idées & à leurs coûtumes, lors qu'elles ne sont point contraires à ses desseins.

Sages. 8.

Nous voyons en effet, qu'en qualité de cause universelle, il suit ordinairement la disposition des causes particulieres dans la Physique & dans la Morale; qu'il s'accommode à nôtre temperamment, à nos habitudes, à nos usages. Il a permis que ses Prophetes ayent parlé de sa conduite comme s'il estoit susceptible de passion pour s'ajuster à la foiblesse des hommes qui ont de la peine à rien concevoir que sous des images grossieres & sensibles. Il a emprunté leur langage, leur stile, leurs proverbes. Il s'est expliqué par la bouche

de Moyſe & d'Iſaïe qui avoient eſté nourris à la Cour, tout d'une autre façon que par la bouche de Jeremie, qui avoit toûjours demeuré à la campagne; & par celle de S. Jean avec une douceur & une ſimplicité bien differente de la force & de l'élevation de S. Paul.

LES loix Judaïques eſtoient la pluſpart Nationnales, c'eſt-à-dire fondées ſur le genie & les coûtumes du peuple pour qui elles avoient eſté faites. On luy interdit l'uſage de certains animaux à cauſe des maladies auſquelles il eſtoit ſujet. On luy deffendit de préter de l'argent à intereſt, parce qu'eſtant extremement avare & intereſſé, les pauvres fuſſent demeurez ſans aſſiſtance. La Loy du Talion qui permettoit de crever un œil à celuy qui en avoit crevé un, celle qui laiſſoit aux maris la liberté de repudier leurs femmes, de ratifier ou de caſſer leurs vœux, eſtoient fondées ſur la dureté du peuple Juif, comme Jeſus-Chriſt meſme le luy fit

entendre. Enfin la loy de la charité qui renferme toutes les autres loix, tous les Prophetes, & toute la Religion, est une loy d'accommodement, de condescendance & de desinteressement, qui veut que nous soyons Juifs avec les Juifs, comme S. Paul l'a pratiqué. C'est pourquoy comme les masles ont toûjours esté les maistres, & les plus considerez, on peut dire que c'est pour cela que l'Ecriture ne parle que d'eux dans les genealogies qu'elle rapporte; que Dieu s'est revétu de leur sexe, qu'il a parlé comme eux, pris leurs titres de Roy & de pere, & a dressé sa parole aux deux sexes sous les noms *d'homme, de juste, de pecheur, de fils ou d'ennemis de Dieu*, qui selon l'usage de toutes les langues comprennent également les hommes & les fémes.

AINSI les Juifs comme tous les Orientaux & les Romains estans extrémement jaloux de leur authorité & maistres de leurs femmes, ce n'est pas une merveille que l'Apostre sui-

vant sa Politique toute Chrétienne, de s'accommoder à tout le monde, ait tant recommandé aux femmes la soûmission & le silence, pour la tranquillité des familles, leur ayant recommandé de porter un voile, jusques à dire que c'est une honte & une ignominie contre la nature que de faire autrement.

MAIS de peur que l'on ne s'imagine qu'il ait eu d'autre pensée, Examinons ses paroles. Aprés avoir proposé l'ordre que l'on pouvoit garder dans les assemblées, & avoir apporté pour raison que c'est afin que toutes choses se fassent en paix & sans confusion, il ajoûte, *que les femmes* 1. Cor. 14. 34.
parmy vous se taisent dans les Eglises, parce qu'il ne leur est pas permis d'y parler; mais elles doivent estre soûmises, selon que la loy l'ordonne. Que si elles veulent s'instruire de quelque chose, qu'elles le demandent à leurs maris lors qu'elles seront dans leurs maisons. Car il est honteux aux femmes de parler dans l'Eglise.

Dans l'Epiſtre à Timothée il dit preſ-
que la meſme choſe en ces termes.
1. 2. 11. *Que les femmes ſe tiennent en ſilence, & dans une entiere ſoûmiſſion lors qu'on les inſtruit. Ie ne permets point aux femmes d'enſeigner ni de dominer ſur leurs maris; mais je leur ordonne de demeurer dans le ſilence. Car Adam a eſté formé le premier, & Eve en ſuitte. Et Adam n'a pas eſté ſeduit, mais la femme ayant eſté ſeduite eſt tombée dans la deſobeïſſance.* Cela ſignifie-t-il que les femmes ſont moins capables d'enſeigner & de gouverner que les hommes? L'Apoſtre ne parle point de toutes en general, mais ſeulement de celles qui ſont engagées dans le mariage, dont la conduitte qui eſt la plus importante de toutes celles dont on peut eſtre chargé, eſt la ſeule choſe qui les puiſſe éloigner de l'application aux ſciences & aux emplois. C'eſt pourquoy il dit à la fin du meſme chapitre qu'elles travailleront à leur ſalut par l'éducation de leurs enfans.

IL est honteux que les femmes parlent dans l'Eglise, comme il est honteux qu'elles ayent la teste découverte, & que les Laïcs parlent dans l'Eglise où la coûtume les oblige au silence. *Qu'elles demandent en particulier à leurs maris ce qu'elles voudront sçavoir.* Le Conseil est excellent pour éviter la confusion qui ne manqueroit pas d'arriver si tout le monde vouloit parler dans l'Eglise. Et il seroit à souhaitter que les maris eussent assez de vertu & de lumiere pour servir de Maistres & de Directeurs à leurs femmes, & qu'elles s'en voulussent contenter. Mais cela n'empesche pas que le mary ne doive aussi consulter sa femme quand elle a plus de lumiere que luy.

JE ne permets point à la femme d'enseigner ny ne de dominer sur son mary. Il ne tient donc qu'à la permission & non pas à la capacité. Il n'est pas permis non plus à tous les hommes, quelque sçavans qu'ils soient, d'instruire publiquement,

Mais si les femmes peuvent connoître la verité, & l'enseigner à leurs enfans, à leurs domestiques, à leurs maris, à leurs communautez en particulier; il n'y a que la coûtume qui les empesche de le faire en public, l'un n'est pas plus difficile que l'autre. Pour ce qui est de dominer, les Chrétiens ne le doivent pas faire entr'eux, ny à plus forte raison les femmes à l'égard de leurs maris, la coûtume leur estant moins favorable. Mais cela ne les exclud pas du gouvernement.

ELLES doivent garder le silence, parce qu'Adam a esté créé le premier, & qu'il n'a pas esté seduit comme Eve. Ce n'est donc pas parce qu'elles sont femmes, & que leur sexe est moins propre à parler que le nostre. Si c'eust esté la pensée de S. Paul, il n'eust pas manqué de le dire, comme la meilleure raison pour obliger les femmes au silence; Et comme dit S. Gregoire de Nazianze, *si Eve a peché, Adam a peché aussi de*

de la mesme façon, L'un & l'autre ont esté trompez par le serpent, & il ne faut pas croire que la femme ait eu plus de foiblesse, & que son mary ait fait paroistre plus de force. Comme S. Paul reconnoist que le peché est entré dans le monde par le premier homme; quand il dit que c'est Eve qui a esté seduite, sa pensée est que Eve a esté trompée par le Demon immediatement, & qu'Adam l'a esté par son moyen. Mais qu'est-ce que tout cela fait à l'égalité des sexes? Ce ne sont point des raisons essentielles dont se sert l'Apostre pour s'accommoder à la coûtume, mais de simples convenances, tirées d'une Histoire éloignée, & d'un fait personnel, qui pourroit aussi servir contre les hommes. Car si le premier avoit esté créé aprés sa femme & pour sa femme, qu'il eust esté seduit immediatement, comme cela n'estoit nullement impossible, & que depuis ce temps-là les hommes eussent esté sous la puissance des femmes;

pour les entretenir dans la soûmission, on leur diroit de mesme, qu'ils ne doivent point dominer sur leurs femmes; mais leur obeïr, & leur demander avec crainte & respect ce qu'ils veulent sçavoir. Des raisons de cette nature ne prouvent rien quand on examine les choses à fond, n'y ayant rien qu'elles ne puissent ruiner ou établir.

C'EST ainsi qu'il faut répondre à ceux qui se prévalent de ce que dans l'ancienne Loy les femmes payoient une fois moins que les masles pour le rachat de leurs vœux, & qu'il n'y avoit que ceux-cy qui fussent appellez premiers nez, & offerts à Dieu, comme luy estant plus agreables. Car 1° Les femmes pouvoient payer une fois plus que les masles & estre consacrées à Dieu, s'il l'eust ainsi ordonné. 2° Comme cela ne se pratique pas dans la Loy nouvelle, c'est signe que ce n'estoit qu'un reglement de discipline, non plus que l'éloignement où les femmes sont à

l'égard des Charges Ecclesiastiques. 3° C'est un témoignage de faveur d'exiger moins d'une personne que d'une autre pour sa rançon. 4° l'Ecriture nous apprend que l'offrande des premiers nez avoit esté ordonnée de Dieu au peuple Juif, afin qu'il se souvinst du massacre des premiers nez d'Egypte, fait pour le retirer de ce pays-là. *Exod. 12.*

L'Ecriture ne nous dit point pourquoy quelques Justes de l'Ancien Testament ont eu plusieurs femmes. On ne voit pas qu'Adam qui a commencé le monde, ny que Noë & ses enfans qui l'ont reparé, en ayent eu chacun plus d'une. Le monde estoit déja peuplé lors que Jacob épousa Lia & Rachel, & qu'il usa de leurs servantes. Si la vie du celibat est plus tranquille & plus heureuse que celle du mariage, si la continence, comme l'enseigne Jesus-Christ, est un don du Ciel, il est difficile de croire que c'en soit un d'avoir plusieurs femmes, ny par consequent que Dieu ait vou-

lu témoigner par là qu'il aime plus un ſexe que l'autre.

MAIS enfin, dit-on, ſi les ſexes ſont égaux & partant également eſtimez de Dieu, & capables des grandes choſes, ce ſeroit la derniere injuſtice dans les hommes de n'en pas faire de part aux femmes. Et les Prophetes & les Apoſtres n'euſſent pas manqué de précher contre un deſordre ſi univerſel & ſi ancien.

ON ne ſçauroit le prendre plus mal. Il eſt vray que c'eſt une marque d'ignorance ou de préjugé dans les hommes de croire qu'ils ont plus de perfection que les femmes ; c'eſt une ſotte vanité de les mépriſer parce qu'elles ſont dans la dependance, & c'eſt une tyrannie de les traitter avec empire, & de faire des loix avantageuſes pour nous & deſavantageuſes pour elles. Mais ce n'eſt nullement une injuſtice de ne les pas appeller au partage de ce que nous poſſedons. Car outre que les emplois, par exemple, ſont des Charges one-

reuſes, quand on les conſidere ſainement; comme ils n'appartiennent pas plus à un ſexe qu'à l'autre, tous deux les pouvant remplir, & n'eſtant pas neceſſaire pour le bien de la ſocieté qu'ils ſoient my-partis entre les hommes & les femmes, il eſt indifferent qui des uns ou des autres les poſſedent, pourvû que ceux qui les ont entre les mains n'en abuſent pas: De meſme qu'encore que toutes les familles d'un Etat puiſſent avoir la couronne, ce n'eſt pas une injuſtice qu'elle ſoit affectée à une famille particuliere; ny que la liberté, les honneurs & les richeſſes ſoient partagées inégalement entre les hommes, n'y ayant que l'abus de ces choſes qui ſoit contraire à l'égalité.

AINSI bien loin que la Religion qui eſt le lien le plus étroit & le plus ſaint de la ſocieté, condamne ces ſortes d'établiſſemens, qu'au contraire elle les approuve & les ſanctifie, & en meſme temps qu'elle maintient une inégalité apparente, elle conſerve l'é-

galité veritable par la loy de la charité qui oblige ceux qui ont quelque avantage particulier de le considerer comme un bien dont ils ne sont que les œconomes, pour en faire part aux autres comme à leurs propres freres. C'est pourquoy il n'a pas esté necessaire que les Prophetes, les Apostres & les Saints parlassent en aucune façon contre l'inégalité des biens, mais seulement contre les abus qui en pourroient arriver. Ce qu'ils ont fait si hautement en declamant contre l'injustice, & en établissant les maximes de la charité Chrétienne.

Que selon l'Ecriture les femmes ne sont pas plus sujettes au vice que les hommes.

C'est faute de bien entendre ces maximes, & de sçavoir que la charité est le fondement de nostre perfection, de nostre noblesse & de nôtre merite à l'égard de Dieu que quelques uns se sont imaginez que l'Ecriture donne lieu de croire que les femmes sont plus portées & plus sujettes au mal que les hommes. Car l'Ecriture nous proposant à tous sans distinction la vertu & la récompense, nous apprend en mesme temps que

nous en sommes tous également capables, & par consequent également dignes de l'amour & de l'estime de Dieu.

Pour en mieux juger il faut prendre la chose dans son principe & considerer qu'il y a deux sortes de vertu, l'une de nature & l'autre d'établissement ou de coûtume. La premiere consiste dans l'usage de nous mesmes, de nos puissances, de nostre corps & de nostre Esprit, & de tout ce qui nous environne, conformement à la raison, sans avoir égard à la maniere dont les hommes ont pû regler cet usage. Par exemple, c'est estre sobre, selon la nature & la raison, que de prendre des alimens dans la quantité & la qualité proportionnée à nôtre âge, à nostre temperamment, à la disposition où nous sommes; & c'est pecher contre cette vertu que d'en user autrement.

La vertu d'établissement consiste dans l'usage des choses, selon les loix, les pratiques & les coûtumes établies

dans le lieu où l'on se trouve. Et le vice opposé c'est lors qu'en presence des hommes & sans necessité ny dispense on contrevient à l'usage, Or les femmes n'estant pas moins capables que les hommes de se connoistre elles mesmes, comme on l'a fait voir ailleurs, en traittant de la connoissance de soy mesme, elles peuvent pareillement se servir de toutes choses avec raison, pour la conservation du corps & pour la perfection de l'esprit, ce qui fait la vraye vertu. L'on ne peut nier qu'elles soient moins sujettes que nous à quantité de dereglemens & de crimes; qu'elles observent les coûtumes les plus indifferentes, jusques au scrupule, ny qu'elles ayent toûjours passé avec justice pour avoir plus de pieté, plus de courage & de zele dans la Religion que les hommes.

Education des Dames. 4. Entretien

QUOY qu'à considerer le vice & & la vertu selon la nature, une mesme action, dans les mesmes circonstances, ne soit pas plus digne de

loüange ou de blasm en une personne & dans un sexe que dans l'autre, neanmoins la coûtume tourne les choses autrement ; & fait que l'excez du vin, par exemple, qui doit estre également choquant par tout où il se trouve, parce qu'il est également contraire aux loix de la nature & de la raison, choque plus dans les gens d'une certaine condition, comme dans les Magistrats, parce que l'on n'est pas si accoûtumé à les y voir tomber.

CETTE maniere d'estre touché des choses, & d'en juger suivant les impressions de la coûtume est celle dont on a toûjours usé à l'égard des femmes. Car quoy qu'elles ayent droit de penser, de parler, d'agir, de regarder comme les hommes ; le caprice & l'usage, veulent que la plus part des choses permises à ceux-cy, soient entierement deffenduës aux autres ; & que, par exemple, la colere & l'yvrognerie ne blessent que foiblement dans les hommes, au

lieu qu'elles font horreur dans les femmes.

QUAND il seroit vray qu'elles seroient plus sujettes aux passions, on ne pourroit pas en tirer de consequence qui leur fust desavantageuse. Parce que les inclinations, les temperamens & les passions sont des instrumens dont l'ame peut faire tantost un bon, tantost un mauvais usage, selon l'occasion & la maniere de les employer: Et s'il y a des rencontres où il est dangereux de suivre les mouvemens de la colere, il y en a d'autres où il est bon de les suivre avec prudence, pour nous garantir des maux qui nous attaquent.

IL y a dans nos inclinations une certaine compensation de bien & de mal qui les rend presque toutes égales. Par exemple, l'inclination à l'amour que chacun excuse ou condamne selon qu'il a l'imagination tournée, est ordinairement accompagnée de douceur, d'enjouëment, de complaisance, de liberalité, de

franchiſe, qui ſont des qualitez qui ne ſe trouvent pas de la meſme façon dans les autres temperamens.

Il eſt encore imporrant de ſe reſſouvenir que le vulgaire, ne garde preſque jamais de moderation dans ſes jugemens ny dans ſes diſcours, ſe laiſſant toûjours aller à l'exageration & à l'hyperbole, & faiſant des propoſitions generales ſur cinq ou ſix exemples particuliers. Si un homme eſt liberal, on dit qu'il eſt magnifique, s'il eſt menager & prudent, on l'accuſe d'eſtre vilain & avare. Il ſuffit de connoiſtre cinq ou ſix perſonnes d'un meſme païs, d'une meſme ſocieté, d'une meſme condition qui pratiquent quelque vertu, ou qui ayent quelque defaut veritable ou imaginaire, pour l'attribuer à tous leurs ſemblables.

Cette maniere eſt tres ordinaire aux Poëtes, aux Orateurs, aux Grecs & aux peuples d'Aſie, dont les Juifs faiſoient autrefois partie. C'eſt pour-

qnoy si l'Ecriture parle des defauts des femmes , avec des termes plus forts que de ceux des hommes, c'est en suivant la maniere dont on en parle vulgairement , dont on leur permet d'agir, & dont la coûtume & le prejugé nous fait considerer leur conduite.

Ce qu'il y a de plus fort contr'elles se tire du livre des Proverbes & de celuy de l'Ecclesiastique , dont voicy les endroits les plus remarquables, ausquels on peut aisément rapporter tout le reste. *I'ay cherché par tout de la raison & de la sagesse.*
Ecclesiast. 7. 29. *Ie n'en ay trouvé en aucune femme, & qu'en un seul homme entre mille.*

Ecli. 25. 26. *La malice des hommes n'est rien en comparaison de celle des femmes.*

23. *Il n'y a point de colere comparable à la leur.*

16. 23. *Il vaudroit beaucoup mieux demeurer avec un lion & un dragon qu'avec une méchante femme, &*
Prov. 21. 19. *dans une terre desolée & abandonnée qu'avec une femme sujette à querel-*

ler & à se mettre en colere.

La méchante langue d'une femme est à un homme paisible ce qu'est une montagne sablonneuse aux pieds d'un vieillard. Ecli. 25. 27.

La jalousie d'une femme perce l'ame de douleur & la remplit de tristesse ; c'est un fleau qui se fait sentir sans cesse. 26. 8.

Ne donnez point de pouvoir sur vous à une femme, de peur que s'étant une fois renduë la maistresse de vostre esprit vous n'en receviez de la confusion... Quand les femmes ont une fois pris l'authorité & l'avantage elles deviennent fâcheuses à leurs maris. 9. 2. 25. 30.

Qui est-ce qui pourra trouver une femme forte ? Prov. 31. 10.

Ce qui grossit les mauvaises idées que l'on se forge sur ces passages, c'est la maniere dont l'Ecriture parle aux hommes pour les détourner des desordres qu'ils pourroient commettre avec les femmes.

Prenez, garde, dit-elle, *de vous* Prov. 5. 2.

laisser surprendre à leurs artifices . . .
Eccli. 41. 12. *Ne vous trouvez point parmy elles.*
25. 33. *Le peché a commencé par les femmes, & elles sont causes de la mort de*
42. 13. *tous les hommes . . . . L'iniquité de l'homme vient de la femme, c'est pourquoy l'iniquité d'un homme est meilleure qu'une femme qui fait bien.*

9. 5. *Ne regardez point le visage d'une fille, de peur que sa beauté ne devienne pour vous un sujet de cheute & de scandale.*

8. *Détournez vos yeux de dessus une*
9. *femme qui s'est parée. La beauté des femmes a causé la rüine de plusieurs, en allumant dans leur ame le feu impur de la concupiscence.*

19. 2. *Le vin & les femmes sont capables de faire apostasier les sages mesmes*, comme il est arrivé à Adam, à Samson, à David & à Salomon.

1. Cor. 7. 1. *Il est bon que l'homme ne touche aucune femme.*

Apoc. 14. *Ceux qui suivent l'agneau par tout*
4. *où il va, ce sont ceux qui sont vier-*

ges, & ne se sont point soüillez avec les femmes.

Là dessus, comme l'Ecriture ne dit rien de semblable aux femmes pour les détourner des hommes, on se les represente comme si elles étoient la cause de tous les dereglemens du monde, & qu'elles n'eussent esté faittes que pour servir au Demon à pervertir nostre sexe.

POUR bien juger de la force de tous ces passages il y faut faire quelques reflexions. 1° Les Proverbes & l'Ecclesiastique sont des livres de Morale où l'on ne parle point des inclinations particulieres des hommes, mais de leur conduite, selon la coûtume, l'habitude & l'éducation, qui nous portent souvent à des actions contraires à nos inclinations. 2° Comme ces livres semblent n'estre adressez qu'aux hommes, & presque point aux femmes, on les doit considerer comme des avis qu'un pere sage & éclairé donne à son fils, où il luy marque ce qu'il

doit obſerver & éviter avec les femmes. Mais il faut prendre garde qu'il n'en parle que ſelon ce qu'il en a découvert par ſa propre experience, puis qu'il dit qu'il *a cherché de la ſageſſe*, &c. *& qu'il n'en a point trouvé*, &c. Ainſi on ne doit pas prendre à la rigueur ny entendre de tout le ſexe ce qu'il dit des femmes, mais moralement, & de quelques unes.

Lors qu'il dit qu'il n'a point trouvé de ſageſſe parmi les femmes, il parle d'une ſageſſe accomplie, qui vient moins du naturel que de l'étude & de l'experience, que les femmes n'ont pas comme les hommes, particulierement celles des Juifs qui étoient bien plus coutraintes que celles des Europeans. Et ce n'eſt pas un grand avantage pour les hommes qu'entre mil, il s'en trouve un qui ſoit ſage.

Si les hommes ſouffroient de la malice, de la colere & de la jalouſie des femmes, comme elles en ſouffrent des hommes, on pourroit pren-

dre à la lettre ces paroles, *Il n'y a point de malice, de colere, ny de jalouſie comparable à celle d'une fême.* Si on les veut entendre d'une pente & d'un pouvoir naturel de faire beaucoup de mal ; nous dirons que par conſequent elles peuvent faire beaucoup de bien, les puiſſances & les moyens qui ſervent à l'un pouvant auſſi ſervir à l'autre, le deſſein, l'intention, & la maniere d'en uſer, faiſant le vice & la vertu. Mais leur ſens naturel eſt peut-eſtre que ces paſſions, ces defauts, éclattent & choquent davantage dans les femmes, ou bien parce qu'elles n'y tombent pas ſi ſouvent, ou parce que l'on ne veut pas qu'ils leur ſoient autant permis qu'à nous ; ou enfin parce qu'elles portent leur reſſentiment beaucoup plus loin; à cauſe que la maniere dont on les éleve, les rendant beaucoup plus ſenſibles que nous à pluſieurs choſes ; quand elles ont une fois franchi les bornes étroittes de la bien-ſeance où on les ren-

ferme, elles font plus d'efforts pour ſe delivrer de ce qui leur eſt contraire.

QUAND l'Eccleſiaſtique nous avertit de ne pas donner de pouvoir ſur nous à une femme, il ne parle que d'un pouvoir aveugle & temeraire que la debauche & la lâcheté leur peut donner: Eſtant certain qu'il ne faut s'aſſujettir de la ſorte ny aux femmes ny aux hommes, & que ceux qui ſe laiſſent ainſi gouverner, s'abandonnent pour l'ordinaire à des gens, ou mal reglez, ou intereſſez, qui abuſent de la credulité d'autruy: mais il ne parle point du pouvoir & de l'authorité qui a pour objet la conduite d'une famille ou d'un Royaume; l'Hiſtoire ſacrée & prophane nous apprennant qu'il y a eu quantité de femmes qui ont gouverné avec beaucoup de ſageſſe, leurs maris, leurs enfans, leurs familles, des Societez & des Eſtats entiers.

QUAND il leur feroit ordinaire de mal uſer du pouvoir qu'elles ont

entre les mains, elles ne feroient que ſuivre l'exemple des hommes : outre que lors qu'on n'eſt pas accoûtumé à commander, qu'on n'a pas eſté élevé pour cela, & qu'on ne s'y attend pas, on eſt en danger de s'éblouïr.

LORS que quelqu'un voulant rabaiſſer le merite des femmes leur dit *qu'un homme injuſte eſt meilleur, & plus eſtimable qu'une femme qui fait du bien*, on peut luy demander à luy meſme la ſolution d'une abſurdité groſſiere dont il charge l'Ecriture, & luy faire voir ſon ignorance ou ſa malice, en luy montrant que ce paſſage eſt tronqué. Car il y a, *un homme injuſte, eſt meilleur qu'une femme qui fait du bien, & qui cauſe de la confuſion & de l'opprobre*. C'eſt-à-dire, que les faveurs d'une femme artificieuſe, qui a deſſein de tromper, ſont plus à craindre qu'une injuſtice ouverte.

Cela nous montre comme l'on abuſe indignement de l'Ecriture Sainte, en luy faiſant dire tout le contrai-

re de son veritable sens. On le voit encore dans l'employ ordinaire de ces paroles, *qui est-ce qui trouvera une femme forte?* Comme si l'Ecriture vouloit signifier par là, qu'il est extrémement rare d'en trouver. Mais ce n'est nullement sa pensée. Le dernier chapitre des Proverbes d'où ces paroles sont prises contient les instructions que le Roy Salomon receut de sa mere; qui aprés quelques avis luy dit de quelle maniere il doit chercher une femme, & commence à luy marquer les qualitez qu'elle doit avoir, en s'écriant; *Qui est-ce qui trouvera une femme forte? C'est un bien si estimable, qu'il n'y a rien au monde qui en puisse égaler le prix.* Et elle continuë en suitte de luy décrire les avantages qu'une femme de cette sorte peut apporter dans sa famille. Lors que l'on veut changer cette expression figurée, en une autre expression qui soit simple & sans interrogation, & qui ait une liaison naturellee avec ce qui precede & ce qui suit, il faut

necessairement la concevoir en ces termes. *Celuy qui trouve une femme forte, trouve un bien inestimable*, &c.

QUOY qu'il en soit, il y a trois ou quatre considerations qui contrebalancent tout ce que l'on peut tirer de l'Ecriture contre nous.

1° Elle ne parle point de toutes les femmes.

2° Elle en dit du moins autant de
bien que de mal. *Vne bonne femme*
fait le bon-heur de son mary, & une Ecclesi. 26.
femme forte & génereuse fait sa prin-
cipale joye .... Vne femme de ver- 7.
tu & de bon sens, est un bien & une
grace qui vaut mieux que tous les
thresors du monde : & celle qui aime Prov. 12.
son mary vaut autant qu'une Couron-
ne & un Royaume .... Et celle
qui est sage & prudente édifie sa mai- 14.
son. Le pauvre gemit où il n'y a point Ecclesi. 26.
de femme, &c.

3° Tout ce qu'elle dit de mal touchant les hommes, surpasse autant ce qu'elle en dit des femmes, que l'on croit que nostre sexe est plus excellent que le leur.

4° Et ce qu'elle dit contre les femmes se peut aussi justement appliquer aux hommes en substituant le mot d'*homme* à celuy de *femme*. En effet une Mere qui voudroit instruire sa fille, ne pourroit-elle pas luy parler de cette sorte. *Ma fille, ne vous trouvez point parmy les hommes; ne vous laissez point surprendre à leurs artifices, à leurs promesses & à leurs cajolleries. Souvenez-vous que le peché a commencé par eux & qu'ils sont cause du malheur de toutes les femmes; que l'iniquité de la femme vient de l'homme; & que le mal que fait une femme est preferable au bien que veut faire un homme. Ne vous arrétez point trop à considerer la beauté, la bonne mine, ny tout ce qui donne de la grace aux hommes, de peur que cela n'allume en vous le feu de la concupiscence, & ne vous soit un sujet de chute & de scandale, comme à tãt d'autres de vôtre sexe que je pourrois vous nommer, & qui estoient auparavant extrémement sages & ver-*

tueuses. Eloignez vous donc de leur compagnie autant qu'il vous sera possible. Il vous sera toûjours plus avantageux de n'avoir nul commerce avec eux, non pas mesme par le mariage; & sçachez que celles qui suivent l'agneau par tout où il va, ce sont celles qui sont vierges & ne se sont point soüillées avec les hommes.

Neanmoins comme je ne pretens pas forcer vostre inclination, si elle vous porte à vouloir un mary, songez à le bien choisir. Car il est entierement rare d'en trouver un bon. C'est un present que vous ne devez attendre que du ciel. Un homme de vertu & de bon sens, & qui aime sa femme, est un sujet continuel de joye & de consolation, & est plus à estimer qu'une couronne & que tous les thresors du monde.

Mais au contraire, c'est le dernier malheur pour une femme, d'avoir un mary sujet aux disputes, à la colere, & à la jalousie. Il vaudroit mieux demeurer dans les de-

ferts avec les Tigres, les dragons & les beſtes les plus farouches. C'eſt comme un toît qui degoute continuellement au milieu de l'hyver, & un vent rude & fâcheux qui gronde ſans ceſſe. C'eſt pourquoy penſez y bien.

S'il vous arrive d'avoir des enfans, prenez un ſoin particulier de les garantir du vice. Les garçons demandent une garde & une exactitude tres-grande, de peur qu'ils n'échappent & ne ſe perdent: Et pour peu que vous y voyïez d'ouverture, redoublez voſtre vigilance & vos ſoins, de crainte qu'ils ne ſe laiſſent aller à la premiere occaſion: Et vous ne pourrez rien faire de mieux pour voſtre repos, & pour leur avantage, que de leur donner une femme qui ait de l'eſprit & de la vertu; pour les retenir par ſa modeſtie & pas ſa douceur dans de juſtes bornes où ils ont bien de la peine à demeurer.

POUR ſatisfaire à tout ce que l'on peut avoir dans l'eſprit, ſur le ſujet du commerce de ſexe entre les hommes

hommes & les femmes, il faut considerer qu'ils sont à l'égard les uns des autres, comme tout le reste des biens, dont on peut faire un bon & un mauvais usage, & dont l'abus retombe sur celuy qui le commet, sans diminuer le prix ny l'estime de la chose dont on abuse. Ainsi quoy que les hommes puissent mal user des femmes, & se perdre à leur occasion, ce n'est non plus la faute des femmes, à regarder simplement l'usage, que c'est la faute des richesses qui causent le malheur d'un prodigue, ou de tout autre qui ne sçait pas s'en servir. On peut dire mesme, que si l'on regarde sincerement la maniere dont les femmes contribuent à la perte des hommes, & les hommes à celle des femmes, il faudra avoüer que presque tout le mal est de nostre costé. En effet, quoy que les femmes ayent du moins autant de besoin des hommes, que les hommes en ont d'elles, neanmoins elles ont plus de force pour ne le point faire paroistre.

Ce sont les hommes qui les recherchent, qui les sollicitent & les pressent: Et l'on diroit quand elles se rendent, que c'est plûtost pour se delivrer des importunitez qu'on leur fait; ou pour reconnoistre les services & les soins qu'on leur a rendus, l'amour & l'estime qu'on leur témoigne, que pour satisfaire un desir qui leur est aussi naturel qu'à nous. C'est donc proprement les hommes qui font paroistre en cela de la foiblesse, qui abusent les femmes, qui les corrompent, les perdent & les entrainent dans le precipice avec eux.

CE ne fut point Dalila qui alla chercher Samson; ce fut luy qui alla chercher cette Dame. Et luy qui avoit eu la force de déchirer des lions, de defaire luy seul ses ennemis au nombre de mil, luy, dis-je, eut la foiblesse de se laisser vaincre par les caresses d'une femme, & l'imprudence de luy découvrir un secret dont dependoit sa liberté & sa vie.

BETHSABE'E ne ſongeoit à rien moins qu'à David, lors que ce Prince qui avoit eſté touché de ſa beauté, l'envoya querir chez elle; & ce fut de ſon propre mouvement qu'il fit expoſer Urie mari de cette Dame, n'ayant pû l'obliger à retourner chez luy pour couvrir par ce moyen les ſuites de l'adultere qu'il avoit fait commettre à ſa femme.

SONT-CE les femmes que Salomon a aimées, ou Salomon luy-meſme que l'on doit accuſer de la dépravation de ſon eſprit, luy qui avoit eſté ſelon le cœur de Dieu, qui en avoit receu tant de biens & de ſageſſe, luy enfin qui n'ignoroit pas la deffenſe que Dieu avoit faite autrefois à ſon peuple d'avoir commerce avec les femmes étrangeres. *Exod. 36.*

NOUS n'avons qu'à conſulter l'Ecriture pour ſçavoir leſquels ont eſté les plus criminels aux yeux de Dieu, ou des femmes qui ſe ſont laiſſées corrompre, ou des hommes qui les ont corrompuës. Encore que Beth-

ſabée fuſt coupable d'avoir manqué
Rois.2. 12. de fidelité à ſon mary; ce fut neanmoins à David ſeulement que Dieu reprocha le crime, ce fut à luy ſeul qu'il envoya le Prophete Nathan; ce fut luy qui en fit penitence; toute la peine retomba ſur luy, & ce fut pour le punir que l'enfant qui vint de ſon adultere fut frappé de mort. L'Ecriture ne dit pas un mot contre les femmes étrangeres dont Salomon devint amoureux. *Le Seigneur*, dit-
Rois 3. 11. elle, *entra en colere contre Salomon, parce qu'il s'eſtoit éloigné du Seigneur le Dieu d'Iſraël.* Et elle nous marque que Dieu pour le punir de ſa faute, luy ſuſcita des ennemis, & diviſa ſes Etats.

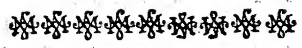
AINSI quand on reproche aux femmes que ce ſont elles qui nous corrompent, elles peuvent répondre que c'eſt nous, au contraire, qui ſommes cauſe de leur corruptiõ & de leurs deſordres; que ces hommes qui s'attribuent la preéminence du ſexe, n'ont point de honte de devenir leurs eſcla-

ves, & de se reduire aux bassesses les plus indignes, pour obtenir d'elles qu'elles satisfassent leur passion; que ces hommes qui se vantent d'avoir plus d'esprit, plus de force & plus de courage que les femmes, en ont assez peu pour ne pas découvrir leurs artifices, & pour se laisser vaincre par de si foibles attraits; que si l'Ecriture dit tant de choses aux hommes pour les éloigner du mal qu'ils peuvent commettre avec les femmes; ce n'est pas qu'elle estime moins les femmes: c'est au contraire parce que connoissant la foiblesse des hommes, elle a crû les devoir soûtenir par de fortes exhortations, n'ayant rien dit de semblable aux femmes, parce qu'elles ne succombent pas si aisément. Enfin si Dieu ne s'est pas servi d'elles dans les Fonctions Publiques, Civiles ou Ecclesiastiques; c'est que les hommes ayant causé tous les maux de la societé, & les femmes n'ayant rien fait qu'à leur exemple, il estoit juste qu'ils servissent à les reparer, Dieu voulant tirer le re-

mede de la cauſe meſme du mal.

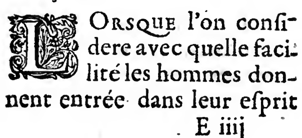
VOILA les reflexions neceſſaires pour l'éclairciſſement des Paſſages que l'on croit eſtre contraires à l'opinion de l'Egalité des ſexes, & pour faire utilement la comparaiſon dont on a parlé d'abord.

POVR ce qui eſt du Traitté de l'Excellence des hommes, il le faut lire comme s'il venoit d'une main inconnuë & zelée pour la gloire de nôtre ſexe, afin de mieux reconnoiſtre ſi l'Autheur ne s'eſt point flatté luy-meſme en affoibliſſant les preuves de ſes Adverſaires; & s'il a dit contre les femmes tout le mal que l'on en peut dire publiquement. Car les invectives ſont la voye ordinaire de les attaquer, en exagerant leurs defauts, rejettant ſur tout le ſexe ce qui ſe void en quelques unes, & leur eſt commun avec les hommes, & attribuant à l'inclination ce qui n'eſt qu'un effet de la coûtume, de l'éducation, & de la maniere dont elles ſont conſiderées, & ſe conſiderent elles meſmes.



DE L'EXCELLENCE DES HOMMES *CONTRE* L'EGALITE' DES SEXES.

Que l'opinion commune, que les femmes ne sont point égales aux hommes ne doit point passer pour une erreur de prejugé, & qu'estant aussi ancienne & aussi étenduë que le monde, & conforme aux principes de la saine Philosophie, elle doit demeurer comme une verité constante.



LORSQUE l'on considere avec quelle facilité les hommes donnent entrée dans leur esprit

à tout ce qui se presente, on ne peut pas s'empécher de reconnoiſtre qu'ils ſont fort ſujets à la prevention & à l'erreur. Et quelque verité qu'il y ait dans les jugemens qu'ils portent temerairement & ſans examen, ils ne doivent eſtre reçûs dans le commerce du monde que ſous le caractere de prejugé, qui eſt un caractere commun à la verité & à l'erreur.

Quoy que cela ſe puiſſe dire de la pluſpart des opinions dont les hommes ſont perſuadez, neantmoins il ne le faut pas entendre comme s'il n'y en avoit point d'exceptées; Et ce ſeroit peut-eſtre un autre préjugé que d'en donner le nom à tous les ju-

gemens que nous faiſons, & qui ne ſont point precedez d'un examen Philoſophique.

En effet, encore que nous n'ayons jamais recherché a nous aſſureur avec methode, de noſtre propre exiſtance, comme le pratiquent quelques Philoſophes modernes, auroit-on raiſon de nous dire que c'eſt par prevention que nous croyons que nous exiſtons, & que pour eſtre certains que noſtre propre corps n'eſt point un phantôme ſemblable à ceux que nous faiſons en révant, il eſt abſolument neceſſaire de recourir aux regles de la Logique.

Cela eſt bon quand les opinions dépendent de l'exemple, de la coûtume & de

l'autorité des hommes, parce quel'ō peut avoir quelque raiſon de s'en défier, & de craindre qu'il ne s'y gliſſe de l'erreur. Mais pour ce qui regarde les ſentimens où la nature ſeule a part, & qu'elle a gravez dans nos ames pour eſtre la baſe de toutes nos connoiſſances, & le principe des actions neceſſaires à la conſervation de la vie, l'évidence qui ne manque jamais de les accompagner tient lieu de reflexion & de recherche, & ne demande autre choſe de nous que d'ouvrir les yeux de l'eſprit pour les regarder fixement.

Et ſi nous avions ſujet d'y apprehender quelque mépriſe, il faudroit accuſer la natu-

re de ſe tromper elle-meſme ou de prendre plaiſir à nous tromper , en nous portant d'un côté, comme malgré nous, par ces ſortes de mouvemens à l'execution des choſes qu'elle nous ordonne, & d'un autre coſté en nous obligeant d'avoir recours à une ſuſpenſion generale de toutes les actions de la vie, par la neceſſité où nous ſerions de prendre du temps, pour nous délivrer de nos doutes par une longue reflexion.

Or je croy qu'il faut mettre au nombre de ces ſentimens vifs & clairs, celuy par lequel les hommes ſe portent à juger de la difference & de l'inegalité des ſexes. Si ils

ſont perſuadez que celuy des mâles eſt le plus excellent & le plus capable, ce n'eſt point par un effet du caprice, ny de la coûtume, mais par une idée tres-diſtincte que la nature meſme leur en donne : Et aprés les notions primitives & fondamentales qui concernent noſtre propre conſervation, je n'en vois point de plus naturelle, ny qui ait de plus grandes marques de certitude & d'évidence que celle-là : puiſque outre que nous nous y portons de nous-meſmes, elle ſe trouve établie, par le conſentement de tous les hommes, par l'autorité & par l'experience de tous les ſiecles, & par les raiſonnemens les

plus solides, & enfin puisque Dieu mesme, qui est la source, l'Auteur & la regle de toutes les veritez du monde, confirme celle-cy, dans les saintes Ecritures par des preuves aussi certaines que le livre mesme qui les contient.

Il est si naturel de penser que la preéminence des sexes appartient aux mâles, & que c'est un avantage qu'ils ont receu de la nature, qu'il n'y a peut-estre jamais eu d'homme ny de femme qui ne l'ait crû, ny de nation où l'on n'en ait pas esté persuadé, ny de siecle où ce sentiment n'ait passé pour une verité tres-constante. Du moins ne sçauroit-on montrer d'histoire ny

ancienne ny moderne qui nous apprenne qu'il y ait eu des peuples entiers où l'on ait tenu formellement le contraire. Or cette uniformité & cette universalité d'opinions sur un mesme sujet, est à mon avis, la plus convaincante de toutes les preuves que l'on puisse apporter, pour montrer qu'elle est veritable & de premiere lumiere, & qu'elle doit passer pour un sentiment que la nature mesme nous inspire.

Lorsque c'est le caprice, la coûtume, le hazard qui ont produit un sentiment, il garde toujours les caracteres de sa naissance, il a des commencemens foibles, un progrez bizarre, un établissement in-

certain, il ne dure qu'un âge, il ne regne qu'en un quartier de la terre, & il eſt combatu & renverſé toſt ou tard par un ſentiment contraire qui s'établit & ſe maintient de la même maniere. De là viẽt cette diverſité mõſtrueuſe d'opinions qui ont partagé & partagent encore tout le monde; parce qu'eſtant les effets d'une imagination phantaſque & capricieuſe comme celle des hommes, ils ſont ſujets aux meſmes bizarreries. Mais pour ce qui eſt de l'opinion que nous deffendons & que nous n'entreprendriõs point de deffendre s'il ne s'étoit trouvé des gens aſſez aveugles, ou pour mieux dire aſſez ingenieux pour l'at-

taquer, elle a esté jusques icy exempte de tous ces inconveniens. Elle a commencé avec les hommes, elle a déja duré autant qu'eux, & elle se trouve maintenant si bien établie qu'il y a lieu d'assurer qu'elle ne finira qu'avec eux. Et si c'est une folie de vouloir revoquer en doute la verité d'une histoire, arrivée il y a mille ans dans un petit coin de la terre, lorsqu'elle a passé jusqu'à nous de main en main, & qu'elle a esté receuë universellement & sans contredit par toute sorte de personnes d'âge, d'interests, de païs, & de temps differens. C'est ce semble une temerité insupportable de s'opposer serieusement à une

creance qui a toujours regné & qui regne encore dans l'esprit de tous les hommes.

Il y a bien davantage. Car comme nous ne voyons pas de nos propres yeux ce qui s'est passé autrefois, & que nous sçavons combien il est aisé d'en imposer à tout un peuple, & à ceux qui sont éloignez par la distance des temps & des lieux, & que tout ce que l'on a tenu pour vray durant plusieurs siecles sur une chose, n'est souvent fondé que sur ce que l'on en a crû au temps que la chose est arrivée, on pourroit avoir quelque sujet de soupçonner les histoires anciennes de peu de fidelité. Au lieu qu'estans nous-mémes les témoins ocu-

laires de ce qui sert de fondement à la creance commune, aussi bien que ceux qui nous ont precedez, pour n'estre pas de cette opinion, il faut dementir nos propres yeux, & accuser d'aveuglement tous les hõmes qui ont crû qu'un sexe est inferieur à l'autre.

Si cette creance n'estoit que d'un Royaume seulemẽt, ou mesme d'une des quatre parties du monde, on pourroit peut-estre avoir quelque sorte de raison de dire que ce n'est qu'une suite d'une vieille erreur ou d'une conspiration que les hommes y auroient faite autrefois au desavantage des femmes. Mais lorsque je considere que tous les peuples de l'un & de l'au-

tre hemisphere, les nations le plus sauvages, ces hommes qui ont esté oubliez ou inconnus durant tant de siecles, & sans aucun commerce avec nous, se trouvent tous d'accord sur la noblesse des mâles, je ne puis m'empécher de croire qu'il n'y a que la galanterie ou le dessein de se divertir qui ayent pû susciter ceux qui ont pris si hautement le party des femmes.

En effet, peut-on entreprendre serieusement de leur donner un avantage, qu'elles ne demandent pas, & qu'elles ne se sont jamais attribué. L'on a vû des nations disputer ensemble de la noblesse; mais l'on n'a jamais oüy dire que les femmes ayent preten-

du d'eſtre auſſi nobles que les hommes. On dit qu'il y a eu autrefois une troupe de femmes qui s'aviſerent de faire bande à part, & de former un eſtat qui ſubſiſta quelque temps: mais l'hiſtoire ne nous apprend point que ce fut par un ſentiment d'égalité, mais ſeulement pour ſe délivrer de la ſervitude où le Mariage les engageoit. Or il eſt viſible que ſi l'opinion de l'égalité des ſexes eſtoit une erreur de prévention, les femmes du moins la reconnoiſtroient, & en meſme temps qu'elles ſe pleignent de la dureté dont les hommes uſent à leur égard, elles les accuſeroient d'eſtre injuſtes par une ignorance groſſiere.

Cette opinion n'eſt pas de pure ſpeculation où il s'agiſſe ſeulement de ſoû-tenir une penſée de nulle conſequence. C'eſt une créance de pratique ſur laquelle eſt fondée toute la conduite des hommes à l'égard des femmes, & des femmes à l'égard des hommes : eſtant certain que ſi les hommes avoient crû que les femmes leur fuſſent égales au ſens de nos adverſaires, ils euſſent rendu leur condition plus avantageuſe & plus douce. Puiſque ſi elles n'ont point de part aux ſciences ny aux emplois avec les hommes, c'eſt que ceux-cy ſont perſuadez que cela leur appartient comme

un appanage de leur sexe. Et les femmes sont elles-mémes si fortement convaincuës de leur inégalité & de leur incapacité, qu'elles se fõt une vertu non seulement de suporter la dépendance où elles sont, mais encore de croire qu'elle est fondée sur la differẽce que la nature a mise entr'elles & les hõmes. Je me souviens encore fort bien que lors que le livre de l'égalité commença à paroistre il n'y eût que les Pretieuses qui le reçeurent avec applaudissement disant qu'on leur faisoit quelque justice; d'autres le firent valoir seulement parce qu'il flattoit leur vanité: mais tout le reste en parla comme d'un paradoxe qui avoit plus de

galanterie que de verité, n'osant pas le condamner tout-à fait, parce qu'il leur étoit favorable.

Et cette moderation est d'autant plus à remarquer dans les femmes qu'elles sont naturellement vaines & ambitieuses, & qu'elles voudroient assujettir les hommes pour l'esprit comme pour le cœur. Et l'on doit avoir d'autant plus d'égard à l'aveu qu'elles font de l'excellence des hommes, que leur interest les porte à faire le contraire, & qu'elles la reconnoissent non seulement en ces païs cy, où les sciences rendent les esprits plus dociles, mais encore parmy les peuples où estant traittées

plûtoſt en eſclaves & en bê-
tes qu'en femmes, la contrain-
te & les rigueurs qu'elles
ſouffrent devroient les appli-
quer davantage à ſonger à ce
qu'elles ſont.

De ſorte que l'on peut di-
re que ceux qui veulent oſter
à leur propre ſexe un avanta-
ge qu'il a toûjours poſſedé
paiſiblement, & dont l'autre
ſexe luy fait aveu depuis
qu'ils ſubſiſtent l'un & l'au-
tre, ce ſont gens qui ſe de-
poüillent eux-meſmes, ſans
fruit & de gayeté de cœur,
d'un titre legitime & non
conteſté, pour en revetir
d'autres qui reconnoiſſent
contre leur propre intereſt
n'y avoir aucun droit du
tout.

Je sçay bien que l'on pretend que la preéminence, dont nous joüissons est un droit usurpé, que le vulgaire croit estre naturel, parce qu'il y est accoustumé dés le berceau. Mais outre qu'il nous appartient par une concession que nous en a faite l'Auteur méme de la nature, fondée sur les degrez de perfection dont il luy a plu relever nostre sexe, & qu'il a confirmée par des témoignages incontestables que l'on rapportera ailleurs, y a-t'il apparence que les hommes ayent commencé leur societé par une telle usurpation, que tous y ayent consenti, & qu'elle n'eust point esté reconnuë ny attaquée publi-

quement? si dans les societez & les Estats particuliers l'autorité établie par le consentement unanime de tous ceux qui s'y sont soûmis d'abord; & affermie par une longue possession, a souvent reçeu des atteintes; si la trop grande severité des Princes a causé tant de revolutions funestes; si le desir de l'independance a tant de fois partagé les Grands; enfin si l'amour de la liberté porte la pluspart des hommes à des efforts extraordinaires pour joüir pleinement de l'égalité naturelle qui est entr'eux: n'a-t-on pas lieu de croire que si la condition des femmes estoit un estat violent & fondé sur l'usurpation, elles qui sont en

plus grand nombre que les hommes, elles qui aiment tant à dominer, qui ſont ſi legeres & ſi amatrices de la nouveauté, ſi ingenieuſes à trouver des moyens pour faire reüſſir leurs deſſeins, elles enfin à qui les hommes ont toujours fait ſouffrir une ſi rude ſervitude, n'euſſent jamais fait d'entrepriſe pour s'en délivrer.

C'eſt trop outrager les hommes que de vouloir qu'ils ſoient toujours demeurez dans une injuſtice ſi indigne. Cette accuſation ſeroit peut-eſtre ſupportable s'ils étoient tous comme des ſauvages & des barbares qui n'euſſent point d'autre regle que leur intereſt & leurs paſſions déré-

glées. Graces à Dieu, on ne peut pas dire qu'ils ayent tous esté abandonnez à ce sens reprouvé & corrompu où l'on tient pour juste tout ce qui est favorable : Et il n'est pas croyable que tant d'Illustres Senats, comme celuy d'Athenes & de Rome, si celebres par leur integrité, tant de sages Legislateurs fameux par l'équité de leurs Loix, tant d'hommes admirables par leur vertu, qui ont donné leur bien & leur vie pour deffendre la verité, il n'est pas croyable, dis-je, que ces hommes, & tous ceux qui estant éloignez par leur âge, par leur employ ou autrement, de tout commerce avec les femmes, n'avoient

nulle raiſon de les regarder comme inferieures aux hommes, ayent ſoûtenu qu'elles l'eſtoient en effet, pour conſerver à leur ſexe un avantage uſurpé.

Il eſt inutile de dire que s'il n'y a point d'intereſt ny d'injuſtice dans les hommes, il y a du moins de l'erreur, & qu'ils ont pris la coûtume pour la nature, faute d'avoir bien diſtingué l'une & l'autre, comme l'on void qu'ils les confondent tous les jours en des choſes auſſi faciles que celle-cy.

Cette réponſe qui condamne encore tous les hommes d'une erreur aſſez groſſiere, & qu'ils n'ont pû ſe communiquer les uns aux autres, ſup-

pose qu'ils ont tous esté aveugles, & qu'il n'y en a pas eu grand nombre qui se soient enfin dégagez du torrent de la coûtume. Mais il est tres-aisé de reconnoistre combien cette supposition est fausse, si l'on fait reflexion qu'il y a eu dans tous les siecles quãtité de gens éclairez qui ont recherché sincerement la verité, qui se sont genereusement dépoüillez des préjugez de l'enfance, qui ont découvert mille erreurs dans le peuple, qui se sont declarez ennemis de ses fantaisies, & ne se sont distinguez parmy la foule qu'en soutenant des opinions entierement contraires à celles qui estoient le plus generalement reçeuës. Cependant

il ne s'en eſt preſque point trouvé, tant de ceux dont l'hiſtoire fait mention, que de ceux dont nous avons les écrits, ſoit de Phyſique, de Medecine, de Morale, de Politique, ou de Theologie, qui ne ſoient demeurez attachez à la verité que nous deffendons, leur étude & leurs meditations leur ayant ſervi à découvrir avec netteté les raiſons d'un ſentiment dont ils eſtoient perſuadez auparavant, par l'inſtinct de la nature.

Il eſt vray qu'il s'en eſt trouvé quelques-uns qui ont pretendu qu'il y avoit entre les deux ſexes une égalité entiere, & meſme qui ont voulu donner l'avantage aux

femmes. Mais outre que le nombre de ces ſçavans eſt fort petit en comparaiſon des autres qui ont ſoûtenu le contraire ; l'on y doit avoir d'autant moins d'égard que ce ne ſont pas les plus celebres, & que leur opinion n'a ſubſiſté que dans leurs Livres. Et pour juger d'eux plus favorablement que ne le meritent des gens qui ont aſſez de hardieſſe pour accuſer toute la terre d'eſtre dans la prevention, dans l'erreur & dans l'injuſtice, qui ſçait s'ils ont eſté perſuadez eux-mémes de ce qu'ils ont avancé, s'ils n'ont point voulu faire l'éloge des femmes, comm e l'on a fait celuy de la folie, & ſi ce n'a point eſté pour exercer leur

esprit, & pour se joüer de la credulité du monde qu'ils ont entrepris la deffense d'une cause qu'ils condamnoient dans leur ame.

Raisons Physiques de l'Excellence des hommes.

QUoy qu'il en soit, si on refuse de se rendre à la voix de la nature qui ne se fait jamais mieux entendre que lorsqu'elle s'explique par la bouche de tous les hommes, & si l'on tient pour suspect le témoignage de tous les sçavans, consultons presentement l'experience & la raisō toutes seules pour juger sur ce que nos propres yeux nous rapportent de la diffe-

rence des ſexes, lequel des deux eſt le plus parfait & le plus excellent.

La perfection de toutes les choſes créées ſelon l'idée qu'en ont tous les hommes, conſiſte à eſtre dans l'eſtat le plus convenable & le plus propre à la fin pour laquelle la nature les a faites. De ſorte que nous diſons qu'une choſe eſt entierement parfaite, lorſqu'il ne luy manque rien de ce qui luy eſt neceſſaire pour arriver au bût que l'on s'eſt propoſé en la faiſant : ainſi une montre eſt parfaite, quand elle a toutes ſes parties, & qu'elle marque les heures avec juſteſſe. Il faut encore obſerver qu'il y a differens degrez de perfection entre

les choſes qui ſont compriſes ſous un meſme genre & que cette difference ſe tire de la maniere dont chacune arrive à ſa fin. Ainſi une montre eſt meilleure & plus parfaite que l'autre, quand elle eſt mieux travaillée, & que ſon mouvement eſt plus reglé & plus long. Et ſelon cette idée il eſt vray de dire qu'une choſe eſt en meſme-temps parfaite & imparfaite ſous des regards differens, puiſque c'eſt une eſpece d'imperfection que d'eſtre moins parfait qu'un autre.

A prendre les choſes ſur ce pied là, on ne peut pas nier que les femmes ne ſoient en un ſens auſſi parfaites que les hommes, & par conſequent

égales, la nature ne leur ayant rien refusé de ce qui est necessaire pour l'usage auquel elles sont destinées. Mais cette égalité de perfection n'est pas une égalité geometrique, comme celle qui se trouve entre deux cercles de pareille grandeur. C'est une égalité proportionnelle, qui répond à celle de deux cercles inégaux en grandeur, & égaux en nombre de parties, les femmes n'ayant pas receu de la nature les mesmes moyens que les hommes pour arriver aussi aisément qu'eux à la fin qu'elle s'est proposée en leur production.

La nature à trois fins differentes à nostre égard, selon les trois differens estats où

nous pouvons nous rencontrer. La premiere, c'est nostre propre conservation, ce qui regarde chaque personne en particulier; la seconde, c'est la propagation de l'espece, par la generation des enfans, ce qui concerne la societé des deux sexes; & la troisiéme consiste dans le concours de plusieurs personnes, jointes ensemble sous une autorité souveraine, pour se conserver par une assistance mutuelle.

Nous travaillons à nous conserver, d'un costé en nous appliquant à connoistre ce qui nous est bon ou mauvais, vray ou faux, ce qui est proprement la recherche de la verité; & de l'autre costé, à acquerir ce qui nous est con-

forme, & à nous délivrer de ce qui nous eſt contraire, en quoy conſiſte principalement la vertu. Il me ſemble qu'il faudroit renoncer à la raiſon & à l'experience pour ſoûtenir que noſtre ſexe n'a pas à cét égard, des qualitez plus avantageuſes que n'en ont les femmes..

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour reconnoiſtre que les hommes generalement parlant, comme tous les mâles des autres eſpeces d'animaux ſont d'un temperamment plus chaud & plus ſec que les femelles, ce qui eſt cauſe qu'ils ont plus de force, de vigueur, de liberté & de ſanté, & qu'ils vivent plus longtemps, pourveu qu'il ne leur

arrive point d'accidens étrangers qui abregẽt le cours de la vie. Les femelles au contraire ont moins de chaleur & de secheresse, ou pour me servir des termes ordinaires, sont d'un temperammẽt froid & humide; c'est pourquoy elles n'ont pas le corps, si libre, si robuste, ny si vigoureux que les hommes.

Cette difference est fondée sur la raison; la nature l'ayant establie pour faire arriver les deux sexes à la fin qu'elle s'est proposée en les distinguant. Car ayant pour but de perpetuer les especes par la voye de la generation, à laquelle le masle & la femelle sont absolument necessaires, elle a dû donner au

premier qui y concoure comme cauſe active & efficiente, les qualitez les plus convenables à ce devoir, qui ſont la chaleur, la ſechereſſe & la force, & donner à la femelle qui n'eſt qu'une cauſe paſſive, & qui a plus beſoin d'humeurs pour la production & pour la nourriture de ſon fruit, des qualitez plus molles, pour ainſi dire, & moins actives.

Nous voyons en effet que la nature a ſuivy cette conduite, n'y ayant point d'endroit au monde où le temperamment des ſexes ne ſe diſtingue par toutes les marques ſenſibles des deux principes differens dont nous venons de parler. Les femmes ſont

par tout de plus petite taille que les hommes : elles ont les cheveux plus longs & plus déliez, la teste plus petite & plus ronde, le teint moins coloré, les narrines & la bouche moins ouvertes, la voix moins forte, les membres plus charnus, moins libres, moins musculeux, & la démarche plus lente. Voilà précisement ce qui regarde le corps, passons à ce qui est de l'esprit.

Il est impossible que les hommes ayent l'avantage en une partie qu'ils ne l'ayent aussi en l'autre ; parce que l'esprit est tellement dépendant du corps dans toutes ses actions, qu'il suit toûjours la disposition des organes,

ſoit que cette diſpoſition ſoit de nature ou d'accident. C'eſt pourquoy nous jugeons autrement dans la ſanté que dans la maladie, dans la joye que dans la triſteſſe, & lors que nous avons le ſang & le cerveau plus oú moins émeu. Cela eſt ſi vray & ſi clair, que c'eſt un ſentiment univerſel que le temperamment eſt la cauſe la plus ordinaire & la plus generale de cette diverſité prodigieuſe qui ſe voit entre les hommes, en ce qui regarde les connoiſſances & l'uſage de l'eſprit. D'où il faut conclure que l'eſprit agira toûjours d'une maniere & plus parfaite & plus noble quand il ſe trouvera dans un corps dont les organes au-

ront un tẽperament plus proportiõné à ses operations. Or il est tres-aisé de montrer que la constitutiõ chaude & seche qui est celle des masles est celle qui a le plus de proportion & de convenance pour l'esprit & pour la vertu, parce que la chaleur produit necessairement *la force, la hardiesse, la magnanimité, la liberalité, la clemence, & la justice:* Et la secheresse produit, *la fermeté, la constance, la patience, la modestie, la fidelité, le jugement.*

Pour bien comprendre le rapport de toutes ces qualitez avec la chaleur & la secheresse, il faut prendre garde à trois choses. 1. Que la patience, par exemple, la

justice, la fidelité étant en quelques hommes des inclinations naturelles où la raison a eu peu de part, comme elles sont en d'autres des vertus purement acquises par reflexion & par habitude; à les prendre comme des inclinations on ne peut en donner de meilleures causes que les deux que nous avons marquées. La seconde chose est que puisque nous nous sentons quelque fois plus portez à une passion qu'à l'autre, par exemple à la joye ou à la tristesse, à l'amour, à la hardiesse, sans en sçavoir la veritable cause, c'est une marque evidente qu'il n'est pas necessaire que l'ame cõnoisse clairement tou-

tes les diſpoſitions du corps, mais ſeulement qu'elle les ſente, pour concevoir des penſées & des deſirs qui y ſoient conformes : & la troiſiéme choſe à remarquer eſt que ces ſentimens confus qu'à l'ame à l'occaſion des qualitez du temperamment, font en elle à proportion ce que fait la conſideration de l'eſtat exterieur, par exemple de la pauvreté & des richeſſes, du credit & de la diſgrace, de la bonne & de la mauvaiſe fortune. Voicy comment cela ſe fait.

Lorſque l'ame ſent la chaleur qui eſt le principe de la force & du courage, elle ſe confie en elle-meſme, elle forme de grands deſſeins

qu'elle entreprend hardimẽt, & elle affronte les dangers, parce qu'elle croit avoir assez de force pour reüssir dans les uns & pour surmonter les autres ; elle pardonne aisément dans l'esperance qu'elle a de pouvoir toujours repousser les offenses de ses ennemis. La confiance qu'elle prend en elle-mesme, luy inspire une liberté genereuse, éloignée de dissimulation & d'artifice qui sont les marques & les instrumens ordinaires de la timidité, & luy ostant l'apprehension de manquer des choses necessaires, elle la rend encore juste, liberale, reconnoissante & satisfaite d'elle mesme.

D'un autre costé, comme

c'eſt le propre de la ſechereſ-ſe de fixer les choſes, & d'empêcher qu'elles ne ſe diſſipent en les renfermant dans leurs propres bornes, l'ame s'accommode à cette qualité s'affermiſſant en elle-meſme demeurant toûjours dans la foy qu'elle a donnée, & dans les reſolutions qu'elle a priſes. Enfin cette qualité ſert à rendre le ſang plus pur, de meſme que les eſprits qui en ſortent, & arreſte la fougue de l'imagination donnant à l'entendement le loiſir qu'il demande pour bien conſiderer les choſes, d'où vient la prudence & la ſolidité d'eſprit.

Il faut conclure de ce principe par une conſequence neceſſaire, que le tempera-

ment froid & humide, doit produire des effets moins avantageux, & que par sa froideur il doit rendre, *foible*, *timide*, *pusillanime*, *défiant*, *ruzé*, *dissimulé*, *flatteur*, *aisé à offenser*, *vindicatif*, *avare*, *superstitieux*; Et par son humidité, *mobile*, *leger*, *infidelle*, *impatient*, *credule*, *&* *sujet à babiller*.

Les raisons de ces inclinations sont évidentes. Car comme l'a tres-bien expliqué un Auteur moderne, puisque la chaleur est le principe de la force, du courage, & de la hardiesse, il faut que la froideur le soit de la foiblesse, de la timidité & de la bassesse de cœur; & de ces trois qualitez naissent toutes les autres

Monsieur de la Châbre.

qui

qui accompagne le tempe-ment froid. En effet, la défiance & le soubçon viennent de la foiblesse & de la timidité: c'est pourquoy les hommes forts & courageux ne sont ny soubçonneux ny défians. L'artifice accompagne aussi la foiblesse, parce qu'il supplée au défaut des forces, & nous voyons que tous les animaux qui sont foibles, sont plus rusez que les autres: au contraire tous ceux qui sont de grande taille ne sont pas ordinairement malicieux, parce que la force se trouve ordinairement avec la grandeur de corps. La dissimulation suit l'artifice & la défiance, comme la flaterie & le mensonge suivent la dissimu-

lation. D'ailleurs la foibleſ- ſe qui eſt expoſée à toutes ſortes d'injures, eſt aiſée a offenſer, & pour ce ſujet elle eſt vindicative, d'autant que la vengeance qui n'a point d'autre bût que d'empécher qu'on ne continuë l'offenſe, eſt ordinaire à ceux qui ſont foibles : c'eſt pourquoy les vieillards, les enfans & les malades ſont plus coleres que les autres : mais ſa vengeance eſt cruelle, parce que la cruauté vient de la foibleſſe & de la défiance, car un homme genereux ſe contente de la victoire, au lieu qu'un lâche qui a ſon ennemy en ſon pouvoir porte toujours ſa vengeance à l'extremité, parce qu'il apprehende qu'il ne

ſe remette aprés en eſtat de ſe venger à ſon tour.

La ſuperſtition vient de la meſme ſource. Car la foibleſſe qui craint toujours plus qu'elle ne doit, s'imagine que le Ciel eſt difficile à contenter, & qu'il ne faut rien oublier pour ſe le rendre favorable. L'avarice n'a point auſſi d'autre principe : car la crainte de tomber dans la neceſſité donne le deſir de conſerver ce que l'on a, & d'acquerir ce que l'on n'a pas. Or il eſt preſqu'impoſſible que ces deſirs ſoient ſans injuſtice, ny qu'ils puiſſent ſouffrir la gratitude & la reconnoiſſance.

Enfin l'ame qui ſe conforme à la nature de l'humidité

qui luy ſert d'organe & qui eſt mobile changeante & ſuſceptible de toutes les impreſſions qu'on luy donne, prend auſſi l'inclination aux vices qui répondent à ces qualitez, telle qu'eſt la legereté, l'inconſtance, l'impatience, l'infidelité & le babil qui ſont les effets de la mobilité; comme la credulité eſt une ſuite d'une foible reſiſtance & de la facile impreſſion que les choſes font ſur elle.

Voila ſurquoy eſt fondée la difference des ſexes, & qui pourroit encore ſervir à expliquer toutes les autres differences exterieures, comme de la taille, de la couleur, de la voix, &c. mais comme cela eſt tres-aiſé à entendre, & ne

nous importe pas beaucoup, il ne faut pas nous y arrester. Et pour montrer que ce que nous venons de dire du temperamment & des qualitez particulieres aux mâles & aux femelles n'est point une vaine imagination, il est bon d'observer que ce sentiment est tres-conforme à ce que l'histoire ancienne & moderne nous en apprend, qui est que par toute la terre, on ne les a pas seulement distinguez par la conformation du corps, mais encore, par la chaleur, par la force & les autres qualitez que l'on a marquées. Et il paroist que l'on a toujours appellez effeminez ceux d'entre les hommes qui ont eu la froideur, la

molesse, la beauté & la delicatesse des femmes ; & au contraire l'on a dit d'une femme que c'estoit un homme & qu'elle avoit le cœur & l'esprit mâle, quand elle en avoit l'air, le teint, la démarche, la voix & les autres manieres : Et mesme l'on a des regards tous particuliers pour celles en qui l'on voit ces qualitez, comme ne leur appartenant pas, & les éloignant en quelque sorte de la perfection de leur sexe.

On peut encore observer qu'au lieu que c'est par pure complaisance que les hommes tâchent d'imiter les femmes dans leurs manieres & seulement en ce qui regarde le corps & l'exterieur ; les

femmes s'efforcent d'imiter les hommes par estime, & en ce qui concerne l'esprit, & ne sont jamais plus contentes d'elles-mesmes que quand on les flatte de n'avoir de leur sexe que le corps, parce qu'elles regardent la perfection des hommes comme la regle de la leur & la plus haute où elles puissent arriver.

Il est donc vray de dire que la nature à favorisé un sexe plus que l'autre en luy donnant des qualitez plus avantageuses, non seulement pour la conservation du corps, mais aussi pour la perfection de l'esprit: l'experience nous apprenant qu'un homme a d'autant plus de solide & de capacité pour les sciences,

qu'il à plus d'étenduë & de fermeté d'eſprit, ce qui eſt un effet de la chaleur & de la ſechereſſe. Auſſi voyons nous que les femmes ſe ſont toujours moins appliquées à l'étude & à la meditation. Et pour marque que cela vient plûtoſt du temperament que de la coûtume, c'eſt que de tout temps & par toute la terre elles ont fait paroiſtre un eſprit borné ſuperficiel & badin, ne s'occupant que de bagatelles, de modes, de chãſons, de comedies, de promenades, & ne recherchant que de vains ajuſtemens, ſans ſe ſoucier des vrais ornemens de l'eſprit qu'autant qu'ils pouvoient contribuer á relever la beauté du corps ou

bien a en couvrir les défauts. Et sans sortir de chez nous, il est aisé de remarquer qu'elles sont bien moins capables d'application que les hommes, ne pouvant soûtenir une conversation serieuse où l'imagination & la memoire ne sçauroient tenir la place du jugement, s'ennuyant avec les personnes d'un solide entretien, en un mot ne pouvant s'arrester long-temps sur un mesme sujet pour le bien considerer. Sans quoy tout le monde sçait qu'il est impossible de juger des choses sainement, sans prevention & avec solidité, qui sont des conditions absolument necessaires pour éviter l'illusiō & pour trouver la verité.

Il faut avoüer pourtant qu'elles ont une merveilleuſe facilité de parler, les mots leur venant à la bouche, comme s'ils n'eſtoient faits que pour elles. Mais il ne faut pas ſe laiſſer ſurprendre à ce faux brillãt qui trompe & ébloüit ceux qui confondent la facilité de penſer avec la facilité de s'énoncer. Ce ſont deux avantages qui ſe rencontrent rarement dans un meſme ſujet, parce qu'ils viennent de deux cauſes preſqu'inalliables: la volubilité de la langue eſtant quaſi toujours accompagnée de la legereté d'eſprit.

Le talent que les femmes ont de bien expliquer leurs penſées, n'eſt pas la ſeule

chose qui previenne les hommes favorablement pour elles. Elles ont encore la beauté & la grace, la politesse & l'enjoüement qui concourrent à tromper ceux qui confondent l'apparence avec le fond. On est si accoûtumé à se laisser toucher aux manieres, que presque tout le monde les prend pour la regle des jugemens qui se portent sur le merite des personnes. De sorte que comme il y a pour l'ordinaire quelque chose qui touche & plaist davantage dans les manieres des femmes, je ne m'étonne pas qu'il se trouve des gens qui jugent si avantageusement de leur esprit. Et il est bon de les avertir que cette beauté dont les

hommes ſont idolatres n'eſt qu'un maſque trompeur qui couvre une infinité de défauts. Je veux dire que la beauté des femmes vient de leur imperfection & que ſi elles n'avoient point tant d'humidité ny de froideur, ni les mauvaiſes qualitez que nous avons fait voir qui reſultent de celles-là, elles n'auroient pas ces charmes qui leur ſoûmettent le cœur & l'eſprit de la plûpart des hommes.

Ainſi toutes choſes contribuent à nous convaincre de la nobleſſe & de l'excellence des hommes, & que ce n'eſt point par injuſtice qu'ils ont pris le premier rang dans la ſocieté : puiſque ce qui leur

donne moyen de travailler plus aiſément à leur propre conſervation, les rend en meſme temps plus capables de concourrir à celle des autres, ce qui a eſté le ſeul but de la nature quand elle nous a rendus ſociables. A quoy l'on peut ajoûter que la ſubordination ſi abſolument neceſſaire en toute ſorte de ſocietez demande que le plus foible, cede au plus fort, le moins ſage à celuy qui l'eſt davantage; En un mot, que celuy qui a plus de talent pour commander avec prudence, & pour executer avec ſuccez, ſoit conſideré comme le premier.

Pour bien connoiſtre encore auquel des deux ſexes

cela doit appartenir, l'on n'a qu'à voir à quoy les femmes ſont deſtinées. Il eſt conſtant que leur principal devoir eſt de former des enfans dans leur ſein, & de les élever en ſuitte. Or il eſt clair, & l'experience le confirme, que cette obligation les rend ſujettes à mille infirmitez qui les rendent incapables des plus hautes fonctions de la ſocieté, en leur oſtant la ſanté, la force, & la liberté d'eſprit qui y ſont abſolument neceſſaires. Et comme la nature ne fait rien en vain, on doit encore preſumer qu'elle ne leur a pas donné des avantages qui leur ſeroient inutils, dans l'obligation où elles ſont de por-

ter la moitié de leur vie les enfans dans leur ſein, & l'autre moitié à les élever aprés les avoir mis au monde. Les hommes au contraire, ne ſont point ſujets par leur ſexe à ces maux qui affoibliſſent le corps & l'eſprit, ils ſont entierement exempts des empéchemens qui les pourroient détourner du ſoin & du gouvernement des familles & des Etats; & ils ont le loiſir de mettre en uſage les forces & les lumieres que Dieu leur donne pour la conduite des autres.

Les femmes meſmes ſont ſi fort perſuadées de toutes ces choſes qu'elles s'imaginent qu'on ſe veut mocquer d'elles quand on leur dit qu'el-

les pourroient auſſi bien que les hommes poſſeder les dignitez de l'Egliſe & de l'Etat; inſtruire tout un peuple, luy adminiſtrer les Sacremens, gouverner un Royaume, Preſider dans un Parlement, eſtre à la teſte d'une armée, & faire toutes les fonctions militaires. Cela me fait ſouvenir de ce que diſoit une Dame tres-ſpirituelle, ſur le ſujet de l'égalité des ſexes, que ceux qui la ſoûtenoient ne ſongeoient point à l'empéchement de la groſſeſſe ny a toutes ſes ſuites, & que cette ſeule conſideration devoit faire rabattre beaucoup de cette haute eſtime que l'on témoigne avoir pour les femmes. Elle ajoûtoit enco-

re fort judicieusement que les femmes sont si éloignées de pouvoir gouverner les autres, qu'elles sont incapables de se gouverner elles-mesmes, le témoignant assez par la soumission aveugle qu'elles ont pour les hommes qui les dirigent; ayant toûjours eu recours à eux pour apprendre leur devoir, & prêchant sans cesse cette déferance aux sentimens de leurs superieurs, comme la vertu la plus convenable à leur sexe. Tant il est vray que la préeminence appartient au nostre, comme au plus parfait & au plus noble, & l'authorité comme au plus capable & au plus digne de la posseder.

Afin que l'on ne prenne point le change, lors que nous preferons les hommes aux femmes, il eſt à propos d'obſerver que l'on peut comparer les deux ſexes en deux façons, ou bien en general, & ſelon leur totalité, en prenant toutes les perſonnes de chacun, ou bien en particulier & en détail, comparant certains hommes avec certaines femmes. Quand on demande ſi un ſexe eſt égal à l'autre, on ne parle point de quelques particuliers, eſtant certain qu'il ſe trouve des femmes plus capables que des hommes, & des hommes plus foibles que des femmes; cela ſe doit entendre de tous les hommes & de toutes les

femmes, les comprenant tous ſous l'idée generale de leur ſexe avec ſes qualitez particulieres.

De ſorte qu'il eſt inutile de nous oppoſer les exemples que l'hiſtoire nous fournit de femmes fortes qui ont excellé dans les ſciences & dans les Arts, gouverné de grands Empires, & donné des marques d'un courage & d'un eſprit heroïque. Car outre que le nombre de ces femmes eſt tres-petit en comparaiſon des hommes, il eſt certain que comparant ceux qui ont éclaté dans le meſme genre, on trouvera que les hommes ont toujours ſurpaſſé les femmes, & que quelque habilité & quelque

vertu qu'elles ayent fait paroiſtre, il y a toujours eu des hommes qui en ont eu davantage.

On peut ajoûter à cela, ſans deſſein de rabaiſſer le merite des femmes, qu'il eſt de la prudence de ne pas croire tout ce que l'on en a dit de bien, non plus que ce que l'on en a dit de mal. Nous ne ſçavons que trop combien l'on eſt ſujet à les flatter, en exagerant ce que l'on croit y trouver digne d'eſtime. On admire en elles les moindres choſes quoy que communes, & encore plus celles qui paroiſſent nouvelles & extraordinaires. Qu'une femme aime un peu les belles choſes, qu'elle en par-

le paſſablement, qu'elle témoigne prendre plaiſir aux entretiens des ſçavans, on en fait auſſi-toſt une heroïne digne des ſtatuës & des Autels, une merveille qui n'a jamais eu de ſemblable. C'eſt toute autre choſe de celles qui ſçauront un peu tourner une lettre, ou une petite poëſie, compoſer un Roman, une Hiſtoriette, un Almanach. Tous ceux qui les connoiſſent deviennent leurs adorateurs, l'on ne trouve point d'encens aſſez precieux pour leur en donner, on en fait une dixiéme Muſe, & c'eſt beaucoup d'honneur à Apollon d'étre ſon premier galant. Qu'un homme ait du talent pour ces choſes, qu'il

y excelle, on croit luy faire grace de l'estimer un peu plus que le commun ; mais quelque habile qu'il puisse estre, on n'en parlera jamais avec tant d'éloge que d'une femme beaucoup au dessous de luy. La raison de cela est que toutes ces choses sont ordinaires entre les hommes, & tres-rares parmy les femmes.

Quel fonds peut-on faire sur les loüanges que l'Histoire donne à ces grandes Princesses qu'elle vante tant, quand on considere que le bon-heur des hommes, & particulierement des Grans, leur tient souvent lieu de merite, & que chacun loüe ou blâme leur conduite, selon son caprice & ses interests, dans

les choſes où ils n'ont ſouvent rien contribué que de leur authorité.

Je ne dis rien non plus de la vertu des Dames Illuſtres; pour en parler comme il faut, il ſeroit neceſſaire de faire voir qu'il y a bien de l'opinion dans ce que le monde appelle vertu, & qu'elle eſt plus ſouvent un effet de l'imagination que de la raiſon.



DE

L'EXCELLENCE DES HOMMES CONTRE L'EGALITÉ DES SEXES.

SECONDE PARTIE.

Que selon l'Ecriture Sainte, les femmes ne sont point égales aux hommes.

JE ne sçay pas si les preuves dont se servent nos Adversaires pour établir leur opinion, paroîtront plus convaincantes que les nostres, à ceux qui prendront la peine de les compa-

rer ſans intereſt : mais je ſuis bien aſſuré qu'elles n'en égaleront jamais la force, lors que l'on y aura joint le ſecours de l'Ecriture.

La raiſon humaine eſt ſi foible & ſi aveugle que l'on a toujours lieu de s'en défier, & de craindre qu'il n'y ait de l'erreur dans les lumieres que les hommes tirent de leur propre fond. Mais tous les doutes ſe diſſipent à la veuë de l'Ecriture Sainte, parce qu'elle eſt auſſi certaine & auſſi infaillible que Dieu même, comme eſtant ſa propre parole, & ne contenant que les veritez qu'il a eu la bonté de nous apprendre luymeſme. De ſorte que ſi l'on peut faire voir qu'il y a une

parfaite harmonie entre les témoignages de l'Ecriture, & les raisonnemens que nous avons employez, le sentiment de l'inegalité des sexes doit passer pour incontestable, & le sentiment contraire, pour une opinion entierement fausse & erronnée.

On peut raisonnablement présumer que l'Ecriture nous favorise, puisque dans l'Eglise Juifve & Chrestienne, à qui elle sert de fondement & de regle, l'on a toujours consideré les femmes comme estant d'un sexe beaucoup inferieur au nostre, & que tous les établissemens qu'on y a faits en nostre faveur, n'ont pû avoir d'autre raison que cette verité.

Il eſt vray qu'il y a eu quelques Docteurs particuliers comme S. Hieroſme, qui ont ſoûtenu le contraire; mais l'on n'a jamais prétendu que le ſentiment de deux ou de trois perſonnes fuſt aſſez fort pour contre-peſer l'authorité de pluſieurs ſiecles. Et il ne ſeroit pas difficile de jûſtifier que la tradition eſt pour nous, en rapportant les paſſages des Peres de l'Egliſe, de ſiecle en ſiecle, qui ont reconnu entre les ſexes la difference que nous y avons remarquée. Mais parce que cela pourroit eſtre ennuyeux, & que peu de perſonnes doutent que cela ſe puiſſe faire, & que d'ailleurs il faudroit com-

mancer cette tradition par les livres de l'Ecriture qui en ſont le fondement, comme de toutes les autres, il ſuffira de rapporter les paſſages de celle-cy qui confirment la creance commune.

J'avouë que l'Ecriture ne dit nulle part en termes formels que les femmes ne ſont point égales aux hommes : mais cela ſe doit conclure de ce qu'elle dit des uns & des autres, & de la conduite qu'elle nous apprend que Dieu a toujours tenuë à leur égard.

Nous ſçavons par raiſon & par experience, que les femmes ſont d'un temperament qui les rend plus foibles que les hommes : Et le Saint

son pere & à son mary.

C'est pour la mesme raison que la pudeur qui naist de la foiblesse & de la timidité, fait un des plus beaux ornemens des femmes, & leur est particulierement recommandée, & qu'au contraire quand elles ont perdu cette excellente qualité, on les regarde comme vicieuses. C'est sur cette consideration que l'Ecclesiastique nous enseigne que *la colere & le manquement de respect ou de pudeur dans une femme est une source de confusion... & qu'il faut se donner de garde de ses yeux quand la pudeur en est perduë*

Eccl. 25. 29.

26. 13.

Nous avons vû qu'au lieu que la chaleur & la force qui sont particulieres aux hom-

mes, les rendent capables de toute sorte de vertus, & qu'au contraire la foiblesse qui est si naturelle aux femmes, les porte aux vices opposez. Voyons ce que l'Écriture nous marque de leurs mauvaises inclinations. *La malice des hommes n'est rien en comparaison de celle des femmes.* Et pour nous en donner une idée encore plus forte, elle ajoûte qu'elle souhaite une méchante femme à ceux qui sont dans le desordre & dans le crime, comme si c'estoit la plus grande malediction qui pust arriver à un homme que d'avoir une mauvaise femme.

Eccl. 25. 26.

Il vaudroit beaucoup mieux demeurer avec un lion ou un

Eccl. 25. 23.

dragon, qu'avec une méchante femme.

Vn homme avec une mechante femme, c'est comme deux bœufs sous un mesme joug qui se battent toujours ensemble, & celuy qui la tient avec luy est comme un homme qui prend un scorpion avec la main.... Et c'est un sujet continuel de mortification, de tristesse & de douleur que demeurer avec elle. Il est manifeste selon les deux premiers versets, que les femmes sont plus portées au mal que les hommes, & selon les deux autres que les effets de leurs mauvaises inclinations sont plus à craindre : & selon les deux que l'on va citer, elles se laissent aller tres-aisément au mal à cause de leur foiblesse,

Eccl. 26. 10.

16. 8.

si elles ne sont observées & retenuës tres-étroitement.
Eccl. 25. 34. *De mesme que pour empécher l'eau de se répandre & de se perdre, vous ne luy donnez pas la moindre ouverture, ne donnez pas aussi la moindre liberté à une femme portée au mal, car si elle n'est toujours sous vos yeux & à vostre costé, elle vous couvrira de confusion.*

Eccl. 26. 13. *Redoublez vostre vigilance & vos soins, quand vous voyez que vostre fille ne s'éloigne point de l'occasion, car elle ne manquera pas de s'en servir si elle se presente.*

La foiblesse est encore le principe de la jalousie & de la colere, & la colere de la vengeance & de la cruauté.
Eccl. 26. 9 *La jalousie d'une femme perce*

l'ame de douleur & la remplit de tristesse.

Quand une femme est jalouse, sa langue est comme un fleau qui se fait sentir sans cesse. Il n'y a point de colere comparable à celle d'une femme.

C'est l'humidité & la legereté qui causent cette humeur opiniastre, impatiante, querelleuse & criarde, qui est si ordinaire aux femmes. *Il vaut mieux habiter dans une terre deserte & abandonnée qu'avec une femme qui aime à crier & à quereller ... une femme contrariante est semblable à un toit d'où l'eau dégoutte sans cesse durant l'hyver.* Prov. 21, 19. 27. 15.

La méchante langue d'une femme est à un homme paisible, ce qu'est une montagne sablon- Eccl. 25. 27.

neuse aux pieds d'un vieillard.

L'Ecriture nous voulant faire entendre par ces paroles que la contradiction & l'opiniâtreté des femmes est la cause ordinaire de leurs cris & de leurs disputes, & une source continüelle de discorde & de querelle.

Nous avons vû encore que la foiblesse, la timidité & la legereté qui sont les premieres qualitez du temperament des femmes, les rendent plus capables de tromperie & d'artifice. C'est pourquoy le Sage nous donne cét avis: Prov. 5. 2. *Prenez garde de vous laisser surprendre aux artifices des femmes.*

La constitution froide & humide est encore le principe de la legereté, de l'inconstan-

ce, de l'infidelité dans les ſecrets, & c'eſt ce que fait entendre ce paſſage. *Soyez maître de voſtre langue & retenu dans vos paroles en preſence de voſtre femme*; comme s'il diſoit qu'il faut prendre garde à ce que l'on dit devant les femmes, & eſtre tres-circonſpect dans les choſes qu'on leur découvre. Mich.7.5.

De tout ce que nous avons avancé ſur leur temperamment, nous avons conclu qu'elles ont beaucoup moins de raiſon & de ſageſſe que les hommes, & qu'elles ſont par conſequent bien moins capables de commander. Cela s'accorde parfaitement avec ces paroles. *J'ay cherché par tout de la raiſon & de la ſageſſe*, Eccl.7.29.

de mil hommes, je n'en ay trouvé qu'un qui en eust, & de toutes les femmes je n'en ay trouvé pas une.

Eccl. 9. 2. *Ne donnez point de pouvoir sur vous à une femme, de peur que s'estant renduë la maistresse de vostre esprit, vous n'en rece-*
25. 3. *viez de la confusion.... Quand les femmes ont une fois pris l'autorité & l'avantage, elles deviennent fascheuses & contraires à leurs maris.... Que les femmes*, dit l'Apostre, *ne prennent point d'empire ny de domination sur leurs maris.*

Il est vray que la sagesse est extrémement rare, puisqu'entre mil hõmes on ne la trouve qu'en un seul. Mais comme elle ne se trouve en aucune femme, cela suffit pour

nous donner l'avantage. Et il ne faut pas confondre icy la modestie qui n'est qu'une certaine retenuë dans les regards, & dans les autres actions, selon les regles de l'opinion & de la coûtume, avec la sagesse veritable, qui est une connoissance claire & distincte des choses, fondée sur les plus hautes maximes de la raison.

On ne peut pas oster cette loüange aux femmes d'estre modestes & retenuës, mesmes jusqu'à l'excez & au scrupule; mais on ne peut pas dire qu'elles soient veritablement sages & vertueuses, n'ayant pour regle de leur conduite que l'opinion, la coûtume & l'autorité de ceux dont elles se

laissent gouverner.

Que si cela s'appelle avoir de la sagesse & de la vertu, les enfans en ont autant que les femmes, & il n'y a ny vice ny folie qui ne merite un nom contraire, n'y en ayant point qui n'ait passé autrefois, ou ne passe aujourd'huy en quelqu'endroit du monde, pour sagesse & vertu, comme estāt appuyé sur la coûtume, sur l'exemple & sur l'autorité de plusieurs hommes.

De sorte que comme l'on doit avoir une sagesse accomplie pour gouverner, c'est-à-dire pour tenir la place de Dieu, qui est la raison, la sagesse & la verité mesme, on ne doit pas s'étonner que l'Ecriture aprés nous avoir aver-

ty que les femmes ne possedét pas ces avantages, deffende aux hommes de s'en laisser gouverner, & à elles de prendre autorité sur nous.

Cette deffense est fondée sur ce que le Sage & l'Apôtre avoient remarqué dans les femmes cet esprit de domination dont on s'est toûjours plaint, & que l'on a regardé comme une des plus grandes marques de l'impuissance naturelle où elles sont de commander. Car il est constant que plus on recherche l'autorité, plus on témoigne que l'on en est indigne; ceux qui la poursuivent avec tant d'ardeur, n'ayant en veuë que leur avantage, aux dépens de ceux qui sont

au dessous d'eux. C'est pourquoy les femmes estant si furieusement imperieuses, vaines, molles, sans solidité, ny jugement, sujettes au caprice & aux emportemens, leur domination ne pourroit estre qu'un sujet de malheur & de confusion pour les hommes.

C'est ce que Dieu voulut faire entendre à son peuple, lorsqu'il le menaça, par le
3. 4. Prophete Isaïe de luy donner des enfans & des effeminez pour Princes. Car si c'est une punition & une marque de la colere de Dieu, d'estre sous la domination de ceux qui se sont revestus de l'esprit & des imperfections des femmes; que sera-ce d'estre sous celle des femmes mesmes qui sont

la ſource des défauts, dont les effeminez n'ont pris que la teinture.

Ce qui rend encore la domination des femmes ſi dangereuſe, c'eſt que les hommes perdroient ſous leur empire, la force & la vigueur de leur ſexe, en ſe laiſſant aller à la molleſſe & à l'humeur vaine & voluptueuſe de ce ſexe, comme l'on ſuit d'ordinaire les mœurs de ceux dont on eſt gouverné.

Ce malheur n'eſt déja que trop ordinaire ; puiſque les hommes qui ont eſté élevez parmy elles, ou qui les ont trop frequentées, ſont devenus mous, lâches, effeminez, n'aimant que le plaiſir & la bagatelle, & s'étant rendus

incapables de tout ce qui demande du travail de corps ou d'esprit.

On remarque au contraire que comme elles ne se divertissent que froidemẽt, quand elles n'ont point de chapeaux avec elles; (c'est leur terme) elles n'ont jamais plus d'esprit que quand elles vivent parmy les hommes. On voit en effet que celles qui se trouvent avec eux , sont fortes, courageuses, assurées, commodes, & spirituelles, autant que le sexe le peut permettre; au lieu que les autres sont craintives , honteuses, farouches, & ont ensuite plus de peine à s'apprivoiser: Tant il est vray que les femmes ne sont pas propres à gouverner.

Et lorſque l'Apoſtre en rend la raiſon en ces termes, *ce n'eſt pas Adam qui a eſté ſeduit, mais c'eſt Eve qui l'a eſté.* C'eſt comme s'il euſt dit que de meſme qu'Adam eſt tombé dans le precipice pour avoir écouté ſa femme, ceux de ſes deſcendans qui ſuivront ſon exemple ſeront expoſez à un ſemblable malheur ; Ces autres femmes n'eſtant pas moins propres que la premiere à eſtre les organes du demon pour la ruïne des hommes.

C'eſt ce que l'Ecriture nous apprend par la maniere forte & preſſante dont elle en parle pour nous en donner de l'éloignement , & nous faire comprendre combien il faut de prudence & de précautiõ

pour se conduire sans peril avec elles, & combien leur commerce, & leur affection nous peuvent estre dangereuses.

Eccl. 42. 12. *Ne vous arrestez point au milieu des femmes... le peché a com-*
25. 33. *mencé par les femmes, qui sont ainsi la cause de la ruïne & de la mort de tous les hommes. L'ini-*
42. 13. *quité de l'homme vient de la femme, comme le ver vient de l'habit. C'est pourquoy l'iniquité d'un homme est préferable aux bien-faits d'une femme.*

Je demande ce que l'on doit penser des personnes dont le saint Esprit prend un si grand soin de nous éloigner. Pourquoy les femmes sont-elles tant à craindre? *C'est parce que l'iniquité de*

l'hôme vient de la femme, comme le ver vient de l'habit. N'est ce pas à dire que les femmes sōt extrémement portées au mal, puisqu'elles y portent les hommes aussi necessairement que les vers naissent de l'étoffe ? Comment y sont-elles portées? par leur inclination, n'y ayant point de malice comparable à celle d'une femme.

Comment nous y portent-elles ? par tout ce qu'elles ont. 1° Par leur visage & par leur beauté. *Ne regardez point le visage d'une jeune fille, de peur que sa beauté ne devienne pour vous un sujet de chute & de scandale.* Eccl. 9.5.

2° Par leur langue & par leurs discours. *Eloignez-vous* Prov. 2.16 18.

d'une femme qui employe dans ses discours la douceur & les caresses, sa maison est penchée du costé de la mort, & les chemins qui y conduisent sont des chemins de perdition. Ceux qui y sont une fois entrez n'en reviennent point, & ne peuvent jamais reprendre le chemin de la vie.

3. Par les habits, les parures & les ornemens. Détournez vos yeux de dessus une femme qui s'est parée. *La beauté & les ajustemens des femmes ont causé la ruine d'un* Eccl. 9. 9. *grand nombre de personnes, en allumant dans leurs ames, le feu impur de la concupiscence.*

4. Par les chansons, par les danses & par toutes les actions

actions qui peuvent donner de la grace. *Ne frequentez point les femmes qui aiment à chanter & à danser, & ne les écoutez point, de peur de vous laisser surprendre par leurs charmes.* Eccl. 9. 4

5. Par les ris, par les pleurs, & par tous les artifices imaginables qu'elles mettent en usage pour nous engager à les aimer. *Ne vous laissez pas surprendre aux artifices dont les femmes se servent pour tromper.* Prov. 5. 2

6. Enfin par le bien mesme qu'elles nous peuvent faire. *Puisque l'iniquité d'un homme est preferable aux biens-faits d'une femme.* Eccl. 42. 14

Et certes il faut que l'esprit & le commerce des fem-

mes ſoit bien dangereux ; puis qu'il eſt capable de faire apoſtaſier les ſages meſmes : c'eſt à dire, puiſque la ſageſſe qui eſt le plus fort rempart que les hommes puiſſent avoir, n'eſt pas capable de les mettre à couvert de leurs atteintes, ny de les garentir d'une ruine ſi épouventable. *Le vin & les femmes font apoſtaſier les ſages meſmes.* Eccl. 19. 2.

S. Chryſ. C'eſt ce qui a fait dire autrefois à un ſçavant Pere de l'Egliſe, que les hommes n'ont point de plus grand mal, ny le demon d'armes & de traits plus pointus & plus perçans que les femmes.

Et c'eſt ſur ce principe que S. Jerôme exhortoit Ne-

potien à s'en éloigner par ces paroles. *Que les femmes n'entrent jamais dans vostre logis. Aimez ou ignorez également toutes les jeunes filles, & faites en sorte de ne demeurer avec aucune dans la mesme maison. Ne vous confiez point sur la chasteté où vous avez vécu jusqu'icy: Mais souvenez-vous que vous n'estes ny plus fort que Samson, ny plus Saint que David, ny plus sage que Salomon, & que si les femmes ont pû seduire Adam, Samson, David, Salomon, Saint Pierre, & une infinité d'autres grands hommes, vous ne devez pas esperer d'estre en asseurance avec elles.*

Et de peur que l'on ne s'imagine que les femmes ne sont

pas un ſujet & une occaſion prochaine de ſcandal pour les hommes, dans tous les états où elles ſe trouvent, L'Ecriture nous deffend également de regarder les jeu-
Eccl. 9. 5. nes filles, bien loin de nous permettre de nous entretenir avec elles: de nous ar-
9. 12. reſter avec les femmes mariées, & nous ordonne d'éviter avec ſoin les jeunes
1. Tim. 5. 11. veuves: parce que dans tous ces états elles portent toujours ce levain contagieux qui empeſte & envenime les cœurs.

Que ſi l'on ajoûte à cela que le Sauveur du monde eſtime heureux ceux qui ſe ſont rendus Eunuques, c'eſt à dire qui ont renoncé aux femmes

pour le Royaume de Dieu; que dit le S. Esprit par la bouche de S. Paul, *Qu'il est bon que l'hôme ne touche aucune femme*: & par la bouche de S. Jean; *Ceux qui suivēt l'agneau par tout où il va, ce sont ceux qui sont vierges & ne se sont point soüillez avec les femmes*, il sera aisé de juger que Dieu considere les femmes bien autrement que ceux qui tâchent de les élever si haut.

Math. 19. 12.
1. Cor. 7. 1.
Apoc. 14. 4.

Qu'il paroist par la conduite de Dieu qu'il a toûjours plus estimé les hommes que les femmes, & qu'il a ordonné que celles-cy fussent soûmises aux autres comme leur estant inferieures.

APES avoir rapporté les paroles de l'Ecri-

ture, qui nous marquent les jugemens que nous devons faire du merite des femmes ; Voyons maintenant par la conduite de Dieu à l'égard des deux sexes, lequel il a estimé le plus. Je ne croy pas que l'on puisse douter serieusement que ce ne soit les hommes pour lesquels il a plus d'estime, Si l'on considere, 1. Qu'il en a pris les noms & les qualitez, se nommant luy-mesme *le Seigneur*, *le Pere*, *le Souverain*, *Roy*, *Infiny*, *Tout-Puissant*, *Misericordieux*, & qu'il a donné lieu, en parlant par la bouche de ses Prophetes, de nous le representer sous la figure d'un

homme, & nullement ſous celle d'une femme. 2. Qu'il ne demanda que les maſles pour luy eſtre conſacrez. 3. Qu'il demandoit pour le rachapt de leurs vœux une fois plus que pour les femmes : en ſorte qu'elles ne payoient que dix ſicles lors que les hommes en payoient vingt. Or il eſt certain que l'on ne doit conſacrer à Dieu, particulierement quand c'eſt par ſon ordre, que ce qu'il y a de plus digne & de plus excellent. Et comme la rançon repreſente la choſe pourquoy on la donne, on doit juger que de deux choſes que l'on rachete, celle-là eſt de moindre valeur dont la rançon eſt plus baſſe.

Exod. 13.

Levit. 27.

Ce qui marque encore plus clairement la difference que Dieu a miſe entre l'homme & la femme, c'eſt l'ordre qu'il a gardé dans leur création. Quoy qu'il puſt auſſi bien commancer par la femme que par l'homme, ou bien les former tous deux en meſme temps; neanmoins il forma l'homme le premier; ayant ſans doute, jugé à propos, dans le deſſein qu'il avoit d'inſtituer une ſocieté de deux perſonnes, de commencer par celuy qui devoit en eſtre le chef & le Maiſtre, & en cette qualité eſtre reveſtu des talens qui luy eſtoient neceſſaires pour exercer l'authorité qu'il auroit.

C'eſt aſſurément dans cette penſée que l'Apoſtre ordonne aux femmes de ſe faire inſtruire par les hommes, dans le ſilence & avec ſoûmiſſion, *parce que Adam a eſté creé le premier, & Eve l'a eſté aprés luy.* Ne doutant point que la primauté d'Adam ne ſuppoſaſt en luy quelqu'autre prérogative, comme la capacité d'inſtruire & de commander; la qualité de premier étant toute ſeule trop peu conſiderable pour meriter un ſi grand avantage. De ſorte que l'on doit croire que la primauté de naiſſance eſtoit une marque de la primauté de nobleſſe & d'excellence. Or comme nous ſçavons que 1. Tim. 2.

Dieu n'a jamais manqué de donner aux hommes les qualitez particulieres dont ils avoient besoin pour s'acquiter des emplois ausquels il les destinoit; Nous jugeons bien aussi qu'il étoit de sa sagesse de donner à nostre sexe plus de talens qu'à l'autre, puis qu'il le destinoit au gouvernement du monde.

Cette prérogative de l'homme au dessus de la femme, se conclut encore sans difficulté des circonstances & de la maniere dont l'Ecriture raporte que la premiere femme a esté créée. En voicy les propres
Gen. 2. termes. *Le Seigneur ne jugeant pas avantageux pour l'homme qu'il fust seul, resolut de luy*

donner une aide qui luy fust semblable, & n'en trouvant point parmy les autres animaux, il l'endormit d'un profond sommeil, pendant lequel il luy leva une coste dont il forma une femme, qui fut nommée d'un nom qui marque qu'elle a esté tirée de l'homme. Cette histoire nous apprend que non seulement la femme a esté creéé aprés l'homme, mais encore qu'elle a esté faite pour luy, comme le reste des creatures, & pour le servir en tout, & mesme qu'elle a esté tirée de luy; Dieu l'ayant voulu de la sorte pour apprendre aux femmes comment elles doivent traiter leurs maris, c'est-à-dire avec respect & avec soûmission, comme des person-

nes pour le ſervice deſquelles il les a faites, & d'une maniere approchante de celle dont les enfans ſont obligez de traiter ceux qui leur ont donné la vie. Et c'eſt pour cela que Dieu voulut qu'Eve portaſt un nom qui la fit ſouvenir ſans ceſſe de ſon origine & enſuite de ſa ſoûmiſſion & de ſon devoir.

Il faut rapporter à cela ces paroles de l'Apoſtre, qui aprés avoir dit que les femmes doivent avoir la teſte couverte en faiſant leurs prieres, ajoûte; *Pour ce qui eſt de* 1. Cor. xj. 7. *l'homme, il ne doit point ſe couvrir la teſte, parce qu'il eſt l'image & la gloire de Dieu, au lieu que la femme eſt la gloire de l'homme. Car l'homme n'a pas*

esté tiré de la femme, au lieu que la femme a esté tirée de l'homme, & l'homme n'a pas esté creé pour la femme, mais la femme pour l'homme. C'est pourquoy la femme doit porter sur sa teste la marque de la puissance que l'homme à sur elle. Ce passage montre évidemment que ce n'a pas esté sans mystere que Dieu a gardé dans la production de la femme l'ordre que la Genese nous apprend. Et il est encore tres-clair que si selon la pensée de saint Paul, que nous avons rapportée avant celle-cy, les femmes doivent se regarder comme inferieures aux hommes, en considerant simplement qu'ils ont esté créez les premiers, elles le doivent encore à plus forte

raison, en considerant qu'elles n'ont esté créées que pour leur servir d'aide & de secours, & que la premiere a outre cela esté tirée du corps de son mary.

Il est encore bon de remarquer une autre raison de soûmission que l'Apostre ajoûte à celle-là, qui est que l'homme est l'image & la gloire de Dieu, au lieu que la femme est la gloire de l'homme: ce qui est un autre regard particulier que la femme doit avoir pour l'homme, en se soûmettant à luy comme à une creature qui represente la divinité d'une maniere particuliere. Ce qui suppose que l'Apostre a crû qu'il y avoit en l'homme des caracteres plus vifs & plus grands de ce-

luy dont il eſt l'image, leſquels ne conſiſtent pas ſimplement dans la puiſſance qu'il luy a donnée ſur la femme, mais auſſi dans les talens naturels & neceſſaires pour l'exercer, tels que ſont par exemple, la hardieſſe, la fermeté, le jugement, qui ne ſe trouvent pas dans les femmes en un degré ſi parfait.

Nous en avons une preuve tres-convaincante dans la conduite de la premiere, dont la chute funeſte à cauſé la ruïne de ſon mary & de toute ſa poſterité; le demon ſans doute ne s'eſtant adreſſé à elle d'abord que parce qu'il la croyoit la plus foible, la plus legere, & la plus facile a gagner par de vaines eſperan-

ces: & Dieu l'ayant permis de la ſorte, pour apprendre aux hommes à ne ſe pas laiſſer indignement gouverner par les femmes, ſuivant cet excellent conſeil que le Sage nous donne, & que nous avons rapporté, de ne point laiſſer prendre à ce ſexe de puiſſance ſur noſtre eſprit, de peur qu'il ne cauſe noſtre perte.

C'eſtoit apparemment ſur la conſideratiõ de cette foibleſſe que S. Paul regloit autrefois une partie du devoir des femmes en ces termes. *Ie ne permets point aux femmes d'enſeigner ny de prendre autorité ſur leurs maris: mais je leur ordonne de demeurer dans le ſilence. Car Adam a eſté formé le premier & Eve enſuite; & Adam n'a pas*

1 Tim. 2. 12.

eſté ſeduit, mais la femme ayant eſté ſeduite eſt tombée dans la dſo beïſſance. Ce qui doit porter à croire que de méme que lApoſtre en ordonnant aux emmes de ſe ſoumettre à eurs maris, parce qu'Adam a eſté créé le premier, ſuppoſe que cette primauté eſtoit ſoutenuë par les qualitez propres pour le gouvernement, il doit pareillement ſuppoſer que la chute d'Eve a eſté l'effet d'une foibleſſe qui n'eſtoit point dans Adam, & qui eſt naturelle à tout le ſexe qu'elle repreſentoit, puiſqu'en cette conſideration il ordonne aux femmes de demeurer ſoumiſes à leurs maris, & leur deffend en meſme-temps de prendre autorité ſur eux.

C'eſt ce qui a fait dire à un ſçavant pere de l'Egliſe qu'il eſt juſte que la femme ayant fait tomber l'homme dans le peché, ſe ſoumette deſormais à ſa conduite, de peur que la facilité ſi ordinaire à ſon ſexe, ne la faſſe tomber encore une fois.

Ambr. in hexam.

Ainſi c'eſt ſe tromper groſſierement que de ſoutenir que l'eſtat où les hommes & les femmes ont vécu juſqu'ici eſt un eſtat violent & contraire à l'inſtitution de la nature, puiſqu'il a toujours ſubſiſté depuis le commancemẽt du monde, & qu'il eſt ſi conforme à l'ordre que l'Auteur meſme de la nature a étably. La Geneſe y eſt ſi formelle, que c'eſt une choſe étonnan-

3:

te qu'il se trouve des gens qui semblent avoir encore quel. difficulté là dessus. Aprés que Dieu eust reproché à Eve, la faute qu'elle venoit de faire, *Vous serez desormais*, luy dit-il, *sous la puissance de vostre mary, & il aura sur vous une autorité de domination.* Douter que Dieu ait donné aux hommes par une declaration si expresse, tous les avantages dont ils jouïssent aujourd'huy à cause de la dignité & de la préeminence de leur sexe; c'est pis que si l'on doutoit d'une donation conçeuë dans les termes les plus clairs par une personne qui auroit tout le droit & toute la capacité de la faire. Et certainement on a lieu de croire qu'un homme 3: 16.

est grand amateur de la nouveauté, ou étrangement temeraire, ou bien qu'il a reçeu de Dieu des lumieres nouvelles, pour s'aviser de nous contester un droit si ancien, si juste, & si legitime.

Il est vray qu'en ayant joüy sans trouble depuis tant de siecles, on peut dire qu'il est fondé en partie sur la coutume, c'est-à-dire, sur une ancienne possession qui n'a point esté interrompuë ny disputée. Mais de prètendre que nous en jouïssons seulement en faveur de la coutume, comme un particulier jouït par prescription d'un bien sur lequel il n'avoit pas plus de droit qu'un autre, il faut renoncer à la raison & à l'Ecriture.

On ne doit donc plus s'étonner de voir que par toute la terre, parmy les peuples les plus éloignez & les plus sauvages qui n'ont nulle connoissance de l'histoire-sainte, comme parmy ceux qui ont le bon-heur de la posseder, & d'apprendre par son moyen la volonté & la conduite de Dieu, les hommes ayent toujours esté les maistres, & que les femmes soient par tout dans leur dépendance. Car outre que les mâles sont toujours mâles, c'est-à-dire, que la nature ne discontinuë point de les faire naistre avec les avantages qui relevent leur sexe au dessus de celuy des femmes, ils viennent tous d'un mesme homme qui leur

a communiqué le pouvoir qu'il avoit reçeu de Dieu, & qu'ils ont porté avec eux dans les cantons de la terre les plus reculez, sans que l'on puisse dire qu'il se soit fait pour cela entr'eux aucune convention.

En effet l'histoire-sainte qui est la seule qui nous apprenne comment les choses se sont passées au commancement du monde nous enseigne que les femmes ont esté toujours regardées comme moins excellentes que les hõmes, qu'en épousant pleurs personnes elles ont épousé en mesme-temps leur fortune & leur nom, elles sont entrées dans leurs maisons pour faire partie de leurs familles,

& les ont suivis par tout où ils les ont voulu mener. On ne voit point qu'elles se soiēt mélées d'autre chose que du ménage & de la premiere éducation des enfans, ny qu'elles ayent eu d'autres fonctions que celles qu'il a plû aux hōmes de leur donner, & dont ils les ont jugées capables. Et l'Ecriture semble les considerer si peu qu'elle ne parle d'elles qu'incidemment, & par rapport aux hommes ausquels elles appartenoient.

On diroit au contraire que cette histoire qui est celle de tout le monde, n'est que l'histoire de nostre sexe. Elle ne parle quasi que des hommes, elle ne conte les generations, les familles & les empires que

par eux, & ne nõme presque point les femmes dans les genealogies qu'elle décrit; & elle nous apprend que ce sont les mâles qui ont inventé les arts & les sciences, bâty les Villes, formé les societez, fondé les Royaumes, gouverné les Estats, en un mot qu'ils ont seuls eu le soin de tout ce qui concerne la paix, la guerre, & la Religion.

Ce qui montre encore que cét ordre n'est qu'une suite du premier établissement que Dieu a fait, c'est qu'il luy a plû de le confirmer par des preuves qui ne permettẽt pas d'avoir la moindre pensée qu'il y ait de l'injustice. Comme il a eu la bonté de commancer le genre humain par

les hommes en la perſonne d'Adam, il l'a auſſi conſervé par leur entremiſe en la perſonne de Noë, lorſqu'il purifia la terre par le deluge univerſel, il l'a reparé par le miniſtere de Jeſus-Chriſt & des Apoſtres, & le rétablira auſſi par eux au temps de la Reſurrection, où ils jugeront le monde. Et il ſemble que de meſme qu'il a créé Eve pour Adam, il a auſſi conſervé pour Noë ceux qui ſe retirerent dans l'Arche avec luy; & pour Lot, ſa femme avec ſes deux filles. Quoyque Dieu ſoit le Dieu des hommes & des femmes, comme il en eſt le pere & le conſervateur, il ſe nomme neantmoins le Dieu d'Abraham, *Mat. 19.*

d'Isaac & de Jacob, & l'on ne trouve point qu'il se nomme ainsi le Dieu des femmes, ny qu'il ait promis de benir toutes les nations en leur faveur, comme il l'a promis à Abraham. Comme ce sont les mâles qui luy ont les premiers dressé des Autels, basti des temples, offert des sacrifices, ils sont aussi les premiers ausquels il s'est communiqué particulierement, & avec lesquels il a contracté des alliances, témoin Noë, Abraham, Jacob, & les autres dont l'Ecriture fait mention.

S'il y a égalité de merite & de capacité entre les sexes, comment Dieu n'y-a-t-il point eu d'égard en les appellant tous deux ou ensem-

ble ou ſucceſſivement aux emplois & aux dignitez de la Republique Juifve, qui fut formée par ſes ordres, & dont il fut le ſouverain ? il y a grande apparence que puiſqu'il n'a point choiſi les femmes pour adminiſtrer la Juſtice, pour conduire les armées, pour inſtruire & gouverner le peuple, ny pour avoir ſoin des affaires de la Religion, c'eſt qu'il ne les jugeoit pas propres pour des fonctions ſi élevées.

Ce fut pour la meſme raiſon que les Juifs avoient encore dans le mariage des privileges conſiderables. Ils pouvoiẽt repudier leurs femmes ſur un ſimple dégouſt. Deut. 24
Et la loy leur donnoit la per-

miſſion & le moyen de s'éclaircir des ſoubçons qu'ils
nomb. 5. pouvoient avoir de leur fidelité, au lieu que les femmes n'avoient aucun de ces avantages. Quelque ſujet qu'elles euſſent d'eſtre mécontantes dans le mariage, elles n'en pouvoient pas ſortir ſans le conſentement de leurs maris, ni s'informer par des voyes juridiques ſi ils leur gardoient la foy. Enfin pour marque de leur dépendance, Dieu n'acceptoit point les vœux
nomb. 30. qu'elles faiſoient, ſi leurs maris ne les avoient ratifiez.

Il eſt inutile de dire que l'on trouve dans l'Ecriture des exemples de femmes fortes, qui ont rendu la juſtice, conduit le peuple de Dieu, &

fait paroiſtre des actions de ſageſſe & de generoſité qui égalent celles des hommes. Nous ne pretendons pas que les femmes ſoient entieremẽt incapables des grandes choſes que les hommes executent tous les jours. Nous avoüons qu'il s'en peut trouver d'un auſſi grand merite. Nous pretendons ſeulement comme nous l'avons déja declaré, que prenant les deux ſexes ſelon la totalité des perſonnes qu'ils renferment, on trouvera plus de qualitez avantageuſes dans le noſtre.

Ainſi l'on ne peut rien conclure contre nous de cinq ou ſix exemples ſinguliers, puiſque l'on ne peut pas en faire de propoſitions generales qui

comprennent toute l'eſpece. Ce qui montre encore le peu de force qu'ont ces exemples, c'eſt que non ſeulement ils ne marquent rien qui ne ſoit renfermé dans quantité de ſemblables que l'on peut apporter pour les hommes;mais encore on ne peut pas faire voir que ſi les hõmes euſſent eſté employez à ces actions genereuſes à la place des femmes, ils ne s'en fuſſent pas mieux acquitez. Je ne dis pas avec plus de ſuccez; parceque l'heureux ſuccez ne dépend pas de nous, & arrive également au fort & au foible, & marque plus de bonheur que de ſageſſe; je parle des qualitez interieures, qui ſont les principes de nos actions.

De plus il faut prendre garde que quand nous parlons de la differencedes ſexes, nous les conſiderons plûtoſt ſelon ce qu'ils peuvent par les forces qu'ils reçoivent de la nature, que ſelon ce que la grace peut operer par leur entremiſe ; parce que ce ſecours eſt comme une autre nature qui ne demande point de proportion avec la premiere pour élever indifferemment toute ſorte de ſujets à des choſes qui ſurpaſſent l'ordinaire. Et comme Dieu ſe ſert ſouvent de ce qu'il y a de plus bas & de plus foible pour operer de grans effets, comme il tire ſa gloire de la bouche des enfans qui ſont encore à la mammelle, il peut

aussi employer les femmes aux entreprises dont les hommes sont les ministres & les instrumens ordinaires.

Certainement si les femmes sont ce que leurs Apologistes pretendent, il faut avoüer que les hommes sont bien aveuglez de ne le pas reconnoistre, ou bien injustes de ne les pas traiter selon leur merite. Et il est étonnant que ceux que Dieu a envoyez de temps en temps pour corriger les erreurs & les dereglemens du mõde, n'ayent point parlé de celuy-là, qui est sans doute le plus ancien, & le plus universel. Les Prophetes, saint Jean, Jesus-Christ & les Apostres sont venus pour porter les hommes à la

vertu en ſe rendant les uns aux autres les devoirs que la raiſon & la juſtice leur ordonnent, ils ont averti les riches de faire part de leurs biens aux pauvres, & ils ont recõmandé à tous les hommes de ſe traiter comme freres, les uns les autres. Enfin Jeſus-Chriſt qui eſt le maiſtre de tous & la verité meſme nous a préché qu'il faut juger des choſes ſelon la verité & nullement ſelon l'apparence ni l'opinion. Cependant aucun n'a parlé de l'égalité, ny accuſé les hommes d'eſtre dans l'erreur, de croire que les femmes ne ſont pas ſi capables qu'eux de gouverner, ny dans l'injuſtice, de ne les avoir pas appellées au gouverne-

ment, & de les avoir toujours retenuës dans la dépendance.

Nous avons vû au contraire qu'ils nous ont confirmez dans l'opinion que nous avons, Et que bien loin de nous ordonner de mettre l'autorité entre les mains des femmes, ils nous ont averti de ne leur en donner jamais, & leur ont deffendu à elles-mesmes d'en prendre aucune sur les hommes. Et certes il falloit que l'Apostre fust bien persuadé qu'elles doivent estre dans la soumission, puisqu'il l'a leur a tant de fois recommandée, tantost parce qu'Adam a esté créé le premier, tantost parce qu'Eve a esté faite pour luy, & tantost parce que c'est elle qui a esté

seduite & non pas luy ; qu'il veut qu'elles cõsiderent leurs maris comme leurs chefs, de la mesme façon que Jesus-Christ est le Chef de l'Eglise; qu'il ordonne aux vieilles d'enseigner aux jeunes ce devoir si essentiel; qu'il deffend à toutes de se méler d'enseigner, voulant qu'elles se fassent instruire en particulier par leurs maris, & qu'il les avertit enfin de travailler à se sanctifier par le soin de nourrir & d'élever leurs enfans, comme la seule fonction pour laquelle Dieu les a mises au monde, & dont elles se doivent croire capables. 1. Cor 7.

Car il est certain que nous ne nous devons croire propres qu'aux choses où Dieu

nous destine & nous appelle : n'estant pas vray-semblable qu'il nous donne d'autres talens que ceux qui sont necessaires pour arriver à la fin particuliere que sa providence se propose. Or il est constant que les femmes ne sont appellées qu'aux fonctions que S. Paul leur marque, ne leur en donnant point d'autres où elles puissent travailler à leur salut. Et pour montrer qu'en effet toute leur science, toute leur sagesse, & tout leur pouvoir sont bornez par ces limites ; c'est-à-dire que Dieu ne les a faites que pour avoir des enfans, c'est qu'il leur a donné une conformité tres-grande de corps & d'esprit avec les enfans, & une inclination

bien plus forte pour le mariage qu'aux hommes.

Elles ont le corps mou, delicat, infirme, le viſage doux & uni comme des enfans. Elles ſont tendres, credules, opiniâtres, timides, honteuſes, ardentes dans leur deſirs, impatientes dans leur recherche, emportées dans la jouïſſance, changeantes & volages en tout, badines, folatres, friandes, ne reſpirant que l'oiſiveté, les divertiſſemens, les jeux, les chanſons, les dãſes. Enfin elles haïſſent, elles aiment aiſément; elles pleurent, elles rient, elles crient, elles querellent, elles ſe vengent, on les appaiſe, on les gagne, on les trompe, en un mot on les tourne comme

l'on veut par les careſſes, les flatteries, les promeſſes, les bijoux, les bagatelles, à la maniere des enfans.

C'eſt pourquoy elles ont toujours été conſiderées cõme eux, veſtuës de longues robes, condamnées à la vie privée, comme eſtant incapables de toutes les Charges publiques, excluës des ſciences & des emplois penibles, comme n'ayant pas aſſez de force ny d'eſprit, ny de corps pour les ſupporter, & renfermées dans un logis ſous les aiſles d'une mere ou d'un mary, comme eſtant ſujettes à s'égarer quand elles vont ſeules. C'eſt pour la meſme raiſon qu'en pluſieurs endroits les hom-

mes ont eu ſur elles le meſme pouvoir que ſur leurs enfans ; qu'ils ont eſté chargez de leur conduite, comme en ayant la garde ; qu'ils ont eſté reſponſables de leurs fautes, comme en eſtant les maiſtres ; qu'ils ſont expoſez à l'infamie quand elles manquent à leur devoir, & qu'ils portent ſur la teſte les marques de leur propre negligence, & de l'infidelité de leurs femmes, parce qu'ils en ſont les chefs.

Et je ne doute point que ce ne ſoit dans la meſme penſée que le Prince des Apoſtres, avertit les maris de ſe conduire envers elles avec beaucoup de circonſpection & d'honneur, comme étant

des vaſes plus foibles, c'eſt à dire d'avoir égard à la foibleſſe d'un ſexe, que la vanité rend extrémement avide de déferenſes & de reſpects, ombrageux & jaloux comme des enfans qui veulent eſtre toujours entre les bras de leurs parens, & ne ſçauroient ſouffrir que d'autres partagent avec eux en effet ou en apparence l'amitié qu'ils croyent leur eſtre duë. Car les maris ſont obligez d'avoir en cela de la complaiſance pour elles, d'éviter comme de bons peres, tout ce qui eſt capable de les choquer, ne ſe point offenſer de ce qui vient de leur part, l'interprétant toujours le plus favorablement

qu'il eſt poſſible, comme y ayant plus d'imprudence & de paſſion que de malice, quoy qu'elles y ſoient aſſez portées.

Quant à l'inclination qu'elles ont pour les enfans & pour le Mariage, on en peut reconnoiſtre la force en pluſieurs manieres. Toutes petites qu'elles ſoient, elles les recherchent, les manient, les cajollent avec un plaiſir ſingulier, & à leur défaut, les poupées, les petits chiens, lors meſmes qu'elles ſont grandes, la figure leur tenant lieu de la realité: Et l'on voit que de quelque condition qu'elles ſoient, mariées, veuves, prudes, la preſence, les cris, les ba-

dineries des enfans, les déconcertent, les troublent, & leur font perdre toute la gravité qu'elles affectent.

Les Medecins & les Jurisconsultes conviennent qu'elles sont bien plus propres au Mariage, & plûtost que les masles : Et comme elles le desirent avec plus d'ardeur, estant le remede naturel de plusieurs infirmitez de corps & d'esprit qui sont particulieres à leur sexe, elles s'y engagent bien plus jeunes, avec plus de joye & en plus grand nombre, sans que les suites inévitables & fâcheuses de cét engagement soient jamais le motif qui les en détourne: Rien ne les afflige tant que la sterilité. Il n'y a

rien qu'elles ne mettent en uſage pour avoir des enfans. Celles qui en ont eu une douzaine deſirent encore un treiſiéme comme ſi elles n'en avoient jamais eu, ayant une paſſion ſi forte & ſi ardente, que ny la veuë de ce que ſouffrent les autres, ny ce qu'elles ont ſouffert elles-mêmes, n'eſt pas capable de la r'allentir. De ſorte que comme les femmes ſont naturellement portées au Mariage, & que cét eſtat eſt pour elles un état de dépendance & de ſoûmiſſion, qui leur oſte le moyen & le loiſir de s'appliquer à autre choſe qu'à des enfans, on doit reconnoiſtre qu'elles ne ſont au monde que pour cela.

pour gouverner les Etats : ayant fait connoiſtre là deſſus ſa volonté, non ſeulement par les qualitez particulieres qu'il a données à chaque ſexe, par l'inſtinct qui porte l'un à ſe ſoûmettre volontairement à l'autre ; par l'ordre qu'il a établi dans la Republique dont il a eſté le fondateur & le chef, mais encore par tous les témoignages que nous avons rapportez. Tout cela, dis-je, étant de la ſorte, l'Egliſe qui eſt toujours conduite par l'eſprit de Dieu, & eſt la depoſitaire & l'interprete de ſes volontez, a dû ſuivre les jugemens qu'il a portez, & la conduite qu'il a tenuë à l'égard des femmes.

Auſſi voyons-nous que dans l'Etat Eccleſiaſtique, elles ont toûjours eſté éloignées du Miniſtere, comme dans l'Etat Civil, qu'elles n'ont point eſté envoyées pour annoncer l'Evangile, ny pour adminiſtrer les Sacremens, par une Miſſion ordinaire, & que les Canons & les Peres leur ont toujours recommandé le ſilence, la ſoûmiſſion & l'obeïſſance à leurs maris.

Ainſi l'opinion de ceux qui ſoûtiennent qu'il y a entre les ſexes une égalité entiere eſt une erreur groſſiere & inſoûtenable qui ne peut trouver créance que dans les eſprits qui aiment la nouveauté, & qui ſe laiſ-

sent surprendre par de fausses lueurs : Et l'opinion contraire doit demeurer pour tres-certaine, comme ayant tous les caracteres de verité que l'on peut souhaitter, étant si conforme au sentiment de tous les hommes, de tous les siécles, & de tous les sçavans, & sur tout à l'Ecriture Sainte, qui est la regle de toutes les veritez du monde.

Iustification des Anciens qui ont parlé contre les femmes.

JE finirois icy ce discours, si l'Auteur de l'Egalité des Sexes ne s'estoit avisé sur la fin de son livre de vouloir tourner en ridicule les plus illustres d'entre les Anciens

qui ne ſont pas de ſon ſentiment. Et je croy eſtre en quelque ſorte obligé d'entreprendre leur défenſe, & de faire voir que l'on a tort de les traitter de la ſorte, ce qu'ils ont écrit des femmes, pouvant recevoir un ſens raiſonnable. Ce n'eſt pas que je prétende qu'il faille ſuivre aveuglément leurs opinions, & s'y attacher comme des eſclaves, ſans ſe donner la liberté de les éxaminer. Je ſçay qu'ils ont eſté des hommes & ſujets à ſe tromper, & qu'ainſi l'on doit en uſer à leur égard comme ils ont fait envers ceux qui les ont précedez, & les lire avec diſcernement, pour prendre ce qu'ils

qu'ils peuvent avoir de bon & laiſſer ce qu'ils ont de mauvais. Mais enfin le ſoin qu'ils ont pris de rechercher la verité, la peine qu'ils ſe ſont donnée de nous faire part de ce qu'ils en ont découvert, la reputation qu'ils ont acquiſe, & les lumieres que nous pouvons tirer de leurs ouvrages, meritent bien qu'on les épargne, qu'on les traite en honneſtes gens, & qu'on les interprete le plus favorablement que l'on peut. Et l'on eſt d'autant plus obligé de le faire en ce qu'ils ont dit des femmes, qu'il faut renoncer à la raiſon, à l'experience, & à l'Ecriture pour les condamner. S'il y a quelque choſe à redire, ce

n'eſt pas d'avoir bleſſé la verité, mais d'avoir fait des propoſitions generales qui ſemblent comprendre toutes les femmes, quoy qu'il y en ait beaucoup qui en doivent eſtre exceptées. Mais il faut prendre garde à une choſe qui eſt que ces ſortes de propoſitions en matiere de morale ne touchent perſonne en particulier, parce qu'elles ne regardent que la totalité des perſonnes. Ainſi on ne doit pas les prendre ſi à la rigueur, ny les rejetter comme fauſſes, parce qu'elles le ſont en effet quand on vient à en faire l'application ſur quelques ſujets, autrement il faudroit réformer tout le langage & tous les

livres jusqu'à l'Ecriture sainte qui contient plusieurs de ces expressions qui ne sont vrayes que d'une verité morale, c'est à dire parce que les choses arrivent ordinairement d'une telle façon.

De sorte que s'il est vray que Platon ait témoigné douter s'il devoit mettre les femmes dans la categorie des bestes, cela ne se doit pas entendre comme s'il eust douté en effet si les femmes estoient des bestes, luy qui vouloit que dans sa Republique elles eussent part aux mesmes exercices de corps & d'esprit que les hommes. Mais considerant le peu d'esprit & de solidité qu'elles font paroistre, leur bizarre-

rie, leur opiniaſtreté, leur legereté, & leur fureur, lors qu'elles ſe laiſſent emporter à quelque paſſion, & qu'elles ont une fois franchy les bornes que l'on a preſcrites à leur ſexe, il a penſé qu'elles eſtoient des beſtes, au meſme ſens que l'on dit d'un homme que c'eſt un tigre, un cheval, un lion, un animal, une beſte.

On doit interpreter de la meſme façon la parole de Diogene, qui voyant un jour deux femmes qui cauſoient enſemble, dit à ceux qui l'accompagnoient que c'étoit un aſpic & une vipere qui ſe communiquoient leur venin. C'eſtoit ſans doute deux femmes qui médiſoient

de quelqu'un, ſuivant le genie du ſexe extrémement ſujet à la médiſance & à l'envie, qui ſont deux proprietez de ſon temperament. On ſçait en effet par experience, que deux femmes ne ſçauroient eſtre long-temps enſemble ſans parler du mal qu'elles connoiſſent dans les autres. Or la médiſance étant un venin des plus mortels, ceux qui le ſoufflent peuvent eſtre auſſi juſtement comparez à une vipere, que les méchantes femmes le ſont dans l'Ecriture à un dragon. & à un ſcorpion.

Les mauvaiſes qualitez qui rendent capables de médiſance ſont les meſmes qui rendent incapable de ſecret;

& quand on ne peut s'empescher de découvrir ce qu'on sçait des défauts d'autruy, on a bien de la peine à cacher ce que l'on sçait de particulier. Or ce dernier vice qui a pour causes la foiblesse, l'imprudence, l'indiscretion, la legereté & le babil, est si naturel aux femmes qu'elles sont comme des paniers percez qui ne sçauroient rien retenir. Et comme l'a fort bien remarqué un Auteur Moderne, quand elles sçavent quelque chose, elles crévent, elles étouffent si elles ne se soulagent au plûtost. Un secret est un fardeau qui leur pese extrémement si elles ne s'en déchargent au plûtost. C'est ce qui

à fait dire de tout temps que pour répandre une nouvelle en peu d'heures, il n'y a qu'à l'apprendre à une femme, elle fera plus d'effet qu'une douzaine de trompettes. Et c'estoit un ſentiment digne de la ſageſſe de Caton, de demander pardon aux Dieux s'il luy eſtoit jamais arrivé d'avoir découvert quelque ſecret à ſa femme, puiſque le Prophete Michée déclare qu'il ne ſe faut point fier à elles, & que l'on doit eſtre retenu dans ſes paroles en leur préſence.

Quand Ariſtote ſe ſeroit trompé en diſant que les femmes ſont des monſtres, la reputation & le credit où il

eſt, joint à ſon rare merite; le doivent mettre à couvert de la raillerie & du mépris à cet égard. Par le mot de monſtre, l'on entend ordinairement une choſe nouvelle & ſurprenante. Les choſes ne ſurprennent & ne ſont monſtrueuſes que parce que la nature en les faiſant, s'eſt éloignée de ſa fin ordinaire. Or quand Ariſtote aſſure que les femmes ſont des monſtres, ce n'eſt pas qu'il croye qu'elles ſont quelque choſe de nouveau. Il n'ignoroit pas nõ plus que nôtre Auteur qu'elles ſont auſſi anciennes & en auſſi grand nombre que les hommes. Mais comme il eſtoit perſuadé que

nostre sexe est le plus parfait, & que la nature tend toujours à la plus haute perfection, il a eu quelque raison de croire qu'elle s'éloigne de sa fin en la production des femmes, & qu'ainsi elles sont une espece de mõstre. Cela se peut encore entendre autrement : estant comme un prodige que les femmes qui sont ce que nous avons fait voir, produisent des hommes qui en sont si differens. Elles sont encore des monstres si l'on considere toutes les pensées bizarres que leur temperament leur inspire, tous les desseins, les inventions & les artifices dont leur humeur rusée, malicieuse, dissimulée, fait

qu'elles s'avisent tous les jours. En un mot, ceux qui les comparent à des monstres ne font pas plus que l'Ecriture sainte qui les compare à des dragons.

L'on s'est mocqué de Socrate, de ce qu'il comparoit d'ordinaire la beauté des femmes à un temple magnifique & de belle apparence basti sur un lieu plein d'immondices & d'ordures. Qu'y à-t'il de si ridicule dans cette pensée? ou plûtost qu'y-à-t'il qui ne soit pas vray? Cette plainte qui est si ordinaire aux gens mariez, est fondée sur ce que les femmes, & les belles entr'autres ayant le corps délicat, elles sont sujettes à des in-

firmitez tres-incommodes. Le Sage n'étoit pas fort éloigné du ſentiment de ce Philoſophe, lors qu'il diſoit que *la beauté & les graces ne ſont que vanité & que tromperie.* En effet, ſi l'on conſulte l'opinion qui donne le prix à la beauté, celle-cy n'eſt qu'une chimere & un phantoſme, puiſque ce qui fait la beauté en une partie du monde, fait la derniere laideur en l'autre. C'eſt tout au plus une peau mince & délicate étenduë ſur le viſage avec la propreté à laquelle on eſt accoûtumé, & accompagnée d'un coloris auſſi foible que celuy des fleurs les moins durables, qui ſe paſſe avec l'âge, qui ſe

ternit par les maladies, & se seche au moindre hâle. C'est le beau dehors d'un sepulchre blanchi, qui doit tout son éclat & son lustre à la froideur du dedans; puisque les femmes ne sont belles que parce qu'elles sont femmes, c'est à dire d'un temperament froid, moû, humide, & sujet à toutes les imperfections qu'elles ont tant de soin de cacher. Enfin un beau visage est pour l'ordinaire un beau masque semblable à celuy dont le Renard de la fable dit que c'est une belle teste, mais que c'est dommage qu'elle n'a point de cervelle.

Il est si rare de trouver un beau visage & un bel esprit,

une bonne & une belle teste tout ensemble, qu'il y a lieu de croire que ces deux avantages demandent des qualitez incompatibles; & l'on voit que dans l'un & l'autre sexe, les personnes les plus disgraciées de la part du corps, sont ordinairement les mieux partagées du costé de l'esprit, comme si la nature avoit voulu mettre ce contre-poids pour empécher les femmes de tomber dans le dernier excés d'orgœüil. Mais ce qui devroit encore le rebatre, c'est que l'on a toujours remarqué que la beauté & la vertu se trouvent rarement ensemble; les hommes mesmes n'ayant pas trop bonne opinion de ceux de leur sexe qui sont si

beaux. Outre que ſelon l'Ecriture la beauté eſt l'écœüil de la ſageſſe, & comme un filet que le demon tend aux hommes & aux femmes pour les entraîner enſemble dans un abyſme de mal-heur. De ſorte que celles qui s'en prévalent & s'en glorifient ſi fort reſſemblent aux miniſtres d'un tyran qui s'eſtimeroient honorez d'eſtre chargez d'un poiſon dont ils periroient eux-meſmes aprés l'avoir fait avaler à d'autres.

Ainſi la penſée de Socrate n'eſt pas ſi impertinente qu'on le veut perſuader, & elle le paroiſtra encore moins ſi on la veut entendre de la beauté poſtiche & de commande, pour ainſi dire, qui

est encore plus commune que la beauté naturelle, & qui a esté si bien décrite par un de nos Poëtes.

L'Amant juge sa Dame, un chef-d'œuvre icy bas, *Regnier Satyre. 9.*
Encore qu'elle n'ait rien sur soy qui soit d'elle,
Que le rouge & le blanc par art la fasse belle;
Qu'elle ente en son Palais ses dents tous les matins,
Qu'elle doive sa taille, au bois de ses patins,
Que son poil dés le soir frisé dans la boutique,
Comme un casque au matin, sur sa teste s'applique,
Qu'elle ait comme un piquier le corselet au dos,
Qu'à grand peine la peau puisse couvrir ses os,
Et tout ce qui de jour la fait voir si doucette,
La nuit comme un depost, soit dessous la toilette.

Les Anciens & les Modernes pretendent par la Coque-

mefme, pour empécher ou pour couvrir la groffeffe, éloignant de leurs mammelles leurs enfans lorfqu'ils font petits, & de leur prefence, quand ils font grands ; corrompant mefme leur vifage pour lui donner un faux éclat par des drogües dont l'appareil nous le feroit prendre pour un ulcere fi nous le voyiõs pofer. En un mot, tout ce qu'elles font pour paroître libres, jeunes & aimables, leurs regards, leurs difcours, leurs geftes, & toutes leurs actions montrent affez évidemment quel eft l'efprit qui les conduit, & qu'elles fentent bien elles-mefmes qu'elles font comme ces viandes qui ont befoin d'eftre mifes

en ragouſt pour donner de l'appetit.

Il eſt vray que les hommes ont auſſi quelquefois recours aux ornemens étrangers, mais c'eſt avec moins d'application & de neceſſité, la beauté & la grace ne leur eſtant pas ſi neceſſaires qu'aux femmes pour donner de l'amour, & ils y reüſſiſſent mieux en ſe convertiſſant en pluye d'or & de perles, que paroiſſant en Adonis ou en Jupiter.

Quiconque eſt riche eſt tout, il eſt cheri
des belles,
Jamais ſur-Intendant ne trouva de cruelles.

Et ce qui montre qu'il y a plus que la coûtume qui porte les femmes à rechercher les ajuſtemens avec tant d'ar-

deur, c'eſt que cette pratique eſt univerſelle, n'y ayant point de ſiecle ny de pays, ou elles n'ayent encheri ſur les hommes, eſtant toujours plus luiſantes, plus huilées, plus peintes & plus charbonnées dans les endroits où l'huile, le charbon & la peinture tiennent lieu de fard.

En pluſieurs endroits de l'Afrique & de l'Amerique.

Le meſme Socrate dont nous avons déja parlé, regardoit comme le plus grand malheur qui pût arriver à un homme ſage, que d'eſtre lié inſeparablement avec une femme. Et lorſque ſes diſciples le conſultoient là deſſus il leur répondoit, qu'ils ſe ſouvinſſent des poiſſons qui ſe tuënt pour entrer dans les filets & qui n'y ſont pas plû-

tost qu'ils s'efforcent d'en sortir, & quelques-uns ajoûtent qu'il leur alleguoit ce Proverbe qu'il avoit justifié à ses dépens,

Un vieux Poete. Une femme & un hoste, un temps pluvieux & mou
Aprés plus de trois jours nous causent du dégoû.

Pour bien connoistre les femmes & en parler sainement, ce n'est pas assez de les voir en ceremonie & au cercle, où elles viennent composées pour s'attirer de l'encens. Il faut avoir vécu avec elles, & les avoir veuës dans leur à-tous-les-jours, pour juger de leur esprit; comme il faut les avoir veuës en deshabillé & à la toillette pour juger de leur beauté. C'est là

que l'on reconnoist leur humeur, leurs façons, leur tracas, & qu'elles sont comme un beau soulier, dont on ne connoist point le défaut pour le regarder simplement.

De quelque caractere qu'on les cherche il y a toujours un costé qui ne revient pas tout-à-fait. Si elles sont jeunes, elles aiment encore à folatrer, & il faut avoir sans cesse les yeux sur elles & les tenir en lisiere de peur qu'elles ne se laissent tomber.

Une vieille est proprement une gouvernante qui ne veut point qu'on la quite.

Les belles sont trop sujetes à caution, & à faire plus d'amis que l'on n'en veut.

Les laides sont extréme-

ment ombrageuſes & veulent eſtre auſſi bien ſervies que ſi elles donnoient la plus belle monnoye du monde.

Quand elles ſont ſimples & innocentes, elles jugent des autres par elles-meſmes, & ſe laiſſent aiſément perſuader qu'on ne veut pas leur faire de mal.

Prendre une femme qui ait tant d'eſprit, c'eſt faire de ſa maiſon une academie ou une école dont elle ſera la maiſtreſſe.

Celles qui ont de la naiſſance, la font bien acheter. Celles qui apportent du bien, le ſçavent dépenſer. Si elles n'en ont point, on apprehende qu'elles n'en empruntent, & que pour avoir une belle

juppe, elles ne mettent le corps en gage.

Les Coquettes ſont les plus naturelles de toutes les femmes : mais auſſi elles le ſont trop.

> Elles donnent ſouvent à tous, *Bertelot.*
> Un bien que vous croyiez à vous.

Et ſi un mary veut s'en plaindre, elles répondent ſans façon.

> C'eſt bien aux maris à gronder, *Corneille. Circé.*
> Si quelquefois de tendres flammes
> S'allument dans nos jeunes cœurs.
> Que ne ſont-ils les galans de leurs femmes,
> On n'en chercheroit point ailleurs.

Il n'y a rien de plus trompeur que l'aparẽce & la mine. La ſeverité des Prudes n'eſt qu'un fard qu'elles ajoûtent à leur beauté, & les leçons

qu'elles donnent de la vertu, doivẽt estre souvẽt écoutées.

Comme l'ordinaire chanson
De qui fait le métier de prude ;
Elle met son unique étude,
A se garantir du soubçon,
Mais en bonne solitude,
Elle n'y fait point de façon.

C'est-à-dire qu'avec les femmes, il y a toujours sujet d'allarme, comme de querelle & de dispute. Cela est trop connu pour le revoquer en doute, & l'on peut juger du repos & du bon-heur dont on joüit avec elles par le nombre des maris contens, aussi petit que celuy des femmes Sages, si rares qu'entre mille il ne s'en trouve pas une, si ce n'est en idée & en tableau. C'est là pensée mesme du Sa-

ge

ge qui s'y connoiſſoit mieux que perſonne. Et ce qu'il dit ailleurs que *celuy qui a trouvé une bonne femme a receu de Dieu une grace particuliere*, confirme aſſez ce qu'en dit un Payen que c'eſt une choſe auſſi rare qu'un oiſeau de Paradis que l'on ne voit ſur la terre que quand le Ciel y en envoye.

Prov. 18. 22.

Les autres paſſages de l'Ecriture peuvent encore tres-bien ſervir à juſtifier, 1° Ce que dit Ariſtote, qu'un Etat eſt mal gouverné par les femmes, parce qu'elles ſont incapables de conſeil ; 2°. Ce que dit Tacite un des plus grands politiques, que le ſexe eſt foible & incapable de grans travaux, & que quand

les femmes ont l'authorité entre les mains, elles en font extremement jalouſes, & deviennent ſuperbes, inſupportables, cruelles & vindicatives, 3°. Ce que dit un ſage Romain, dans Tite-Live, qu'étant des animaux indomptables & incapables de moderation, elles ont beſoin d'un frein, pour eſtre retenuës dans le devoir. 4°. En un mot, tout ce qu'en ont jamais dit les Anciens & les Modernes, & tout ce qui a eſté étably en faveur des hommes, pour leur conſerver le rang & la préeminence qui leur appartiennent ſi legitimement.

REMARQUES NECESsaires pour l'éclairciſſement de quelques difficultez ſur l'égalité des Sexes, & ſur l'excellence de l'un à l'égard de l'autre.

QUOY que ce qu'il y a dans le livre de l'Egalité des Sexes, & dans la Préface de celuy-cy, puiſſe ſuffire pour ſatisfaire à toutes les difficultez conſiderables que l'on peut avoir ſur ce ſujet, il ne ſera pas neanmoins inutile d'y ajoûter quelques remarques.

I. Il faut en cette rencontre, comme en toute autre, prendre bien l'état de la

queſtion, c'eſt-à-dire voir dequoy il s'agit préciſement, quel eſt le deſſein de celuy qui parle, pour demeurer dans les termes & les bornes qu'il ſe preſcrit. Nous prétendons ſimplement que les deux ſexes conſiderez ſelon les avantages naturels du corps & de l'eſprit, ſont également capables, également nobles & également eſtimables. Ainſi c'eſt, à mon avis, prendre le change que de répondre qu'il y auroit quelques inconveniẽs à mettre les femmes dans les Emplois. Car nous ne demandons pas ſi on doit les y mettre, mais ſeulement ſi elles en ſont capables.

Outre qu'un inconvenient

ne détruit point une verité, ceux que l'on nous peut opposer ne viennent que de la coûtume, & de ce que l'on considere la societé civile dans l'estat present où elle se trouve, & de la maniere que les hommes la conduisent & la reglent. Mais on ne fait pas réflexion qu'encore qu'elle n'ait pas toûjours été, & ne soit pas encore par tout de la méme façon, elle n'a pas laissé pour cela de bien aller. Si les femmes avoient gouverné, elles auroient reglé les exercices & les employs à leur mode, comme ont fait les hõmes. Par exemple, elles auroient pû obliger au celibat celles qui auroient voulu étre ad-

mises aux charges où ce genre de vie seroit plus convenable, de la méme maniere que l'on y oblige les hommes.

La neceſſité où elles sont dans le mariage, de porter les enfans dans leur sein, & de les nourrir ensuite, ne leur euſt pas causé tant d'incommoditez ny d'obſtacles dans les Republiques de Lycurge & de Platon, où les filles euſſent été élevées dãs les mémes exercices que les garçons, & euſſent acquis peut-étre autant de force & de vigueur. Et en effet on ſçait que presque par toute l'Amerique & dans la meilleure partie de l'Affrique où les femmes travaillent cõme

les hommes, la groſſeſſe ne les empéche preſque point. Elles ſe délivrent toutes ſeules au milieu des bois & des campagnes; elles vont aprés cela ſe laver auec leurs enfans à l'eau la plus proche, & les ayant portez à leurs habitations, ſans les emmailloter, elles retournent à leur travail ordinaire, plus librement encore qu'auparavant. Il y a méme pluſieurs endroits où ce ſont les maris qui ſe mettent au lit pour faire les couches, les accouchées mémes leur ſervant de gardes.

Quoy qu'il en ſoit, afin que deux perſonnes ſoient égales dans une ſocieté, il n'eſt pas neceſſaire qu'elles

puissent faire la mesme chose, ou qu'elles la fassent de la mesme maniere. C'est assez qu'elles en puissent faire d'équivalentes. Or il est certain que la production & l'éducation des enfans qui appartiennent aux femmes est du moins aussi importante & aussi noble que tout ce que font les hommes. Et comme cela ne les empécheroit pas absolument de s'en acquitter comme eux, au lieu qu'ils ne peuvent faire tout ce que font les femmes, la partie est bien égale.

Voyez l'Egalité des Sexes, pag. 86.

II. Ceux qui s'appuyent sur le consentement de tous les hommes pour établir leur excellence prétenduë, mon-

trent bien que leurs raiſonnemens ne ſont pas plus juſtes que leur cauſe. Car du moment que je prétends que l'opinion commune eſt un préjugé & une erreur, tous ceux qui y ſont engagez deviennent mes parties, & par conſequent recuſables, n'y ayant plus que la raiſon qui nous puiſſe juger. Et de dire qu'un ſentiment reçeu de tous les hommes ne peut eſtre faux, c'eſt répondre ce qui eſt en queſtion. Le peu de gens qu'il y a qui ſuivent la raiſon, & la peine que l'on a pour la découvrir, nous apprennent aſſez à nous défier de ce qui eſt le plus univerſellement reçeu & pratiqué, comme étant peut-eſtre

l'effet le plus naturel de la corruption des hommes, & des paſſions qui les gouvernent.

C'eſt pourquoy ayant receu du premier l'exemple de dominer ſur les femmes, il n'eſt pas ſi mal-aiſé de comprendre qu'ils l'ayent porté & conſervé par tout où ils ſe ſont répandus; que de concevoir que le monde étant déja étably & imbu de certaines opinions, il en ſoit venu une nouvelle, qui nonobſtant ſa fauſſeté ait gagné la moitié de la terre, & s'y ſoit déja maintenuë depuis mille ans.

Voyez l'Egalité des Sexes. pag. 16.

Le Mahometiſme.

Ajoûtons à cela que le témoignage de pluſieurs perſonnes, & de pluſieurs ſie-

cles n'a lieu que dans les matieres historiques, où il s'agit de sçavoir ce qui a esté fait ou dit sur les choses dont nous ne pouvons estre nous mesmes les témoins. Mais ce témoignage est inutile dans les choses de la Physique & des autres sciences, dont nous pouvons nous éclaircir par nous-mesmes.

Les femmes ne sçavent rien que ce que les hommes leur enseignent, & elles sont disposées à leur exemple à recevoir toutes les folies qu'on leur voudra inspirer. C'est pourquoy il ne faut pas s'étonner qu'elles ayent toûjours esté dans une opinion qui leur est desavantageuse, ny qu'elles ayent tant de

peine à croire ceux qui entreprennent de les détromper : étant ſemblables en cela à des enfans de qualité qui ayant eſté changez en nourrice & élevez en païſans, ſe moqueroient de ceux qui les viendroient reconnoiſtre.

III. C'eſt avoir peu de raiſon de nous renvoyer aux beſtes pour juger de l'excellence des hommes. Si nous eſtimons parmy elles les mâles plus que les femelles, c'eſt à cauſe qu'õ les eſtime plus parmy nous, comme en effet nous ne les devons eſtimer à cét égard que par raport à nous. Ainſi je préfererois un chien à un bœuf, en ce qu'il fait paroiſtre plus d'eſprit. Un autre aimeroit mieux un bœuf

qu'un chien, en ce qu'il a plus de chair & plus de force. C'eſt-à-dire que l'excellence des beſtes à noſtre égard eſt fort arbitraire, puiſqu'elle ne peut eſtre fondée que ſur la reſſemblance de corps qui eſt entr'elles & nous, ſur le plaiſir & ſur le ſervice que nous en pouvons recevoir, chacun ſelon ſes beſoins & ſon imagination. Au reſte elles ne nous doivent ſervir d'exemple non plus que les hommes meſmes qu'en une maniere, lorſque les choſes que nous y remarquons réveillant noſtre raiſon, nous font penſer à ce que nous devons faire : autrement il faudroit prendre tout indifferemment pour noſtre regle,

Et je trouve que la seconde femme de l'Empereur Sigismond avoit raison de demander à ceux qui l'exhortoient à demeurer veuve aprés la mort de son mary, à l'exemple de la Tourterelle; pourquoy ils ne luy proposoient pas plûtost celuy des pigeons & des autres animaux. Il n'y a rien dans le commerce du mâle & de la femelle qui donne l'avantage au premier. Le dessus ne vaut pas plus que le dessous: & ce qui est dessous icy, est dessus pour nos Antipodes. L'on est si bien revenu de l'opinion de ceux qui croyoient que le mâle est un principe actif dans la generation, & la femelle un principe purement passif, qu'il se-

roit inutile d'en parler. Outre que celuy qui agit ſouffre à ſa maniere, & que celuy qui ſouffre agit quelquefois davantage quoy que ſon action nous ſoit inſenſible.

IV. Nous avons aſſez parlé ailleurs du temperamment des femmes. Si l'on joint ce que nous en avons écrit, à l'idée generale de la ſcience que nous donnons au meſme Livre, & à ce que nous y diſons des emplois; il ſera aiſé de juger que quelque temperament qu'elles ayent, froid ou chaud, ſec ou humide; elles peuvent porter leur Eſprit auſſi loin que nous, en ſuivant la methode que l'on a dreſſée en leur faveur pour la conduite de l'eſprit dans les

Egalité des Sexes. pag. 197.
pag. 103. & 140.
pag 158.

ſciences & dans les mœurs. L'experiēce nous faiſant voir beaucoup de ſageſſe & de jugement dans des perſonnes de temperament tout opposé, & des femmes fort humides raiſonner avec plus de ſolidité & de juſteſſe, & de plus de choſes que des hommes aſſez ſecs & qui ont beaucoup étudié.

Il ne faut donc avoir nul égard à ce que l'on dit d'ordinaire qu'elles ſont d'une conſtitution plus froide que les hommes. Car cela ne s'accorde pas avec la chaleur interne neceſſaire aux femelles pour produire un animal dans leur ſein; ny avec ce que nous voyons, & dont tout le monde tombe d'accord que les

femmes ont l'imagination plus vive & plus prompte que nous, ny avec ce que l'on dit d'ordinaire que le fond de leur humeur eſt la coquetterie, & qu'elles ſont plus portées à l'amour que les hommes. Car tous ces effets viennent du mouvement & de la chaleur.

Il y en a peu parmy elles qui en conviennent ; parce que comme l'on ſe fait icy une vertu & un honneur de perſecuter l'amour dont on fait peur aux ſimples comme d'un loup-garoux, il arrive ſouvent que ceux qui en ſont les plus preſſez, font ſemblant d'eſtre ſes plus mortels ennemis pour eſtre plus à la mode, & pour paroiſtre e-

xempts d'un mal dont tout le monde eſt rempli.

Il ſemble neantmoins qu'il eſtoit de la ſageſſe de l'Auteur de la nature de donner aux femmes une paſſion plus forte qu'aux hommes pour le mariage, afin que leur imagination eſtant plus touchée de ce qui peut y attirer, elles fiſſent moins de reflexion ſur les incommoditez de cét engagement, qui les en pourroient détourner.

Ce qui contribuë à leur perſuader le contraire c'eſt la coûtume qui les oblige plus à la retraite & à la retenuë, ſur tout en matiere d'amour, que les hommes, à qui elle permet, de les rechercher, de les ſolliciter, & de faire éclater leur paſſion.

Cette émotion de ſang que l'on appelle pudeur, & qu'elles reſſentent plus que les hommes les confirme auſſi dans cette perſuaſion, ſur ce que l'on dit & que l'on croit bonnement que la pudeur nous eſt naturelle, & plus aux femmes qu'aux hommes, ce que l'on porte ſi loin que mille gens raiſonnent de la ſorte. La pudeur deffend aux femmes beaucoup de choſes qu'elle ne deffend point aux hommes, & comme c'eſt la nature qui la leur a donnée pour leur ſervir de frein, c'eſt une marque qu'elle les éloigne des meſmes choſes.

Pour moy je ne vois rien que la nature ne leur ait permis comme à nous, leur ayant

donné le mesme droit de faire tout ce qu'elles jugeront à propos pour la perfection de leur esprit & pour la conservation & le soulagement du corps. S'il y a entre nous & elles quelque difference à cét égard, c'est un effet de la coûtume, d'où dépendent la gloire, l'infamie, le blâme, le mépris, l'honneste & le deshonneste. Et la pudeur n'est autre chose que la crainte d'estre blâmé & méprisé par les hommes, en faisant ou en disant devant eux ce qu'il ne leur plaist pas d'approuver.

On ne doit appeller naturel que ce qui est fondé sur la nature, c'est-à-dire, sur la dispositiõ interieure & essen-

tielle de chaque chose. Or ce qui est de cette sorte ne se perd jamais, & se trouve par tout dans tous les âges, dans tous les estats & dans toutes les rencontres de la vie, estant une suite necessaire de ce que nous sommes.

Que l'on examine sur cette regle ce que l'on regarde comme le principal objet de la pudeur. En un temps on rougit de certaines choses, que l'on fait gayement en d'autres; & je ne croy pas que toutes les femmes rougissent en presence d'un galant-homme qui leur diroit qu'elles sont d'une constitution plus amoureuse que nous. Au moins elles n'en devroient pas avoir plus de

honte, que quand on leur dit qu'elles sont plus belles : ces deux qualitez, d'avoir plus de tendresse & de beauté, leur estant tres-avantageuses, & une marque de leur excellence au dessus de nous, s'il y en doit avoir d'autre entre les deux sexes que celle qui vient de la raison.

C'est ce qu'une fille des plus belles de corps & d'esprit que je connoisse, & qui ne fait ny profession ny scrupule de galanterie, répondit un jour à une de ses amies qui lui disoit dans l'entretien qu'elle ne pouvoit souffrir ces gens qui croyent que les femmes ont du tendre plus que les hommes.

Vous avez sans doute vos

raiſons, luy dit-elle, pour conſiderer comme une injure ce que je regarde comme un éloge. Car je ſuis d'une façon que je ne croirois pas qu'un homme me fiſt plus de tort de me dire que j'ay plus de penchant à l'amour que luy, que s'il me diſoit que j'ay plus de beauté.

C'eſt aſſurément avoir le gouſt bien different du commun des femmes qui donneroient tout pour eſtre belles. Ce n'eſt pas que je ne conſidere cette qualité comme une des plus eſtimables. Je ſçay qu'elle en eſt la puiſſance: mais cela n'eſt bon que pour un temps, & eſt trop fragile & trop foible en comparaiſon des avantages qui ac-

compagnent l'amour.

Il n'y a que l'amour qui nous donne de l'esprit & du plaisir. Qui n'a point d'esprit n'a point d'amour. Vous cõnoissez l'homme que vous trouvâtes icy dernierement. Il y a quelque-temps que c'estoit un stupide, un taciturne, un bizarre, un emporté, un opiniâtre, un fâcheux, sans honnesteté, sans complaisance, à charge à luy-mesme & à tous ceux qui avoient le mal-heur de se rencontrer avec luy. En un mot on le fuyoit comme un moine-bouru, & plusieurs gens ne le connoissoient que sous ce nom-là.

Ayant eu un bon intervalle il y a environ un mois, il

il s'avisa de me venir voir à une heure peu ordinaire pour les visites & me trouva toute seule. Je le reçeus avec toute la bonté dont je suis capable. Je luy témoignay de l'estime, je le loüay sur tout ce que je remarquois en luy, qui le meritoit. Je répondis obligeamment à tout ce qu'il me dit des sentimens de son cœur, & je reconnus enfin par les protestations, par les confidences, & par les offres qu'il me fit, qu'il avoit pris un peu d'amour, & que j'avois touché son cœur.

Je ne vous dis tout cela que pour venir au changement que ce remede a fait en sa personne. Car il a tellement rectifié ses esprits, qu'on ne

le reconnoist presque pas. Il est devenu, honneste, complaisant, agreable, officieux, & tient presentement assez bien sa partie dans des conversations que je croyois auparavant au dessus de luy.

Ce que je vous dis de cette nouvelle conqueste, vous l'avez pû remarquer à proportion dans tous ceux que la belle passion inspire. Que si elle est si efficace & si utile aux personnes en qui elle n'agit que pour un temps, jugez de ce qu'elle doit operer en ceux à qui elle est plus naturelle qu'à d'autres, pourvû qu'elle ne soit point corrompuë par le mélange de quelque mauvaise humeur, ny de mille phantaisies que le mon-

de se met en teste, faute de consulter la raison. Et l'on voit en effet que tous ceux qui approchent le plus du temperamment des femmes, & qui les frequentent davantage sont toujours les plus raisonnables & les plus polis, comme ayant les qualitez les plus propres pour la societé & pour la paix.

Vous me direz peut-estre que l'on se sert d'un terme de mépris pour marquer ceux qui nous ressemblent & qui aiment à se trouver avec nous, en les appellant des effeminez. Il est vray que c'est là le terme ordinaire, mais vous connoissez l'humeur des hommes. Vous sçavez bien quel est leur principe, en tout

ce qui nous regarde. Ils ont du mépris pour nostre sexe, & par consequent pour ce qui nous est particulier. Ils estiment plus le leur, & tout ce qui luy appartient leur paroist plus excellent. C'est pourquoy les défauts qui sont communs aux deux sexes, sont à leurs yeux plus grands & plus horribles dans le nostre, & les perfections qui leur sont communes avec nous, sont en eux dans un degré plus élevé.

La verité mesme devient ridicule & méprisable dans nostre bouche. J'ay éprouvé cent fois qu'en rapportant certains raisonnemens comme venans d'une femme, on n'y faisoit nulle attention,

ou bien l'on ſe contentoit de dire que c'eſtoit le raiſonnement d'une femme. Et en d'autres rencontres faiſant le recit des meſmes choſes ſous le nom d'un homme, on y faiſoit reflexion, & on les eſtimoit fort.

Les plus belles vertus ont dans noſtre ſexe le meſme ſort que la verité. Elles y deviennent un vice, au lieu que le vice ſe change en vertu dans les hommes. Y-a-t-il rien par exemple de plus contraire aux loix naturelles & divines que d'expoſer ſa vie, ſi ce n'eſt pour la conſerver, & de ſe jetter aveuglément dans les dangers les plus évidens par le ſeul deſir de la gloire qui eſt le plus vuide de tous les

phantômes que les hommes se soient forgez, principalement quand on ne la doit acquerir qu'aprés la mort, lorsqu'elle ne guerit de rien. Cependant cette conduite est la plus haute vertu parmy les hommes: c'est-elle qui fait les Heros, qui donne les applaudissemens, les triomphes & l'immortalité. On nous méprise au contraire, parceque suivant les loix de la Religion & de la raison, nous aimons une vie éloignée du trouble & des armes; que nous sommes sensibles à la misere d'autruy, & que nous ne voudrions pas plonger une épée dans le sein d'un homme, qui nous auroit dit injure, ou d'un étranger incon-

nu qui ne seroit nostre ennemy que parce qu'on luy auroit donné ce nom-là, & que l'on nous auroit dit qu'il y a de la gloire à luy donner la mort, ou bien à la recevoir de sa main. Voila pourquoy un honneste homme qui aime la paix, le repos & la douceur comme nous, est traité de moû, de lâche & d'effeminé.

Nous ne sommes point au monde pour faire du mal, mais pour faire du bien, nous n'y sommes point, pour haïr, mais pour aimer. La nature & la Religion ne nous préchent qu'amour. Dieu n'a créé le monde & ne le conserve que par amour & pour l'amour. Nous ne venons au monde, & n'y pouvons estre

vertueux ny contens ſans l'amour, & nous ne ſerons recompenſez dans l'autre vie que par amour, & pour avoir bien-aimé en celle-cy.

C'eſt une des raiſons qui me perſuade que ceux qui ont plus de pente à l'amour ſont plus excellens que les autres. Et vous entrerez ſans peine dans ce ſentiment pourvû que vous ne conſultiez point la coûtume qui ſe méle de regler les diſcours & la conduite de l'amour en particulier comme en public. Car la pluſpart du monde eſt aſſez ſot pour croire que la coûtume doit eſtre noſtre regle en l'abſence des hommes, de meſme qu'en leur preſence; Eſtans ainſi de vrays idolatres, puiſ-

qu'ils ont pour une chose qui est presque toujours l'effet du caprice, le respect & la crainte que nous ne devons qu'à Dieu, auquel il faut obeïr en tout & par tout, parce qu'il voit tout.

Je ne voudrois pas dire cecy au milieu des ruës ny en presence de mille gens infames contre l'amour, & qui ne veulent pas que les femmes se mélent d'en parler; comme je ne voudrois pas y paroistre en robe de chambre. Mais je ne feint point de vous dire, à vous qui aimez à raisonner, & à ne rien faire sans raison, que je voudrois estre d'un temperamment encore plus amoureux que je ne suis, parce que j'en aurois plus d'es-

prit. Et pour vous obliger à recevoir comme un éloge, ce que vous appellez une injure; je m'en vas vous faire part d'une idée qui vous paroiſtra auſſi plaiſante que nouvelle ſur ce qu'on nomme proprement amour. C'eſt qu'il me ſemble que ſi d'un coſté l'on conſidere que les femmes y ont plus de diſpoſition que les hommes; & que de l'autre coſté l'on ait égard à la maniere dont elles contribüent à leur production, on peut dire qu'elles ſont plus excellentes qu'eux, comme eſtant en cela les images de Dieu d'une maniere plus parfaite.

Ne vous eſt-il jamais venu dans l'eſprit que de meſme

que nous n'arrivons à la connoissance de Dieu que par le moyen des creatures, aussi nous ne concevons rien en luy que par rapport aux mesmes creatures qui sont ses ouvrages. C'est pourquoy je le definis, l'Estre qui a produit & engendré le mõde. Et quand je recherche le motif de cette production, je n'en trouve point d'autre, ny d'autre modelle que l'amour de Dieu. En sorte que tout l'Univers en general, & chaque creature en particulier est en mesme-temps l'effet & l'image de l'amour-divin.

En effet les puissances que nous avons ne nous estant données que pour agir; les creatures ne pouvant pas res-

sembler à leur Auteur dans son essence comme dans ses actions ; l'amour estant la premiere & la principale, à laquelle se rapporte tout ce que nous connoissons en luy ; la puissance pour executer les desseins de l'amour, la sagesse pour en ordoner les effets, la providence pour les conserver ; la bonté pour favoriser les hommes, la justice, pour regler leur amour & leurs devoirs, la misericorde pour recevoir ceux qui s'en sont écartez ; on peut dire que l'amour est ce qu'il a voulu representer dans les creatures, & que leur nature, leur difference, & leur noblesse consiste dans la maniere dont chacune le represente.

Cela paroist en ce que non seulement il les aime toutes, comme ses effets & ses images, s'y unissant par sa présence & par son action ; mais encore il veut en estre aimé, & qu'elles s'unissent & se rapportent toutes à luy, celles qui sont capables de raison par une union & une conformité entiere d'esprit & de volonté ; & les autres par celles-cy, en le considerant comme l'Auteur & la fin de tout, & usant de tout, c'est-à-dire en s'y unissant selon les loix qu'il leur a prescrites.

C'est pour cela qu'il a inspiré à toutes les créatures le desir de l'union qui est ce que j'entends par amour. Les corps dont l'Univers est com-

posé , aiment tellement a estre unis, que l'on ne conçoit pas qu'aucun pust estre separé des autres par le vuide. Les parties de ces corps ont plus de disposition à se joindre avec les unes qu'avec les autres. La perfection & la beauté de chaque corps ne consiste que dans l'union & dans la juste convenance de toutes leurs parties. Et ce qui me persuade que cette disposition a l'union dans les corps les plus inanimez, fondée sur la difference de leurs étenduës, de leurs figures, & de leurs mouvemens, peut estre fort bien appellée amour, sans que la Metaphore soit fort éloignée; C'est que l'amour

des animaux les uns pour les autres, & pour quoy que ce ſoit, n'eſt autre choſe qu'une certaine diſpoſition corporelle qui les porte à rechercher ce qui leur eſt le plus convenable.

Je ne m'arreſteray point à l'ordre que l'on pourroit imaginer par ce principe entre toutes les choſes créées. Je vous diray ſeulement qu'il me ſemble que celles qui ont le plus de ſubtilité & d'activité, par exemple le feu, doivent paſſer devant les autres : parce que penetrant plus de choſes, elles ſont plus capables d'union, & repreſentent ainſi mieux l'action par laquelle Dieu agit ſur tout, & s'unit à tout.

Mais comme ſa principale action eſt l'amour par lequel il produit un eſtre nouveau hors de ſoy-meſme, les choſes qui luy reſſemblent le plus en cela doivent avoir le premier rang. C'eſt pourquoy l'homme eſt le plus noble de tous les animaux & de toutes les autres creatures, n'y ayant rien à quoy il ne puiſſe s'unir par ſes penſées & par ſes deſirs, pouvant outre cela produire ſon ſemblable, avec connoiſſance & avec volonté.

Or de meſme qu'en Dieu tout ſe rapporte à l'amour, tout s'y rapporte auſſi dans l'homme. Il n'eſt homme que par l'union & l'amour du corps & de l'eſprit. Le

corps n'est parfait & entier que par le juste assemblage de tous ses membres, & ne peut s'entretenir dans son estat de perfection, n'y arrimer à une plus grande, sans s'unir à tout ce qui l'environne, par le moyen de ses organes, pour s'approcher de ce qu'il aime, ou pour s'éloigner de ce qu'il ne peut aimer. Et l'esprit qui est le principe de connoistre & de vouloir, c'est-à-dire, de se joindre par l'entendement & par la volonté, ne peut estre content & satisfait qu'il ne soit uny de ces deux façons à ce qui luy paroist de plus conforme, pour luy mesme ou pour le corps.

Voila pour ce qui regar-

de le desir de nous conser-
ver nous mesmes que l'on ap-
pelle communement l'amour
propre. Dieu nous a encore
donné un second desir qui a
pour objet l'union d'une per-
sonne de sexe & de consti-
tution differente, dont le
concours est necessaire pour
produire un estre de mesme
nature que nous. Or c'est
par ce desir que nous som-
mes proprement les images
de Dieu, puis qu'en l'exe-
cutant selon ses loix, nous
imitons ce que nous connois-
sons en luy de premier, qui
est de produire par amour
un ouvrage separé de nous-
mesmes, qui dépend de nous,
sans que nous dépendions de
luy, qui a besoin de nostre

ſecours pour eſtre conſervé comme pour eſtre produit; auquel nous demeurons unis par amour, & pour lequel il ſemble que tout ce qui eſt en nous ait eſté fait.

Si l'on n'y penſe pas durant les premieres années de la vie, c'eſt que le corps a beſoin de ce temps-là pour acquerir les forces qui luy ſont neceſſaires. Car auſſitoſt qu'il en a aſſez, ce ſecond deſir commence à s'emparer du cœur; il nous détache en quelque façon de nous meſmes & de ceux à qui nous devons la vie, pour nous attacher, & à la perſonne dont l'amour & l'union ſont neceſſaires pour la donner à une autre, & à

celle qui l'a receuë de nous. Il semble alors que l'on ne vive plus pour soy, mais seulement pour ceux que l'on aime: l'on fait plus d'efforts pour eux que pour soy-mesme. On est autant & quelquesfois plus touché du bien & du mal qui leur arrivent que du sien propre. Enfin ce desir se fortifie avec l'âge; il occupe la meilleure partie de la vie; il ne finit pas mesme quand le corps a perdu ses forces, restant encore aprés dans l'esprit; & il rend les hommes immortels comme Dieu, autant que la condition d'une créature faite pour en produire une autre le peut permettre: puisque ce n'est mourir qu'à demy,

que de laiſſer d'autres ſoy-meſmes, en qui l'on eſpere de vivre en quelque façon aprés la mort. Et c'eſt pour cela que les peres & meres ſe mettent ſouvent plus en peine de la fortune de leurs enfans pour aprés leur mort que durant la vie.

Ainſi l'amour eſt le commencement, la fin, le bonheur & la perfection de l'homme, n'y ayant rien qui le rende plus ſemblable au premier eſtre qui fait tout par amour & pour l'amour. Et il eſt indubitable que les femmes le ſont plus que les hommes, ayant plus d'amour qu'eux, & cet amour les faiſant agir d'une maniere plus approchante de celle

de Dieu dans la production du monde. Car ce ſont elles proprement qui nous forment dans leur ſein, qui nous donnent l'eſtre, l'accroiſſement, la perfection, la vie, la naiſſance & l'éducation ; Imitant en cela la toute puiſſance divine qui produit dans ſon immenſité comme dans un vaſte ſein un ouvrage tout different de luy-meſme ; imitant auſſi ſa bonté, ſa ſageſſe, ſa miſericorde, ſa providence, bien autrement que les hommes, qui ont ordinairement moins d'amour & de ſoin pour leurs enfans, ne ſervant à leur generation qu'en paſſant & comme une ſimple pluye neceſ-

ſaire à la terre pour faire germer la ſemence qu'elle renferme. C'eſt pourquoy nous appartenons naturellement à nos meres, à qui nous nous attachons uniquement dans noſtre enfance, comme tous les petits des autres animaux.

Selon le principe que vous venez d'entendre, ſi un ſexe eſt pour l'autre, comme on le prend communément, ce ſont ſans doute les hommes qui ſont pour les femmes ; la nature qui les a deſtinez à nous ſervir, leur ayant donné un amour plus emporté & plus violent, parce qu'il doit moins durer, un eſprit plus ſolide & plus peſant, un corps plus

groſſier & plus robuſte pour eſtre plus capables d'executer nos ordres, de ſupporter la fatigue, de labourer la terre, & de faire tous les travaux neceſſaires pour l'entretien de leurs femmes & de leurs enfans.

Ce que je trouve de plaiſant dans leur conduite c'eſt d'avoir pris un ſujet d'élevation & d'empire, de ce qui devroit eſtre pour eux une occaſion d'abaiſſement & de ſoûmiſſion, ſuivant meſme les idées les plus ordinaires par leſquelles ils ſe gouvernent. Ils ſe glorifient d'eſtre les inventeurs de tout ce qu'il y a de grand & de beau dans le monde; & prétendent que c'eſt une marque

marque de plus d'eſprit, de ſuperiorité, d'excellence, d'avoir trouvé les Arts & les ſciences, baſti des villes, fondé des Empires, & d'avoir toujours eu le ſoin de la paix & de la guerre. C'eſt faire juſtement comme des domeſtiques & des officiers qui voudroient aſſujettir leurs maiſtres, en abuſant du pouvoir & des forces qu'ils auroient receuës pour s'acquiter de leur devoir, & qui auroient fait plus qu'on ne leur auroit demandé. Je voudrois bien ſçavoir pourquoy les Artiſãs, les Laboureurs, les Marchans qui portent les plus groſſes charges de l'Eſtat, ſont moins eſtimez que les nobles qui ne font rien; & que les

hommes au contraire, qui sont & doivent estre les roturiers des familles à l'égard des femmes, s'estiment neantmoins plus qu'elles. Si ceux qui font la plus grosse besogne doivent aller aprés les autres, vous voyez bien le rang qui leur appartient, & que ce doit estre moins par civilité que par devoir qu'ils nous donnent le haut bout, & le costé le plus honorable. Examinons encore par plaisir leurs titres de noblesse. Car il est juste de sçavoir ce qui leur appartient pour les découvertes qu'ils ont faites dans les Arts & dans les sciences & pour les beaux établissemens dont ils prétendent que nous leur sommes redevables.

Car il leur faut rendre justice.

Pour ce qui est des Arts & des sciences, nous pourrions peut-estre leur en disputer l'invention. La propreté & l'adresse que nous faisons voir en tout ceque nous entreprenons, la delicatesse de nos doits, la vivacité & le tour ingenieux de nôtre imaginatiõ, devroient bien leur avoir appris de quoy nous sommes capables. Et s'ils se souvenoient combien les Arts ont esté foibles dans leur commencement, combien ils ont esté lents & incertains dans leur progrez, combien de gens y ont mis la main pour les perfectionner, combien il leur a couté de siecles & de peines pour les porter à la perfec-

tion où ils ſont, & combien le hazard y a contribué, je crois qu'ils parleroient en cela de leur eſprit avec plus de modeſtie. Et lorſque je conſidere que l'on s'eſt paſſé ſi long-temps de toutes ces belles & cheres inventions; que l'on s'en paſſoit encore il n'y a qu'un ſiecle dans l'autre partie de la terre ſans que l'on en fuſt moins heureux; que la pluſpart ne ſervent qu'à irriter nos deſirs, noſtre ambition, noſtre vanité, noſtre luxe, noſtre avarice, dont elles ſont les effets, & a augmenter nos beſoins, nos inquietudes, nos peines & nôtre miſere; Il me ſemble que l'on n'en a une ſi haute idée que parce que l'on y eſt accoûtumé.

N'avez-vous jamais jugé de l'esprit des hommes par le rang qu'ils donnent aux Arts qu'ils ont inventez? pour moy quand je vois que les plus necessaires comme l'Agriculture, passent pour les plus vils & les plus bas, que ceux qui les exercent sont traitez comme la lie des Estats, & foûlez comme la terre qu'ils cultivent; & qu'au contraire les métiers les plus badins, & les plus nuisibles sont regardez avec estime, je ne puis m'empécher de me dire à moy-mesme qu'il y a bien du vuide dans ces testes mâles qui veulent estre considerées comme les plus solides.

Aprés cela nous ne devons point nous étonner que les

femmes soient dans le mépris, quoy qu'elles entendent mieux que les hommes le plus beau de tous les arts qui est l'Art d'aimer, c'est-à-dire le principe, la fin & la regle de tous les autres ; & qu'elles produisent, qu'elles nourrissent, & qu'elles élevent les hommes, & que par cette raison elles meritent seules la gloire & l'honneur du plus bel ouvrage & du plus grand ornement du monde, pour lequel tous les Arts ont esté recherchez.

Si j'estois entenduë de quelqu'un de ceux qui se piquent de science, il ne manqueroit pas de m'entreprendre sur son métier, & de dire que ses grands peres les sçavans sont

dignes d'un rang & d'une reconnoissance particuliere, n'y ayant que les sciences qu'ils ont inventées qui soient capables d'ouvrir l'esprit, de l'éclairer, de le regler, de le perfectionner & de le rendre sociable & heureux.

C'est en effet ce que devroient produire les sciences, mais ce n'est pas ce que produisent celles dont les hommes font ordinairement profession, n'y ayant point de gens plus sauvages, plus fiers, plus incommodes plus opiniâtres, plus emportez, plus infatuez, plus ignorans, plus incapables de raison, ny plus ennemis des femmes & de l'amour, du moins en apparence, que ceux que l'on appelle sçavans.

Il y a déja quatre ou cinq mille ans que les hommes employent à rechercher la verité. On les y met dés le berceau ; la pluſpart y conſacrent toute leur vie, tout leur bien, & tous leurs plaiſirs, ils ont des greniers & des magazins remplis de la recolte des ſçavans leurs predeceſſeurs. Qu'ont-ils produit avec tout cela ? des chimeres, des préjugez, des erreurs, des ſectes, des diviſions, des hereſies, des ſuperſtitions qui n'ont ſervy qu'à troubler le repos du mõde. Et aprés avoir bien diſputé, bien recherché durant tant de ſiecles, les uns ſoûtiennent que la verité eſt au fonds d'un puits ou perſonne ne peut deſcendre ;

d'autres que toute la ſcience conſiſte à reconnoiſtre que l'on ne ſçait rien, & les plus Modernes, que l'on s'eſt trõpé juſqu'icy par préjugé, & que pour devenir ſçavant, il faut en revenir à l'A b c, comme ſi l'on n'avoit jamais rien appris. N'avez-vous jamais vû ces charlatans qui arreſtent les ſots par leur vain babil dans les places publiques ; qui ſe traitent d'empoiſonneurs les uns les autres, & qui pour mieux vendre leur Mitridate s'habillent en maſcarade, & avalent des ſerpens. C'eſt l'image des ſçavans de toutes ſortes d'eſpece. Faites-en vous-meſmes l'application ; elle eſt aiſée.

Oüy la ſcience des hommes

eſt une pure charlatanerie ; il n'y a que la ſcience d'aimer qui merite un ſi beau nom, puiſque nous ne pouvons ny faire ny ſçavoir autre choſe avec certitude. C'eſt pourquoy les femmes y eſtant plus habiles que les hommes, elles ne leur doivent rien de ce coſté-là. Et ſi vous avez bien compris le ſyſteme que je vous en ay donné, vous aurez le plaiſir de reconnoiſtre vous-meſme ce que je vous ay dit des ſçavans.

J'ay eu autrefois la folie de croire que c'eſtoit un tres-grand bon-heur que de naître dans un Empire floriſſant où l'on pût par le moyen des arts, des ſciences & de la fortune acquerir des amis, des plaiſirs,

des richesses, des habits somptueux, des palais magnifiques, une grande suite d'officiers & de domestiques, & joüir par le moyen du commerce de tout ce qui se trouve de beau & de curieux dans les païs étrangers. Mais depuis que je me conduits plus par raison que par coûtume, & que j'ay sçeu comment vivoient les premiers hommes, & comment vivent encore aujourd'huy ceux que le peuple appelle sauvages, parcequ'il les a oüis nommer de la sorte, & qu'ils ne vivent pas comme luy, je me suis bien détrompée.

Dans le premier âge du monde, dont il nous reste encore quelque ombre dans

les amours innocens des bergers & des bergeres, & dans les plaisirs de la vie rustique, quand elle n'est point troublée par la crainte des Puissances ny des Ennemis, tous les hommes estoient égaux, justes & sinceres, n'ayant pour regle & pour loix que le bon sens. Leur moderation & leur sobrieté estoit cause de leur justice; chacun se contentant de ce que la terre qu'il avoit receuë de son pere, rendoit aux soins qu'il avoit pris de la cultiver: Et s'employans tous sans soucy, sans envie, sans ambition à un si loüable exercice, l'on ne reconnoissoit presque point d'autre maladie que

la vieilleſſe, dont on ne reſſentoit que de courtes incommoditez, & aprés avoir vécu un ſiecle.

Mais depuis que quelques hommes abuſans de leurs forces & de leur loiſir ſe furent aviſez de vouloir aſſujettir les autres, l'âge d'or & de liberté ſe changea en un âge de fer & de ſervitude: Les intereſts & les biens ſe confondirent de telle ſorte par la domination, que l'un ne put plus vivre que dépendamment de l'autre. Et cette confuſion s'augmentant à meſure que l'on s'éloignoit de l'état d'innocence & de paix, produiſit l'avarice, l'ambition, la vanité, le luxe,

l'oisiveté, l'orgueïl, la cruauté, la tyrannie, la tromperie, les divisions, les guerres, la fortune, les inquietudes. En un mot presque toutes les maladies de corps & d'esprit dont nous sommes affligez.

Je croy que c'est depuis ce temps-là que la verité & la Justice se voyant persecutées, celle-cy fut contrainte de se sauver au Ciel, & l'autre de se cacher au fonds d'un puits, & que l'Amour n'osant plus paroistre devant tant de monde, qui ne s'estoit pourtant assemblé que pour luy, à cause des préjugez de coûtume & de bien-seance, fut obligé de mettre un bandeau sur

ses yeux, & de passer pour un aveugle, comme un sage de l'antiquité fut obligé de faire le fou pour pouvoir donner librement un bon conseil.

Enfin pour combattre les hommes par les hommes mêmes, je vous diray que le peu de sages qu'il y a eu parmy eux considerant tout ce qui se passe dans les grandes societez, n'y ont trouvé que deux faces cõsiderables, l'une digne de risée & l'autre de compassion. Je suis bien de leur sentiment. Et quand je regarde seulement ce qu'ils ont estably à l'égard des femmes, je ne sçay s'ils ne meritent pas bien pour leur sagesse & pour

plume. Je finis par ce ſecond ouvrage un ſujet qui m'auroit pû fournir aſſez de matiere pour vingt volumes, ſi je l'avois voulu traitter dans toute ſon étenduë.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre; A nous Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes Ordinaires de Nostre Hostel & du Palais, Prevost de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans, & autres Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre bien amé Jean du Puis nôtre Imprimeur, & Libraire ordinaire, Nous a fait remontrer qu'il a un Livre intitulé, *De l'Excellence des Hommes, contre l'Egalité des Se-*

xes ; Composé par le Sieur qu'il desireroit faire Imprimer s'il luy estoit pourveu de Nos Lettres à ce necessaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Exposant ; Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, d'Imprimer, ou faire Imprimer ledit Livre, en tel Volume, Marge, Caractere, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de dix années consecutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer : Iceluy, vendre & distribuer par tout nostre Royaume. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire

imprimer, vendre, & diſtribuer ledit Livre, ſous quelque prétexte que ce ſoit, meſme d'impreſſion étrangere & autrement, ſans le conſentement dudit Expoſant ou de ſes ayans cauſe, ſur peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, mille livres d'amende, dépens, dommages & intereſts: A la charge d'en mettre deux Exemplaires en Noſtre Bibliotheque publique, un autre en Nôtre Cabinet des Livres en Noſtre Chaſteau du Louvre, & un en celle de Nòtre Tres-Cher & Feal Chevalier, Chancelier de France le Sieur d'Aligre, à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles, Vous

Commandons & enjoignons faire joüir l'Expofant & fes ayans caufes, plainement & paifiblement, Ceffant & faifant ceffer tous troubles & empefchemens contraires. Voulons qu'en mettant au cõmencement ou à la fin dudit Livre l'Extrait des Préfentes, Elles foient tenuës pour duëment fignifiées: Et qu'aux Coppies Collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Confeillers, Secretaires, Foy foit adjoûtée comme à l'Original. Mandons au premier Noftre Huiffier ou Sergent fur ce requis, faire pour l'execution des Préfentes, toutes Significations, Défenfes, Saifies & autres Actes requis &

necessaires, sans demander autre Permission; CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. Donné à Versaille le dernier jour de Juillet, l'an de Grace mil six cens soixante & quinze : Et de Nostre Reigne le trente-troisiéme. Par LE ROY EN SON CONSEIL.

DESVIEUX.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 7. Septembre 1675.

Signé, THIERRY, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 10. Septembre 1675.

Les Exemplaires ont esté fournis.





